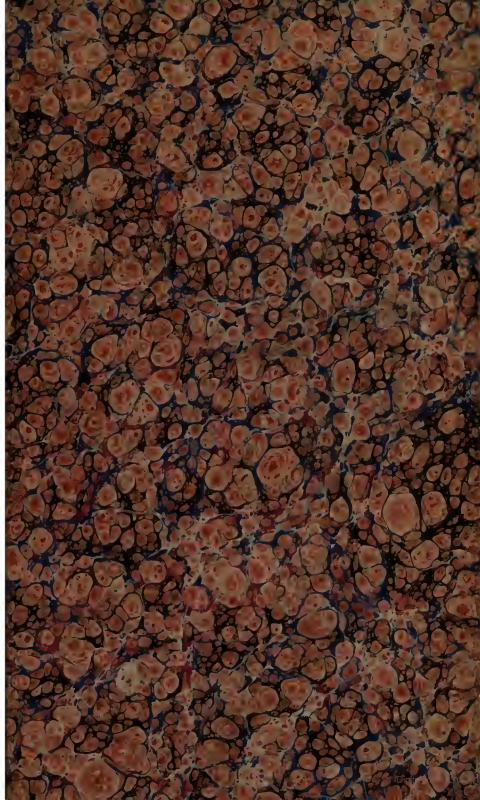




1904



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario

1252

Sala

Grande

Scansia

17

Palchetto

1

N.º d'ord.

6

Plot XVII 1



580105

TABLEAU

DE

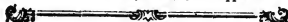
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



Variété, mon sujet s'appartient.



TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXXIII.

201002



TABLEAU

DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Inventaire.

LE gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viagères, l'inventaire est bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, & six mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos ayeux inquiets sur l'avenir dépofoient, selon leur expression, *une poire pour la soif*.

LE parchemin qui fait du roi un légataire universel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoissance, de l'amitié, de la générosité; il renforce l'intérêt personnel, raffine l'égoïsme des particuliers. Qu'importe ! le pere

Tome VI.

A

se sépare de son fils, l'oncle de son neveu. Tous les liens sont dissous ; on se saigne pour porter son argent à dix pour cent ; il ne faut qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une seule main.

QUI pleure donc aujourd'hui un parent, un père, un oncle ? le fils d'un porte-faix, d'une blanchisseuse, d'un cordonnier. Dans le monde on ne pleure plus ses parens ; on visite la succession, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on se fâche ou l'on se réjouit, selon que le mort a trompé ou réalisé les espérances.

C'EST à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes est évidente. Point d'argent pour le convoi ; il faut que les parens & amis se cotisent. On ne fait comment le mort auroit fait pour subsister encore six mois ; il paroît aussi nu en sortant de ce monde que lorsqu'il y est entré.

VOYEZ les héritiers qui accourent & qui attendent la levée du scellé. Quelle sera la succession ? Comment se fera le partage ? La veuve, les enfans, les collatéraux, c'est à qui offrira ses droits à l'héritage.

ON veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

UN financier qu'on savoit thésauriser ; mourut il y a quelques années , & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus pressé que de chercher ses espèces. On n'en trouva point. Le coffre fort étoit vide. Grande rumeur. Où est son or , se disoit-on ; où est son or ? On emprisonne les domestiques , on sonde les murailles , on creve les antiques fauteuils ; on lève les parquets ; on creuse la terre des caves : point d'or. Les héritiers se lamentent ; on fait l'inventaire des bijoux , meubles ; tapisséries ; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'absence des espèces monnoyées.

ON va en dernier lieu à la bibliothèque poudreuse , l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au sommet régnoit un long cordon de gros volumes non ouverts ; c'étoit la collection des peres de l'église , collection fastidieuse pour notre siècle. L'huissier vint en dérangé un pour l'offrir au libraire priseur , qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume pesant lui échappe des mains , tombe à terre , & voici que trois mille louis

d'or jaillissent du ventre crevé d'un gros saint Chrifostôme. Ses voisins Grégoire, Jérôme, Augustin, Basile, rendent également l'or qu'ils recéloient. Les héritiers émerveillés sourirent pour la première fois aux pages sacrées des pères de l'église. Ils ne reprochent point à ces ouvrages théologiques leur pesanteur.

LE financier avoit caché son or, objet de tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien sûr qu'on ne s'aviserait pas dans sa maison d'aller ouvrir ces volumes respectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, sous un frontispice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où son or reposeroit d'une manière plus sûre que sous la clef & les bandes de fer.

QUELQUEFOIS, après la mort d'un riche particulier, la main qui appose & qui leve les scellés, tremble de toucher à certaines armoires secrètes, parce que l'officier de justice fait par expérience que la ferrurerie moderne, soudoyée par la défiance ou l'avarice, a inventé des ressorts particuliers & dangereux, qui jouent après le décès d'un homme comme de son vivant, & qui couperont la

main d'un commissaire comme celle d'un voleur. Plus le particulier est opulent, plus les investigateurs usent de circonspection au milieu de leurs avides recherches.

NOTRE siècle présente un exemple terrible des inventions, dont la ferrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent.

T***, riche financier, ayant fait construire une porte de fer à un caveau où il entassoit son or & son argent, descendoit chaque jour pour y contempler à son aise la déesse *Mammona*. Le ferrurier, auteur de cette industrieuse ferrure, lui avoit dit : prenez garde à tel ressort ; il est formidable : car s'il se refermoit sur vous, vous seriez pris inmanquablement dans le piège que vous tendez aux autres.

PLUSIEURS années s'écouloient, & l'insatiable financier voyoit chaque jour grossir son trésor, qu'il visitoit assiduellement. Il se rouloit avec volupté sur ces sacs entassés, & prenoit plaisir à les compter, à les ranger dans ce caveau obscur, où il rendoit une espèce de culte à son idole. Un jour, dans son transport, savourant les plaisirs de l'ava-

rice , & plein de son dieu infernal , il négligea d'attacher le ressort fatal.

LE voilà enfermé avec le désespoir & son trésor. Il appelle , il crie ; mais ce lieu étoit une espèce de tombeau souterrain inaccessible aux vivans , & d'où la voix ne pouvoit se faire entendre. Il rugit sur son or ; il est là avec ses richesses & la faim ; il meurt dans la rage , au milieu de ses sacs amoncelés ; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau , pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long supplice , & le souvenir d'une seule action charitable ne vient point consoler ou adoucir l'horreur de sa situation. Quel dénouement d'une vie financière ! Et quel monologue nouveau & terrible il reste à tracer au poète dramatique ! Qui le fera pour épouvanter le théauriseur.

CEPENDANT on le cherche de tous côtés ; car chacun ignoroit l'asyle clandestin qu'avoit creusé sa taciturne avarice. Le ferrurier apprend cette disparition ; il soupçonne l'événement , va trouver son épouse , indique l'endroit mystérieux : on brise avec des massés de fer la porte du caveau. Quel spectacle effrayant ! On trouve le malheureux T***

mort de faim , & qui s'étoit mangé les poings , couché sur des sacs d'argent.

PAUVRES qu'il dédaigna , dont il n'écouta ni les soupirs ni les gémissemens , je vous connois ; vos cœurs émus s'attendriront encore sur cette image , & vous déplorerez sa destinée !

L'INDIGENCE , la pauvreté , la richesse , l'opulence se trouvent quelquefois dans la même maison. L'opulent habite le rez-de-chaussée , le riche est au-dessus ; la pauvreté est au quatrième étage , & l'indigent sous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrième étage , le boulanger voisin se présente , réclamant le prix de sept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu'il accorde ne passe jamais le quatrième étage , tandis que le lapidaire marchande au premier les diamans du défunt , & en offre quarante mille écus. Or , dites-moi , spéculateurs de tous les gouvernemens possibles , est-ce ici le chef-d'œuvre de la société policée ?



C H A P I T R E I I.

Homme de Goût.

POINT d'auteur & sur-tout d'académicien qui ne prenne ce titre & ne s'en pare exclusivement.

LE mot *goût* est peut-être le mot de la langue le plus inintelligible, parce que , fait pour concilier étroitement la nature & l'art , il n'y a pas deux personnes qui voient également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde , juste , & de l'image réelle , & de l'imitation parfaite , pour déterminer avec précision le sens de ce mot abstrait.

LE meilleur écrivain est toujours celui qui se fait une objection secrete à lui-même sur ce qu'il écrit , qui l'écoute , qui la pèse & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une maniere satisfaisante. Les écrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent ; ils partent & bondissent en criant , *j'ai du goût* , avec une aisance qui décele leur confiance présomptueuse.

LES peuples policés appellent *goût* ce qu'ils imaginent être la perfection de leur art , & les individus ce qui forme la limite réelle de leurs talens. L'orgueil de toutes les nations a donc créé à son avantage ce mot, qu'elles appliquent ensuite à tous les objets , afin de proscrire plus sûrement ce qui n'entre pas dans leurs usages , ou ce qui choque leurs habitudes. Les artistes dans leur petit domaine ont imité les nations , parce que chacun veut établir tranquillement sa supériorité sur ses rivaux , & fermer la barrière , afin que personne ne vienne le chagriner en lui contestant le triomphe.

CE n'est pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La Transfiguration de Raphaël , le Milon de Puget , le *Stabat* de Pergolèse , le second livre de l'Énéide doivent également plaire aux peuples qui se rapprochent par le même degré de perfectibilité.

MAIS est-il constant qu'on ne puisse peindre un tableau fort opposé pour la manière , le ton & la couleur , à la Transfiguration de Raphaël , & qui seroit néanmoins aussi beau & peut-être plus parfait encore ? Ne peut-on faire une statue plus expressive que celle du

Puguet, composer un chant plus pénétrant que le *Stabat* ; écrire un morceau de poésie plus fier , plus animé que l'embrasement de Troie ? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection ? La nature s'est-elle emprisonnée toute entière dans les premières formes qui ont été tracées ? A-t-elle fournis toutes ses couleurs au pinceau de Raphaël , toute son énergie au ciseau de Puguet , toute la profonde sensibilité du cœur humain aux notes de Pergolèse , toutes les images qui décorent sa face riante & majestueuse aux dactyles & aux spondées de Virgile ? Ils ont réussi : d'accord. Est-ce une raison pour dire : voilà le seul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette manière , ne pourra jamais saisir la magie des beaux arts. Eh quoi ! ces artistes n'ont peint qu'une attitude , qu'un moment , n'ont touché qu'une fibre du cœur humain , sont morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait ; & l'on osera dire en leur nom : voici les formes constantes & éternelles qui constituent la beauté par excellence ! La nature peut maintenant périr ; ce qui reste d'elle est grossier & bizarre , & ne mérite

pas les frais du tableau. Le tableau est tout aujourd'hui, & le modele est peu de chose.

AINSI l'habitude est chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions sur le caractere du beau & du vrai ; & les prédicateurs du goût nous ramènent incessamment à suivre ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaisirs est rétréci par les arrêts exclusifs qui flattent la paresse & l'insuffisance de ceux qui les rendent , & au bout d'un certain tems il n'est plus permis de s'élever contre des préjugés invétérés , que la vénération de plusieurs siècles a rendu respectables. Heureux le peuple neuf , qui modifie à son gré ses idées , ses sentimens & ses plaisirs ! Aimable & libre élève de la nature , loin des modes & des caprices des sociétés , il ne connoît point ces pratiques fausses , arbitraires & minutieuses , qui obscurcissent la source des voluptés de l'ame. Il est tout entier à l'objet qu'il contemple & dont il produit naïvement l'image. Il se livre à l'effet & ne raisonne point sa cause. Son cœur n'attend pas l'examen pour tressaillir de joie , la regle pour pleurer d'attendrissement , le goût pour admirer. Il se pas-

sionne vivement dans son heureuse ignorance, & il jouit de même : tel un corps sonore frémit au son qui lui est propre.

A Paris, il est vrai, les disputes sur le goût ne vont pas si loin; elles n'embrassent pas les coutumes, les habitudes, la législation des peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs passions, leur sol, leur climat. Ces disputes se réduisent à dire que Racine a du goût, puisqu'il fait de beaux vers, & que Shakespeare est un barbare, qui n'a point fait de pièce à la françoise; que celui qui écrit le mieux, est l'écrivain par excellence; & l'on ne s'entend pas plus sur le style que sur tout le reste. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le suffrage de la bonne compagnie; & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la capitale; que tout ce qui se fait ailleurs est de très-mauvais goût. Après avoir ainsi anathématisé les jouissances des autres nations, on les plaint, & l'on demande si elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.



CHAPITRE III.

Ventes par arrêts de la cour.

LA plupart de ces ventes sont simulées. Un marchand voudra vider son magasin d'un seul coup ; son frere établira contre lui une procédure qui aboutira à la saisie ; & les effets seront vendus avec toutes les formalités requises.

CE n'est qu'un jeu. Le marchand , maître de retirer sous main , ne laissera adjuger les effets que lorsque les acheteurs seront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'assemblée ; on s'écriera de tous côtés , *c'est pour rien !* Et le public croyant avoir grand marché , parce que c'est une vente autorisée , sera dupé dans tous ses achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magasin du marchand.

CES ventes portent un grand préjudice au commerce , répandent une grande quantité de mauvais effets , & privent les bons de leur valeur réelle.

CES ventes trop multipliées jettent dans

le peuple un esprit brocanteur, qui le détermine à la ruse & à une artificieuse cupidité.

IL y a ensuite dans ces ventes une confédération secrète dont on doit perpétuellement se défier : elle s'appelle *la grafnade*. C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présens à l'achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet, ils en haussent le prix, & supportent la perte qui, considérable pour une seule personne, devient légère dès qu'elle se repartit sur tous les membres de la ligue.

CES marchands égreffins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font en sorte qu'aucun acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la *grafnade* aura offert.

QUAND un objet a été poussé assez haut ; pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne font pas de la clique, alors dans une assemblée particulière ils adjugent l'effet entr'eux.

IL y a de ces ligues pour le bijou, le diamant, l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché : elles agissent sous l'œil des magistrats instruits de ces

subterfuges & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible; car tout se passe au nom de la loi, & ce n'est que derrière le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, se vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public & la vigilance de la magistrature.

VOILA pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet si cher dans les ventes. La *grafnade* veut qu'il n'y remette plus le pied, afin que les marchandises tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir.

CETTE conspiration contre la bourse des gens, chasse de la salle des ventes un nombre indéfini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *grafnade*, que par la *grafnade* entière, qui, selon l'expression populaire, a les reins forts, & joute de manière à écarter les plus intrépides.

LES crieuses de vieux chapeaux, les revendeuses imitent parfaitement sur ce point les lapidaires, les orfèvres & les marchands de tableaux.

C H A P I T R E IV:

Bois à brûler.

O combien ces innombrables cheminées exigent & consomment de bois! On le brûle à Paris comme on dissipe la vie, sans y faire trop d'attention.

LA cuisine, l'anti-chambre, le fallon, vingt chambres particulières dans la même maison dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes de brûler deux cents voies de bois inutilement? Sait-il qu'être prodigue de ce côté là, c'est tout comme s'il achetoit & anéantissoit l'air qu'on respire? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages se contentent de deux voies de bois; le riche a brûlé leur portion nécessaire.

LE bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un missionnaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-mêmes

mêmes exigeoient six livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt sols la veille.

POURQUOI les chantiers se sont-ils trouvés dégarnis ? L'un dit : c'est parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année ; ils se sont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, sûrs que la disette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'autres disent : les grosses eaux ont empêché la provision d'arriver. Pendant ce tems là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade n'a plus été échauffée ; & les Parisiens qui estiment que le pain, le vin & le bois descendent dans la capitale à peu près comme les rayons du soleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l'astre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a songé en ce moment à le moins prodiguer ; & les cuisiniers qui brûloient les grosses bûches comme des allumettes, ont reçu ordre pour la première fois de le ménager.

QUAND on voit arriver ces longues masses

de bois appelées *trains*, qui ont jusqu'à deux cent cinquante pieds de longueur, que conduisent seulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur adresse & leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne songe point assez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean Rouvet*, qui imagina en 1549 le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'insensé avant le succès, puis on le tracassa lorsqu'il eut réussi.

AINSI le bois qui fait la soupe parisienne vient de quarante lieues sans voitures ni bateaux. Jeté dans des ruisseaux, il descend ainsi jusqu'aux rivières, & la main industrieuse compose alors ces masses longues & flottantes, dont toutes les pièces sont parfaitement liées ensemble.

IL faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, tritons bourbeux, vivant dans l'eau jusqu'à mi-corps, & tout dégoutans d'une eau sale, portent pièce à pièce sur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hyver suivant.

CE que le chauffage de la capitale coûte

de peines, de soins & d'industrie, ne sauroit être compris que par ceux qui ont suivi ces travaux ; & personne ne réfléchit sur les détails immenses qui préparent cette consommation prodigieuse.

CETTE disette imprévue fera songer sans doute aux moyens de trouver un chauffage moins exposé au revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'est encore adopté que par les ouvriers de forge.

AU reste, il n'est rien de tel qu'un accident dans une partie de l'administration, pour lui rendre aujourd'hui sa vigilance & son ressort.

SULLY, dans ses *Économies royales*, a prédit que toutes les denrées nécessaires à la vie hausseroient constamment de prix, & que la rareté progressive du bois à brûler en feroit la cause.



CHAPITRE V.

Rue Plâtrière.

JEAN-JAQUES ROUSSEAU a parlé assez souvent dans ses écrits des beaux paysages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des bosquets, des rochers, des montagnes dont l'aspect parloit puissamment à son ame. Son imagination ne reposoit que sur les prés, les eaux, les bois & leur solitude animée. Cependant il est venu presque sexagénaire se loger à Paris, rue *Plâtrière*; c'est-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus passagère & la plus infestée de mauvais lieux.

QUI l'eût dit que J. J. Rousseau auroit passé les dix dernières années de sa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années sans y mettre le pied ?

QUOI, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans sur les forêts de sapin, le rugissement des torrens bleuâtres, lime sourde & éternelle qui fend les rocs, creuse les val-

lons, nourrit les lacs & les fleuves, est venu habiter un plancher étroit, resserré, où parvenoit sans cesse à son oreille, les jurmens des forts de la halle, & les glapissomens des ctieuses de vieux chapeaux ! Et Voltaire qui travailloit incessamment pour les petits-soupers de Paris, demouroit au pied du mont Jura ! Son œil embrassoit l'horison du lac & des montagnes, & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains, à caresser des louangeurs, à piquer quelques insectes littéraires qu'il appercevoit encore. Les petiteffes de l'amour-propre le tourmentoient sans qu'il fût les dompter, tandis que J. J. Rousseau, au milieu d'une ville tumultueuse & féconde en scènes variées qui appelloient ses pinceaux, avoit posé cette plume immortelle, universellement admirée.

JE l'ai visité, rue *Plâtrière* ; & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorsque, me trouvant en face de l'auteur d'*Emile*, je vis que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau ! Je soupirai lorsque je l'entendis me parler de ses chimériques ennemis, de la conspiration universelle formée contre

sa personne ; & je me disois tout bas , les larmes de compassion me roulant dans les yeux ; *quoi , cet homme que j'ai tant admiré est un maniaque !* Je ne savois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triste aperçu par des œuvres posthumes , indiscretement publiées , & qui nuiront infailliblement à ses autres écrits.

OUI , J. J. Rousseau , mu par une imagination trop ardente & plein d'un orgueil inconnu à lui-même , s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décrotteurs à lui refuser leurs services , les mendiants à rejeter son aumône , & les soldats invalides à ne pas le saluer. Il croyoit fermement qu'on suivoit tous ses pas , qu'on épioit tous ses discours , & qu'une foule d'émissaires , sentinelles assidues , étoient répandus dans toute l'Europe , pour le dénigrer , tantôt dans l'esprit du roi de Prusse , tantôt dans l'esprit de la fruitière sa voisine , qui ne se relâchoit du prix ordinaire de la salade & des poires que pour l'humilier. Tel je l'ai vu , & je dois cet hommage à la vérité ; car son caractère est devenu un problème ; il ne l'est pas pour moi. J. J. Rousseau , dans sa vie privée ,

étoit attaqué d'une manie folle & d'autant plus incurable, que son extérieur demenoit toujours calme & tranquille.

O bon sens ! bon sens ! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente son possesseur, & lui dérobe la vue des choses ordinaires pour le jeter dans un monde particulier & bizarre ?

LORSQU'APRÈS la mot de l'auteur d'*Émile* les comédiens François, comme pour se venger de son ombre, reproduisirent la mauvaise & méchante comédie des *Philosophes*, & que l'on vit une allusion injurieuse au caractère moral de cet écrivain dans un vil personnage que le poète faisoit marcher à quatre pattes, un cri d'indignation générale s'éleva & proserivit cette scène plate & scandaleuse. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du philosophe étoit en honneur, que cette justice éclatante du parterre qui redressa le poète.



C H A P I T R E VI.

Bancs.

LES bancs en pierre qui bordent les boulevards sont insalubres ; la pierre est froide , & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guère s'y asseoir impunément. Il en résulte des accidens qui influent sur leur santé. Pourquoi tous ces bancs ne sont-ils pas de bois ? Ce ne feroit pas une grande dépense que de les entretenir & de les renouveler.

AUX promenades publiques on voit l'empreinte de la léfinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui restent sont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriser le bail d'une loueuse de chaises.

QU'ARRIVE-T-IL ? un ouvrier convalescent , une femme nouvellement accouchée s'asseyeront sur l'herbe humide : ils voudront épargner la piece de deux sols , & cette économie leur sera dangereuse.

UN intérêt vil & ferdide devoit-il contrebalancer la commodité publique ? Les loueuses de chaises aident en conséquence du bail à la

destruction des bancs ; & bientôt on n'en trouvera plus un seul dans les promenades qui soit bon & solide.

AINSI ces petits privilèges qui enrichissent quelques obscurs particuliers, donnent à la chose publique je ne fais quelle physionomie avare & mesquine. Jusques dans les églises il n'y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s'asseoir pour écouter le sermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront superflues ; elles disent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l'intérêt général.

C H A P I T R E VII.

Dix-huit ans.

A dix huit ans un Parisien a fait ses études. Il croit tout savoir ; il ne fait rien : mais il n'est plus censé devoir rien apprendre, étant hors de la fêrule des régens. Nous lisons que Cicéron , César , à l'âge de vingt-cinq ans portoient encore le nom de disciples. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. César & Cicé.

ron avoient de l'esprit; mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances, ou qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministère public; se réserver le brillant du projet, & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les ressorts, les mouvemens de la machine politique. L'esprit ne devine pas tout cela; il faut voir, calculer, peser, & c'est ce qu'ils faisoient sans rougir.

DE nos jours à vingt ans le fils d'un président commence à caqueter sur des matieres importantes; les enfans des hommes en place passent d'une timidité excessive à une arrogance remarquable. On songe à faire de ces jeunes gens des orateurs, des colonels, des juges, de futurs évêques; l'inspirateur, le secrétaire est déjà choisi: c'en est assez pour le succès. Si l'on osoit, on les déclareroit adjoints au ministère; on n'use néanmoins de cette licence, qui date de notre siècle, que pour quelques bureaux déjà tout montés.

L'HOMME qui ose parler à vingt ans sera au-dessous du médiocre à trente; c'est ce que j'ai

été à portée de vérifier sur nombre de sujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots faillis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeunesse actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet esprit fondé sur les phrases qui circulent; il faut que leur ame d'emprunt se dissipe bientôt en frivoles bluettes; ce babil est l'infailible marque d'un esprit sans confiance; ils parlent beaucoup, ils tranchent; & chose singulière, ils sont tous d'un sérieux qu'on pourroit appeller triste,

CHAPITRE VIII.

Le Temple.

LES religieux Templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V & le barbare Philippe le Bel. Leur ancienne demeure est devenue un lieu privilégié, qui sert d'asyle aux débiteurs qui ne paient point.

C'EST à qui n'acquittera pas ses dettes. L'un

demande du tems, l'autre obtient un arrêt de surseance ; celui-ci un sauf-conduit. Il est des hommes habiles qui , connoissant le dédale des formes , font naître des incidens , déclinent des juridictions , croissent des oppositions. Ceux qui ne connoissent pas cette ressource , se réfugient dans l'enclos du Temple.

LA , l'exploit de l'huissier devient nul , l'arrêt qui ordonne la prise de corps expire sur le seuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ses créanciers sur ce même seuil , les saluer , leur prendre la main. S'il faisoit un pas de plus il seroit pris : on fait tout pour l'attirer au-dehors ; mais il n'a garde de tomber dans le piège.

IL paie chère une petite chambre étroite , toujours préférable à la prison. Du fond de cette retraite il arrange ses affaires ; il traite , il négocie. Si les créanciers sont intraitables , il reste dans l'asyle que lui ont ménagé les religieux Templiers , qui ne s'en doutoient guère.

IL n'y a point d'inconvénient à laisser subsister ce lieu privilégié , parce que les créanciers s'arrangent beaucoup toujours mieux avec le présent qu'avec le débiteur absent.

LA visite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le Temple ; toutes les professions y sont libres : en voici un exemple récent.

UN épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tisanne purgative & confortative, la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux succès. Elle fait beaucoup de bien ; & le peuple, las du charlatanisme des médecins, des drogues empoisonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tisanne un remède vraiment salutaire : du moins l'expérience confirme chaque jour sa bonté & son utilité générale.

LE débit de cette tisanne monte jusqu'à douze cents pintes par jour ; & comme l'efficacité d'un remède n'est constatée que par l'expérience, tous les raisonnemens contre l'empirisme deviennent fautifs, quand l'empirisme guérit encore mieux que la médecine qui raisonne. Il se pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une seule & même maladie, & qu'un seul remède conséquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colère des *guérisseurs* de profession contre l'épicier chez qui tout Paris accourt, est une des choses qui m'ont le plus réjoui.

IL est bon qu'il y ait dans une grande ville

un asyle ouvert aux victimes de cette foule de circonstances qui agitent si diversement la vie humaine; il est bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers disparaissent, pour laisser à l'homme ou à l'art la liberté trop souvent ailleurs gênée & fatiguée.

AINSI le terrain du Temple devient précieux. On parloit d'y établir un second théâtre; il serviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, & à détruire ce privilege incroyable qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de messieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

MONSEIGNEUR le duc d'Angoulême, fils de monseigneur le comte d'Artois, frere du roi, est grand prieur du Temple.

ON enterre dans l'église du Temple tous les commandeurs & les chevaliers de l'ordre de Malthe qui meurent à Paris.

AINSI les chevaliers de S. Jean de Jérusalem habitent la maison qu'occupoient les Templiers, dont la destruction forme dans notre histoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curiosité.



CHAPITRE IX.

Habillemens.

QUAND je vois les bedeaux , je me dis : ainsi tout le monde étoit habillé sous le regne de Charles VI ! Les Capucins me rappellent la soutane qui descendoit jusqu'aux pieds avec une espece de capuchon & une queue pendante par derriere. Nos couteurs m'ont représenté l'habillement sous François I , un pourpoint étroit , & si étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montrait alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant , & l'on tenoit l'autre soigneusement cachée sous la toque.

QUAND je songe qu'un chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un Capucin , & que ce cavalier plaisoit beaucoup à l'empereur Frédéric II , je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis ; car il faudra bien qu'ils deviennent bisarres un jour , & toutes les graces qu'ils croient placer dans leur habillement & leur coiffure seront bafouées avec un peu de tems.

POURQUOI ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point , & pourquoi nos tailleurs font-ils toujours à couper & recouper différemment les étoffes ? c'est que l'habillement oriental est fait pour la taille humaine.

C'EST un grand plaisir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un seigneur. Quand le commis s'est vêtu comme l'homme à équipage , son cœur est dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté , il se croit de niveau avec l'officier. *Tout est confondu* , dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connaît plus personne*. Eh non ; laissez-les faire ; on distingue tous les états , quelque extérieur qu'ils prennent : *l'air qu'on veut se donner gâte celui qu'on a*. Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime : ce qui n'est plus nous saisit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin sous le plus riche habit se trahit toujours , & quelque chose en lui vous dira , *c'est un faquin*.



CHAPITRE X.

Luxe, bourreau des riches.

SORS de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau;
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau.
Mais laisse en paix Cotin, misérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaises mœurs que sont les mauvais vers?
Laisse là nos écrits, & combats nos travers.
Viens, je veux à tes traits les livrer tous ensemble:
Le luxe dans lui seul ce moustre les rassemble.
Quoi! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
Des déclamations, de tristes lieux communs!
Des lieux communs! Non, non. Si je disois: D'orante
Fait briller à son doigt deux mille écus de rente,
Ce commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ses six chevaux;
De l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,
Le fallon coûte autant que le palais d'un prince;
Ce traitant dans un jour consume plus dix fois,
Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois.
Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais si je dis: cet homme attendu sur la roue,
Pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui;
Ce qui perdit Fouquet, l'absoudroit aujourd'hui;
Ce vieux prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre;

Cette beauté vénale , émule de Deschamps,
Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps;
De sa vile moitié se trafiquant infame ,
Etale impudemment l'or que paya la femme :
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
Non ; grace à vos excès , mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zèle extrême,
Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
Equitables censeurs , fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit état jugeant un grand royaume ,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume ;
Ravaler nos Craffus aux Romains du vieux tems ,
Des pois de Curius régaler nos traitans ;
A nos jeunes marquis , si foux de leur parure ,
Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ;
A nos galans seigneurs citer le dur Caton.
Non , je serois gothique ; & le morne Barton ,
Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire ,
A de pareils discours se pâmeroit de rire.
Il est un luxe utile & décent , j'en conviens ,
Permis aux grands états , aux grands noms , aux
 grands biens ;
Qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse ,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe , au vice consacré ,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile ;
Son simulacre est d'or , & ses pieds sont d'argile.
La vanité le sert , l'orgueil à ses genoux

Immole sans pitié, fils femme, pere, époux.
 Squelette décharné, son étique figure
 Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure.
 Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
 Et son trône s'élève au milieu des tombeaux.

Mais j'entends murmurer de graves politiques ;
 Gens d'état , financiers , auteurs économiques.
 De leurs discours subtils j'aime la profondeur ;
 Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.
 Voyons : d'un luxe adroit les savans artifices
 Ont de nos jours , dit-on , varié les délices.
 Malheureux qui se fie à ses prestiges vains !
 De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains ;
 Quels sont-ils ? la nature, & sur-tout l'habitude.
 En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
 Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins ;
 Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
 Dis-moi : quand l'air plus pur & la rose nouvelle,
 Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle ;
 Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
 Mille vases brillans ne contiennent les fleurs ;
 Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages,
 Si l'eau ne rejailit parmi des coquillages,
 En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
 Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiseaux ?
 L'art se tourmente en vain ; la fraise que le verre
 Par de fausses chaleurs couvre au fond d'une serre,
 A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verts,
 Pour flatter ton palais, insultent aux hyvers ?
 Ce miel on avancé par l'apprêt d'une couche,

D'un jus plus savoureux parfume-t-il la bouche ?
 Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
 D'altérer la nature & de gâter ses biens.
 L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices ;
 Des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
 Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi,
 Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
 Va , rassemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
 Joins l'hiver à l'été , le printemps à l'automne ;
 Transporte , pour languir dans l'uniformité ,
 La cité dans les champs , les champs dans la cité ;
 Qu'enfin le jour en nuit , la nuit en jour se change ;
 De tous ces attentats la nature se venge ,
 Et ne laisse en fuyant que des sens émouffés ,
 Un cerveau vapoureux & des nerfs agacés.

Puis vante-nous le luxe & ses recherches vaines !
 Stérile en vrais plaisirs , adoucit-il nos peines ?
 Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
 A-t-il du fier Chyrifès chassé les maux secrets ?
 D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
 Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
 Demande au vieux Narcis si sa bague une fois
 Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
 Non , dans de vains dehors le bonheur ne peut être ,
 Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
 Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
 Prétend-il vivre ? non , il ne veut qu'éblouir.
 Dans ses discours publics il met sa jouissance.
 De l'éclat ruineux de sa folle dépense ,
 Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin ;

Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
 Faites qu'*incognito* sa maîtresse soit belle ,
 Et je veux dès demain le voir époux fidèle.
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité ,
 Et je me fais garant de sa frugalité.

L'OR, pauvre genre humain, vous fut donné, je
 pense ,

Pour être le hochet de votre vieille enfance.
 L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement ;
 L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
 Dis-moi, de ces deux foux lequel l'est davantage ,
 Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage ,
 Ou le sot fastueux qui, fier d'un vrai fracas,
 Le dépense en objets dont il ne jouit pas ?
 Le chef de ses concerts lui choisit la musique ,
 Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique ,
 Un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
 Il ne voit, ni entend, ni ne mange pour lui.
 Heureux encore, heureux, si les airs qu'il se donne
 Font rire à ses dépens sans ruiner personne !
 Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier ,
 Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
 O quel pleurs verseroit un nouvel Héraclite !
 Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite ,
 S'ils voyoient chaque état d'un vain faste s'enfler ,
 Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler ,
 Le seigneur aux commis disputer l'élégance ,
 Le duc des traitans même affecter la dépense ,
 Et ceux-ci dans un wist hasarder sans effroi
 Plus qu'en six mois entiers ils ne valent au roi.

TOUTEFOIS dans le luxe il est un trait que j'aime ,

C'est qu'au moins il nous venge, & se détruit lui-même :
 Et toujours son désastre est près de ses succès ;
 Car dans un tems fécond en monstrueux excès ,
 En vain vous m'étalez des sottises vulgaires ;
 Vite engloutissez-moi tout le bien de vos peres :
 Ou dans votre quartier obscurément fameux ,
 Dans vos salons bourgeois végétez donc comme eux ,
 Mondor de cet avis sentit bien l'importance ,
 Déployant dans son faste une noble insolence .
 Mondor se ruinoit avec un goût exquis ,
 Boucher lui vendoit cher ses élégans croquis
 Géliote chantoit dans ces fêtes superbes ,
 Prévillè & Coqueley lui jouoient des proverbes ,
 Sa Laïs à prix d'or lui vendant son amour ,
 Traitoit aux frais du sot & la ville & la cour .
 Enfin , son bilan vint ; plus d'amis ; sa maîtresse
 D'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse ,
 Lui , sans pain , sans asyle , & d'un fatal orgueil
 En habit jadis noir portant le triste deuil ,
 Dans quelque vieux grenier va cacher sa misère ,
 Et pour comble de maux... il est époux & pere ,
 Dams vous soutiendra , qui l'eût pu soupçonner !
 Que pour faire fortune il faut se ruiner .
 Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
 De risquer ce qu'on a pour avoir davantage .
 Il a beau répéter , prodigue intéressé :
 „ Le roi sait qu'aux états j'ai seul tout éclipsé .
 „ Au dernier camp , la cour en doit être informée ,
 „ J'ai tenu table ouverte , & j'ai traité l'armée . „
 Le roi , la cour , malgré des services si beaux ,
 Laisent en pleine rue arrêter les chevaux .

TROP heureux le mortel , dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense ,
Qui fait avec l'éclat joindre l'utilité ,
L'abondance au bon goût , au plaisir la santé ?
Sans prodigalité comme sans avarice ,
Qui l'eût cru que le luxe unit ce double vice !
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon , bourgeois présomptueux.
Il pouvoit rendre heureux sa famille & lui-même ;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
Un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis
A sa table à leur tour se feroient vus admis ;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde ,
Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
Mais , placé par le sort près d'un riche voisin ,
Sur sa magnificence il veut monter son train ;
Et pour l'air d'être heureux , perdant le droit de l'être ,
Il s'est fait indigent , de peur de le paroître.
Pour son leste équipage il fondit ses contrats ;
Le soin de ses chevaux est pris sur ses repas.
En faveur des rubis , dont sa femme étincele ,
Hier chez l'usurier on porta la vaisselle.
Son cocher coûte cher. En revanche à son fils
Il achete au hasard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans sa rage
Sa fille au célibat , & sa femme au veuvage.
Eh , mon ami , crois-moi , ton éclat fait pitié :
Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pié ;
Et ton char fastueux promène la misère.
„ En effet , me répond ce gros millionnaire :
„ Ce discours que j'approuve est bon pour un faquin ,

„ Dont l'aifance éphémère expirera demain,
 „ Avoir du goût chez lui feroit une insolence ;
 „ Mais moi , chargé du poids d'une fortune immense,
 „ Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
 „ Que demande mon nom, qu'impose mon état. „
 Quoi , ton or t'importune ? O richesse imprudente !
 Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente ,
 Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim ,
 Et ces filles fans dot & ces vieillards fans pain !
 Ton or te pefe , ingrat ! Connois la bienfaifance ;
 Sois pour les malheureux une autre providence,
 Aux mains de ton pasteur cours déposer le prix
 Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
 Dote les hôpitaux : qu'une aumône fecrete
 Surprenne l'indigent au fond de fa retraite.
 Du moins fi tes bienfaits n'ofent rester obscurs,
 Encourage nos arts & décore nos murs.
 La peinture à tes foins remet ce jeune élève ;
 Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'acheve,
 Ce monument gothique offense tes regards...
 Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts ?
 Vois-tu près de tes parcs , fous ton château superbe ,
 Ces fpectres affamés qui fe difputent l'herbe ?
 Vois-tu tous ces vaffaux ; filles , femmes , enfans ,
 De ton domaine ingrat abandonner les champs ?
 Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile ;
 Laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;
 Et que fes humbles toits réparés à tes frais,
 Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(Anonyme.)

CHAPITRE XI.

Plume de Commis,

COMPTEZ, si vous le pouvez, toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis, dressant de toutes parts comptes, quittances, borderaux. Sur combien de registres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à sa destination ! Que de bureaux peuplés de scribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule ! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrent, calculant, faisant de la ronde & de la bâtarde !

QUAND il s'agiroit de ressusciter toutes les sciences humaines, lors de la destruction de toutes nos bibliothèques, on ne feroit pas couler plus d'encre, on n'emploieroit pas plus de papier. Comptez ensuite les commis des fermiers-généraux, des sous-fermiers, des régisseurs, des administrateurs, des receveurs généraux & des receveurs des tailles !

QUE de plumes occupées à griffonner sur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, sorties, péages, papier marqué, con-

trôles, centièmes deniers, insinuations, enfaisinemens, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs ! Joignez-y enfin les *dix sols pour livre*, que les traitans appellent si ingénieusement *la rocambole*.

AJOUTEZ les commis des administrateurs ou régisseurs des postes, des loteries, des messageries, des rentes ; vous verrez un tiers de la ville qui verse l'encre sur le papier sous le drapeau de la maltôte.

QUAND je vois ces registres qui égalent en grosseur les volumes de l'Encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres, il me prend un frémissement comme si j'étois condamné à parachever la triste besogne. Que de gens, me dis-je, à qui il est fort indifférent de faire un *borderau*, & qui sont inhabiles à sentir l'ennui attaché aux arides calculs ! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui, tel que le balancier d'une horloge, font tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille ! L'emploi des procureurs, des notaires, des greffiers, me paroît amusant, en comparaison de la fonction sédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme registre.

LE moindre de ces commis à six cents livres. Il a le canif en poche, l'épée au côté il fait un peu d'arithmétique : voilà sa science, voilà son gagne-pain. O frere du fils de Vaucanson, dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé ! On le garde, on l'entasse, on en fait des piles. Bien !

S'IL arrivoit un jour un bouleversement dans la partie du globe que nous habitons, & que dans les débris de nos villes ensevelies un peuple nouveau, cherchant des monumens de ce que nous avons été, trouvât un gros registre des *rentes sur l'hôtel-de-ville*, au lieu d'un volume du Dictionnaire des arts, comme le savant scrutateur seroit déçu ! Comme il gémiroit d'avoir su lire la quittance d'un tonnier, au lieu de l'art du fondeur ! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre postérité qui pourroit se méprendre. Ainsi, après bien des peines pour déchiffrer les manuscrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en est ressuscité que quelques fragmens d'un misérable scholiaste sur la rhétorique.

QUI l'eût dit à l'empereur Charlemagne ? Qui l'eût dit à celui de nos rois qui trempoit son gantelet dans un pot d'encre & appliquoit

ainsi sa signature de toute sa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliseroient un paiement de douze sols, qui constateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, signeroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe?

IL n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier sur un commis de ses bureaux. Le président ne regarde pas ainsi le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et pourquoi le financier regarde-t-il ainsi un commis? par l'idée que la distance qu'il y a de ce serviteur à lui, n'est pas déjà si grande que le hasard ne puisse la lui faire franchir.

QUE je voudrois être peintre pour rendre le coup-d'œil que jete un supérieur en travaillant ses bureaux! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de sa vue. Sa marche hautaine, sa tête en arrière semblent dire à tous ces subalternes : *je vous nourris ; mais je ne vous aperçois pas.*



CHAPITRE XII.

Séminaire.

CE mot formé du substantif latin qui signifie *semence*, annonce assez l'allusion au mot *séminaire*.

LA est donc la semence de tous les théologiens qui se répandront sur le globe pour ergoter.

EN attendant, ils jeûnent & s'ennuient. Dans l'âge des passions ils s'occupent de theses forbonniques; ils ont renoncé à leur sexe pour l'appât d'une place qui les nourrira sans le travail des mains; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-soupers clandestins, une restauration que ne leur offre pas la rigoureuse frugalité de la table du réfectoire. D'un côté un violent appétit, de l'autre une abstinence forcée les obligent d'appeller des mets auxiliaires. Ils se livrent en tremblant à ces agapes furtives qui consistent à boire quelques bouteilles de mauvais vin & à manger quelque gâteau qu'un fommelier complice a introduits malgré la regle : ce qui cause un bou-

leverfement total lorsque le fupérieur en eft instruit.

IL ne manque pas d'appeller ces goûtes des fymptômes d'irréligion & d'incrédulité ; & il met fur le compte des *livres philofophiques* l'amour des pâtifferies & des liqueurs. Sans ces maudits livres on chériroit les plats de la maifon , & ils fuffiroient à des eftomacs dociles , qui n'auroient pas fongé , dans leur rebellion , à la nourriture des gens du monde.

CES féminariftes reclus au moment où la puberté jète dans le cœur de l'homme fes plus vives étincelles , n'ont pour récoufs que des queftions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénètrent , la bafe de ces fameufes thefes chancelle , & les féminariftes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

LE troupeau en général eft ftupide , parce qu'il eft compofé d'une efpece de païfans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale , & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures , pour aller enfuite fe faire fous-diacres , & paffer de là à quelqu'emploi de porte-faix eccléfiastique.

Ces épreuves facerdotales n'embelliffent pas

leur physionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix visages grossiers & laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans les hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur est plus caractérisée chez les séminaristes que dans tout autre assemblage d'hommes.

LA moindre suspicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiste* ; le nom de *Jocinien* fait trembler les voutes du séminaire. Il ne faudroit qu'un tome des œuvres de J. J. Rousseau pour souiller la maison & faire accuser son possesseur d'avoir porté la gangrène du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obscurciront leur entendement & les feront déraisonner le reste de leur vie.

MAIS tel jeune prêtre qu'on a disposé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux rustiques, conçoit tout-à-coup le vide des questions oiseuses, s'occupe d'objets champêtres, sourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines riantes & cultivées ce fatras indigeste qui surchargeoit son

entendement dans ces solitudes où l'imagination échauffée se repaît d'idées creuses. Il est à remarquer que le corps le plus utile, les curés de la campagne, ont passé par les séminaires : mais ils n'ont fait qu'y passer ; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

JE ne leverai point le voile qui couvre quelques dérèglemens presque inévitables dans ces maisons où l'on entasse à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oisive a le plus d'activité, où les passions encore sans objets ne peuvent que s'égarer.

LES princes jadis se sont disputés à qui établiroit des séminaires ; & l'on a imprimé du séminaire de Saint-Sulpice, *qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que celui des hommes.*

C H A P I T R E X I I I .

Saîfets.

RIEN de plus fréquent & rien qui déshonore plus notre législation. On voit souvent un commissaire avec des huissiers, courant après un
vendeur

vendeur de hardes , ou après un petit quinquaiiler qui promene une boutique portative.

LES communautés se font des niches perpétuelles : ce qui engendre des procès interminables , que les avocats & procureurs choisissent de préférence.

LES communautés n'ont plus , il est vrai , de ces repas prolongés , où syndics , jurés & maîtres s'environnoient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaisir des saïfies.

ON dépouille publiquement une femme qui porte sur son dos & sur sa tête une quarantaine de paires de culottes. On saïfit ses nippes au nom de la majestueuse communauté des frippiers ; on enleve le misérable étalage d'un vendeur de boucles , parce qu'il a offensé les droits imprescriptibles des quinquaiiliers privilégiés ; on arrête un homme en veste qui porte quelque chose enveloppé sous son manteau. Que saïfit-on ? des souliers neufs , que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les souliers sont enlevés par ordonnance , cette vente frauduleuse devenant attentatoire à la cordonnerie parisienne.

QUE ne saïfit - on pas aux barrières , aux douanes ! Que de droits sur toutes les balles

& ballots du commerce ! On ne fait où commence, où finit le chapitre des prohibitions. Il faudroit avoir passé sa vie à étudier le code ténébreux que les intéressés amplifient & interprètent à leur guise.

MAIS le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui sur la librairie. Une cupidité fubalterne a calculé qu'il lui seroit avantageux de s'emparer, sans mot dire, de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la pensée humaine, ont été confisqués. C'est à qui se disputera la propriété des typographes qui travaillent hors du royaume.

Je ne parle pas de ces livres scandaleux ou satyriques que tout gouvernement a droit de supprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs. Tandis que les élémens qui composent le matériel du livre viennent de la France, ont mis en jeu ses manufactures, ont servi son commerce & vont contribuer encore à la circulation intérieure ; un brigandage secret saisira ces marchandises sans aucune formalité légale. On crevera les ballots ; un mouchard a droit y glissera subtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte

de la faïsse, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettans qui s'empresseuront à partager les dépouilles du typographe étranger.

LES hommes en place ignorent sans doute que ces infamies s'operent sous leurs noms; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel sur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue secrete des brigands a fait mettre de côté, sont bientôt retirés par eux, vendus, distribués. C'étoit d'abord à les entendre, un poison infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots & pestiférer la ville entiere. Quand le prétendu poison a passé par leurs mains, il a perdu toute sa malignité; on peut en amuser le peuple, c'est-à-dire, faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des faïsses.

LE goût de la lecture est donc assujéti à un impôt tacite, qui, n'étant ni déclaré, ni fixe, redouble l'appétit de ceux à qui le produit en est confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raisonnables & ceux qui sont marqués au coin d'une licence effrénée, sottise & génie, éloquence & galimatias : rien n'est exempt de leurs mains avides.

CES glorieuses conquêtes faites sur la li-

brairie étrangère composent des masses énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci ? Le typographe absent est ruiné ; mais le livre n'est pas détruit.

IL est des fautes qui deviennent légitimes, quand elles tombent sur des libelles ou sur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même proscription la sagesse & le cynisme, l'écrit instructif & la satire impudente ?

LES livres qui ont cet odieux caractère, on fait bien de les mettre au *pilon*, c'est-à-dire, de les broyer sous une machine faite exprès, & qui métamorphose ces pages scandaleuses en cartons utiles. Ils forment les tabatières que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obscène, mis en pâte & vernissé, est dans la main du prélat ; il joue & badine avec l'objet de ses anciens anathèmes ; il prend du tabac dans ce qui composoit jadis le *Portier des Chartreux*. Ainsi tout change & s'épure ; & pourquoi l'âme de l'auteur, dans une autre planète, ne secoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée ?



CHAPITRE XIV.

Hôtel des Enfans-trouvés

ON n'entre point dans l'hôpital de Enfans-trouvés sans ressentir une profonde émotion. Dans une grande salle sont plus de deux cents enfans nouveaux nés, couchés dans de petits berceaux rangés sur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la misère ou l'insensibilité ont conduites dans ce lieu de miséricorde, sont abandonnées de leurs parens. La charité va leur donner la première goutte de lait, & ils périroient sans la main qui les a recueillis. Est-il au monde un spectacle plus touchant !

À qui appartiennent ces enfans ? le prince & le savetier, l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréer. Là, à côté d'un enfant de J. J. Rousseau, dort peut-être celui de Cartouche ! Dans cette crèche où tous ces berceaux sont placés, le sang le plus noble est confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître !

SÉPARÉS à jamais du sein maternel, privés

des tendres caresses , des soins vigilans d'une mere , ils ne recevront point d'elle ces premieres instructions qui se gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom sacré. Quand le destin leur souriroit un jour , quand la fortune les combleroit de ses dons , jamais ils n'embrasseroient les genoux d'un pere. La maison paternelle , asyle du bonheur domestique ; le devoir filial , si consolant à remplir ; tous ces liens si doux , qui nous attachent à la société dès notre naissance & nous disposent aux vertus , n'existent point pour eux. La société injuste les flétrit du nom de bâtarde ; & pourtant qu'ont de commun ces enfans innocens avec le dérèglement de ceux qui leur ont donné la vie ?

HUIT mille enfans sont déposés chaque année dans cette maison. On les reçoit à toute heure , sans s'informer d'où ils viennent ; & le lendemain ils sont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires , qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à peu près la moitié dans les deux premieres années. Toutes ces foibles créatures , marquées en naissant du sceau de l'indigence , enveloppées de langes que la pitié a décomposés d'un ciseau économe ,

sont destinées à une vie laborieuse & pénible. La charité active qui pourvoit à leur subsistance est encore impuissante; le grand nombre épuise les ressources. Quoiqu'abondantes, elles deviennent insuffisantes.

PAUVRE enfant! ce qui rend ton sort plus à plaindre, n'est point les travaux, la maladie, ni la mort; la mort dans ton premier âge te seroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un père dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d'un père! Et ton ame dégradée par le malheur suivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

QUELQUEFOIS de jeunes amans, près de devenir époux; vont ensemble tenir un de ces enfans sur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rousseau, *d'en donner autant à faire à d'autres*. Cette cérémonie est pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chère.

L'HÔTEL-DIEU se trouve en face de l'hôpital des enfans-trouvés: comme si l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n'a-

voient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croître & grandir ; mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue, & après avoir reçu là un berceau des mains de la charité, aller chercher à deux pas le grabat qu'elle leur accorde encore pour y expirer. . . .

NON, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j'envisage ces bâtimens vis-à-vis l'un de l'autre. Pressé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec effroi tous les malheurs réservés à l'espèce humaine. . . .

EN traversant ces salles où dorment dans la crèche tous ces enfans qui ne sentent pas encore leur infortune, en contemplant leur physionomie douce, gracieuse & touchante, une idée me frappe. Qu'il me soit permis de la proposer aux princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui possèdent un superflu considérable. . . .

ON a des manies puériles, vétilleuses, vicieuses ; & l'on n'en a point de vertueuses. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiseaux ! Comment ne se trouve-t-il point un amateur de

l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui fasse élever sous ses yeux des enfans abandonnés qu'il adopteroit ? Tel homme a trente chevaux dans son écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit six, voir croître autour de lui six enfans dont il seroit le bienfaiteur. Quelle fête pour un cœur sensible !

QUOI ! parmi tant d'hommes opulens, aucun n'a dit : j'éleverai de ces enfans qui n'ont point de parens ; je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere : j'en ferai des citoyens ; un seul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque, me récompensera de tous mes travaux.

LES passions ardentes, contrariées par les institutions sociales, ont peuplé ce séjour.
 „ Ces enfans, (dit Shakespeare avec son éner-
 „ gie accoutumée) dans l'acte vigoureux &
 „ clandestin de la nature, ont reçu une sub-
 „ stance plus abondante, & des élémens plus
 „ forts que n'en peut fournir un couple épuisé,
 „ qui va dans une couche insipide travailler
 „ sans plaisirs à la création d'une race d'avor-
 „ tons engendrés entre le sommeil & le ré-
 „ veil. (*) Parmi tant d'individus, que de

(*) *Le Roi Léar*, acte I, scène VI.

talens divers à cultiver ! Que d'ames fortes à diriger au bien ! Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt années de soins ; il ne faudroit qu'un homme de génie pour dédommager des frais d'éducation.

IL est bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains , révérée par les sauvages , ne soit pas en usage parmi nous. La foule des nécessiteux augmentant chaque jour , en proportion du nombre des riches , une loi qui établiroit l'adoption seroit sans doute une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le père adoptif auroit tous les privileges de la paternité sans en avoir les chagrins ; il ouvriroit son ame à l'ame qu'il trouveroit sensible & reconnoissante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuses ne seroit plus son fils. L'enfant adopté perdrait totalement le nom de son pere & toute relation avec la source dont il sort.

QUI fait si l'histoire naturelle ne s'éclairciroit pas encore par cette loi bienfaisante ? Si l'homme n'est pas mieux connu , c'est que l'on n'a pas encore tenté les expériences suivies , qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui fait si , en élevant de

la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit, on ne parviendrait pas à quelque découverte neuve & importante ? & comme l'on distingue les vins généreux & les fruits favoureux de telle année, si l'on n'appercevroit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres ?

J'AI eu occasion de remarquer que presque tous les hommes nés en 1742. avoient une teinte marquée de génie & de folie ; mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & subséquentes offroient des hommes d'un sens plus raffiné. Je laisse à l'imagination le soin de développer ce que ce projet a de fécond ; je ne fais que l'indiquer ; mais si je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique, la morale & l'histoire naturelle, qui doit servir plus que jamais à nous éclairer sur toutes les étranges modifications de la curieuse espèce humaine.



CHAPITRE XV.

Cabale.

QUAND les auteurs tombent, ils se plaignent de la cabale; mais quand ils réussissent, c'est à leur propre mérite qu'ils attribuent le succès dans toute son étendue.

AUTREFOIS il y avoit des cabales contre la piece: aujourd'hui il y en a pour. Si l'on est sifflé à la premiere représentation, on se relève à la seconde. L'arrêt du parterre inflexible est cassé deux jours après par un parterre benévole, qui met une espee de gloire à ressusciter l'auteur.

LA farce du *Barbier de Séville* tombe à plat à la premiere représentation. On juge la piece détestable; l'auteur en appelle, le public revient, & la piece est jouée trente fois de suite.

LE cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n'existe plus. Ce rôle singulier, & que j'ai vu dans ma jeunesse, s'est effacé & ne figure plus dans nos spectacles. Il se forme bien quelques petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux; mais tous les accès

de la jalousie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés.

IL y a trois fortes de parterres; celui des gens de lettres, qui ordinairement est trop sévère; celui des gens du monde, qui n'a pas assez de sensibilité: c'est la troisieme portion du public qui fait apprécier l'auteur & le récompenser de ses efforts. Les auteurs de profession sont de mauvais juges, parce que leur maniere propre est trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'HISTOIRE du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieuses, qui déceleroient le tour d'esprit de la nation.

PEU de pieces bonnes ou mauvaises, qui n'aient produit un bon mot, quelquefois plus fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

DE tout tems le parterre a été le siege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'est disputé aussi vivement pour & contre la structure de quelques hémistiches, que pour l'exportation des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes discussions paroissent

toujours incroyables à quelques hommes de sens , qui d'ailleurs aiment les vers & le théâtre.

L'ORGUEIL des auditeurs a toujours été aux prises avec la vanité de l'auteur. De ce conflit il en est résulté des scènes très-plaisantes , où le cœur humain ne s'est pas moins développé & montré nu , que dans les révolutions les plus sérieuses.

Le public veut que l'auteur soit modeste. Le plus habile est donc celui qui fait déguiser son amour-propre , & qui semble prêt à l'immoler devant son arrêt : alors sa déférence lui ménage le succès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur ; & puis quand elle est généralement établie , il se plaît à en retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'élève trop haut , ni qu'il pousse ses branches en toute liberté ; il se réserve le droit du ciseau.

QUAND un auteur voit jouer sa pièce , tout au milieu de ses craintes , de ses alarmes , de ses frissons , il établit en lui-même un petit dialogue avec l'assemblée redoutable qui le juge. Ce moment inspirateur lui fait naître de singulières idées ; mais il ne les produit point au-dehors : c'est là son secret.

JE crois que la partie qui gouverne dans un état fait aussi ses petites réflexions mentales, & fournit en secret plus d'une fois ; car on ne sauroit dominer le troupeau de l'espèce humaine , en quelque genre que ce soit , sans être tenté d'en rire : c'est un mouvement involontaire.

AUTEURS & rois, vos idées particulières sont plus rapprochées que vous ne pensez ; & votre coup-d'œil sur la masse des spectateurs , au moment où ils prononcent sur vous , a , si je ne me trompe , plus d'un rapport. Pourquoi ne conversez-vous pas plus fréquemment ensemble ? Vous pourriez vous communiquer des aperçus délicats , qui aideroient à savoir manier légèrement la bride insensible qui mène le coursier ombrageux , mais docile ; car , pour en imposer à un parterre tumultueux & à une nation en effervescence , les moyens , du moins je l'imagine ainsi , sont à peu près les mêmes.

QUE de rois sifflés sur le grand théâtre , qui , avec des riens , auroient pu se faire applaudir à toute outrance !



CHAPITRE XVI.

Lorgnettes.

IL y a des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau , dans l'éventail , & qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux dissimulent leur perfection pour user d'un instrument inutile , & qui n'annonce le plus souvent que l'affectation. N'en est-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame , du foyer de l'amour , & qui lui enleve ce trait si délicat , si tendre , que l'art & le caprice gâtent & défigurent ?

QUE devient l'expression de cet organe éloquent , lorsqu'on ne peut l'apercevoir qu'à travers un crystal qui le fatigue ?

QUE l'homme du jour craigne de montrer son ame toute entière ; que , sachant qu'elle se réfugie dans les regards , il en voile le mouvement expressif ; que cette formule , favorisant son orgueil , le dispense de saluer , l'enleve aux rites officieux d'une politesse fatigante :

fatigante : je vois qu'il veut passer au milieu de la foule sans y reconnoître personne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades & nos spectacles ? Est-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues myopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

TANDIS que la lorgnette est dans la main de la hauteur & du dédain , la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens presque convulsifs , qui déparent les plus beaux visages.

ICI , c'est une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre ; mais l'envie de blesser les cœurs est trop fortement caractérisée , & elle n'en atteint aucun. Là , c'est un regard languissant & étudié , qui se porte avec nonchalance à gauche & à droite ; elle croit se donner ainsi l'air du sentiment , & l'on ne montre que le mensonge dans cet organe de la pensée.

ON apperçoit dans la même loge les deux extrêmes , l'air distrait & l'air agaçant , qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes aguerries ; je parle

de cette affectation de promener incessamment ses yeux , comme si la curiosité étoit toujours dans le même degré d'activité , & de détruire , par une pétulance bizarre ou une langueur mensongere , cette expression naturelle que l'ame donne. La manie de lorgner fait grand tort à de très-beaux yeux ; & les femmes , quelle que soit la foiblesse de leur vue , devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain , que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE XVII.

Philosophie.

IL eût été peut-être à desirer que l'idée de la *double doctrine* , que les anciens philosophes enseignoient suivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ou ne pas s'ouvrir sur leurs propres idées , fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n'auroient pas exposé la philosophie aux furieuses & outrageantes déclamations des fots, des igno-

sans, des méchans ; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des prêtres & des souverains. L'usage d'une double doctrine auroit satisfait les génies élevés & les esprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le représente, le repos public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent sans préparation au milieu d'un peuple, elles causent une explosion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumière. D'ailleurs chacun se croit appelé à juger & à prononcer sur ces graves & importantes matières ; il en résulte une confusion & une discordance qui ne produisent que du bruit ; les sciences livrées indiscretement à tous les esprits perdent de leur majesté ; elles se dégradent sous des mains téméraires, folles ou basses, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

LE but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conserver la réputation des sciences & de ceux qui les cultivoient ; mais une précaution sage pour empêcher les esprits esclaves de toucher aux vérités politiques & morales, dont la discussion ne con-

vient qu'aux âmes généreuses, parce que les âmes timides les abaissent à leur niveau ; tandis que les esprits violens déplacent au lieu d'arranger.

Un naturel pervers & corrompu décompose la signification précise des mots, & loge les idées les plus fausses dans les termes les plus sacrés. La multitude ne fait plus à qui elle doit demander l'instruction ; & des nuages pâles, formés par les passions les plus contraires à la recherche de la vérité, obscurcissent les notions morales qui méritent le plus de respect.

Ces réflexions sont superflues, on le fait ; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des sciences : mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorsqu'on lit ces brochures licencieuses ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets ; où les expressions sont dénaturées de leur véritable sens, où les mots qui réveillent l'attendrissement du sage sont profanés, où l'on ne fait plus si c'est la folie ou la perversité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain développement : ce sera pour un autre ou-

vrage ; il n'est applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien , & dont il faudroit combattre les principes sans en indiquer les auteurs ; car on voudroit ménager ceux-ci , en sévissant contre leurs dangereuses idées.

CHAPITRE XVIII.

Point central.

APRES avoir considéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications sortent du même tronc ! Comme les branches s'étendent au loin ! Quelle impulsion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voisines ?

LA police de Paris a une correspondance étroite avec la police de Versailles ; de Saint-Germain-en-Laye ; & s'étendant plus loin , avec celles de Lyon & des autres villes provinciales : car on sent bien qu'elle seroit imparfaite , si elle ne pouvoit suivre le per-

turbateur de l'ordre public, & si la distance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

LA correspondance de la police parisienne ne se borne donc pas à son enceinte; elle regne plus loin, elle va jusqu'à Bruxelles; & c'est dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir se donner le plus de licence, que l'administration vigilante épie les discours & surveille ceux qui établiroient leur audace sur le degré d'éloignement.

AINSI la police de Paris, après avoir embrassé la France, pénètre encore en Suisse, en Hollande, en Allemagne; & quand il en est besoin, l'œil est ouvert de toutes parts sur ce qui peut intéresser le gouvernement. Quand il veut être instruit, il l'est à coup sûr; quand il veut frapper sérieusement, il est rare qu'il manque son coup.

ON comprend que la machine ne seroit pas entière, & que son jeu manqueroit l'effet désiré, si elle n'embrassoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guère plus pour donner au levier la longueur nécessaire. Que l'espion soit soudoyé à Paris, ou à cent lieues,

la dépense est la même, & l'utilité devient plus grande.

IL est en politique des nuances si fines, que la police de Versailles, par exemple, n'est plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractère; il faut qu'elle compose incessamment avec des hommes attachés à la cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit suivre un autre régime.

Ce qui est indifférent à Paris ne le feroit pas toujours à Versailles; & la sévérité dont on use dans la capitale contre quelques désordres, échoueroit auprès de la maison du roi & des nobles gardiens du trône.

Ces observations fondées sur l'expérience admettent donc des différences essentielles dans les branches de la police; il faut changer de poids & de mesure, selon les tems, les lieux, les personnes & les circonstances. Il n'y a point de règles fixes; on doit les créer sur le champ; & les actions les plus versatiles ont leur sagesse & leur raison.

VOILA ce que les législateurs en gros n'aperçoivent point : c'est à la pratique qu'il est réservé de saisir ces nuances; il faut une

politique usuelle, & pour ainsi dire journalière, pour bien décider sans précipitation, sans foiblesse & sans rigueur, ce qui seroit une faute grave à Versailles, une simple imprudence à Paris, une chose indifférente à Lyon, & le tout ainsi réciproquement.

OR cette science a non-seulement ses détails & ses finesses, elle a encore ses variations & quelquefois même ses oppositions. Il faut dans les administrateurs un coup-d'œil calme, une grande expérience du local, pour savoir frapper juste, & frapper à propos sans épouser des terreurs imaginaires; ce qui, en fait de police est la plus grande faute qu'on puisse commettre.

OR vous, Lycurgue, Solon, Locke & Penn, vous avez fait de très-belles loix, des loix majestueuses; mais auriez-vous deviné celles-ci? Quoique secrètes, elles existent; elles ont leur sagesse, & même leur profondeur. Quatre lieues de distance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune ressemblance; & il n'y a point de ville principale qui ne soit obligée, en modelant sa police sur celle de Paris, d'y apporter les plus grandes modifications. La

devise de tout lieutenant de police doit être celle-ci : *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

CHAPITRE XIX.

Prédicateurs.

QUAND un moine s'ennuie dans son couvent, il compose quelques sermons, afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un prêtre veut sortir de la classe commune, & se mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytère, il songe aussi à prêcher.

C'est à qui attrapera un bon *avent* ou un bon *carême*; car les honoraires augmentent selon les fonds de la *fabrique*. Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur, tantôt il en a cinq cents.

La loueuse de chaises influe sur le choix des sermoneurs; elle stipule verbalement dans son bail avec la *fabrique*, qu'on choisira des orateurs accrédités, & elle hausse le prix en conséquence. Le jour du début elle prend des gardes à la porte de l'église,

& renchérit les chaïses. Il faut la voir trotter dans le saint lieu ; on ne peut s'y asseoir que sous son bon plaisir : elle vous fait la loi.

ENTREZ dans une église. Si la loueuse de chaïses a la mine humble, le prédicateur est médiocre ; mais si elle est insolente, affezez-vous.

Tous ces sermoneurs rêvent d'aller prêcher à la cour ; ils se bercent tous de cette espérance, à peu près comme le jeune rimeur, en fabriquant ses vingt premiers vers, songe à l'académie françoise. C'est qu'un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduisoit autrefois à de bons bénéfices, & même à une abbaïe. Autre avantage. Le jeudi saint on dit en face au roi de France tout ce qu'on veut lui dire ; il écoute d'un bout à l'autre la *véspérie* du prédicateur, avec toute sa garde, & il ne fait pas le moindre geste d'improbation. Plusieurs même ont passé les bornes sans qu'il en soit rien résulté : ce n'étoit qu'un sermon.

ON distribue la liste imprimée des prédicateurs ; & c'est à vous de vous décider d'après leur réputation. L'un est admiré de la

petite bourgeoisie, l'autre attire les gens à équipage.

IL y a de quoi s'amuser pour un observateur, en allant, dans le tems du carême, d'église en église. La différence des états & des caractères frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs si uniforme. Ici, c'est un gros moine tout bouffi & tout suant, qui s'agite dans sa robe crasseuse; là, vous verrez un prêtre de paroisse, qui, vêtu d'un surplis blanc, dans un élégant costume & frisé à la *déiste*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des fleurs de rhétorique; il fait briller sa parasite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

PLUS loin, c'est un fanatique bourru, qui se déchaîne, écume & se transporte contre ce qu'il appelle la *philosophie* & les *philosophes*. Il veut pénétrer son auditoire de sa pieuse rage; il tonne devant des jansénistes qui sont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui sont venus aussi; mais pour rire tout bas des contorsions & du style de l'énergumène.

TOUT sermoneur, en descendant de

chaire, obtient une collation; il est en nage, il faut qu'il change de chemise. Le bedeau lui apporte du vin & du suere; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathème épouvantable de la damnation éternelle, radoucit sa voix tonnante, & dit aux dames : *prenez ce macaron, mangez ce massépain, partageons, de grace, ce biscuit.*

LES dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apostoliques aux travaux de la guerre; l'éloquence de la chaire a ses martyrs.

ON complimente l'orateur; c'est le moment de son triomphe. Il avale les louanges & les sucreries. Tous les abbés de la paroisse le félicitent d'avoir terrassé *la philosophie moderne*; & il est encore humble d'un pareil succès.

LE plus beau droit du prédicateur est de n'être jamais interrompu, quoi qu'il dise; il achève toujours son monologue en paix. Il a encore le privilege exclusif de débiter les phrases d'autrui pour les siennes. Jamais les journalistes ne s'aviseront de relever les orateurs qui auront débité des pages entières de la célèbre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur pré-

ché à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaisir. Je m'arrête alors & j'écoute. Toutes les richesses de la langue françoise sortent de dessous un capuchon.

POINT de métier plus aisé que celui de prêcher des sermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation passable. On est même dispensé des fatigues de toute composition , quand on connoit le magasin dont je vais parler.

SUR le mont Saint-Hilaire est un parchemienier (que ne trouve-t-on pas dans ce singulier Paris !) qui tient depuis long - tems la plus étrange boutique qui soit dans toute l'Europe. Dans une vaste armoire , il a entassé les manuscrits de deux à trois mille sermons ramassés de toutes parts , & qu'il a fait copier par des scribes de toute espèce.

QUAND le jeune ecclésiastique , qui s'est vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phrases oratoires , ne se sent pas inspiré , d'un pied furtif il va à neuf heures du soir dans la boutique close du vendeur de sermons.

L'ARMOIRE s'ouvre , on le prévient. Que voulez - vous , Monsieur l'abbé ? une *Conception* , une *Nativité* , une *Assomption* ? Voilà

quinze *Jugement dernier*, douze *Pardon des injures*, trente-deux *Passion*: choisissez. - - Non, dit le diacre, c'est une *Conception immaculée* qu'il me faut. - -

[UNE *Conception immaculée*? Mais cela n'est pas si commun que le reste. - - Il me la faut Je voudrois de plus un sermon *sur la vaine gloire*, & puis y joindre un panégyrique de la *Madelaine*, considérée comme non péchereffe. - - Je vous entends, monsieur, je n'en ai que trois copies; après les *Conceptions*, les *Madelaines non péchereffes* sont ce qu'il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *Grandeurs de Dieu*, je vous les passerois à cinquante sols.

L'ABBÉ monte sur une chaise, armé d'un flambeau; choisit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte sous sa soutane à pas précipités un bon rouleau de ces pieux manuscrits, s'enferme, pille des phrases à droite & à gauche, fait un centon de tous les morceaux dérobés, & que personne ne réclamera. Son sermon & son panégyrique ainsi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme assurance, & les vingt écus qu'il

à laissés chez l'homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

QUAND un sermoneur est venu à bout de se composer de cette manière un *Avent* & un *Carême*, ce qui peut se monter à une vingtaine de discours, & qu'il les a bien appris, il est aussi sûr de son existence, qu'un comédien qui fait un pareil nombre de rôles. L'ecclésiastique peut parcourir toutes les provinces du royaume; par-tout il trouvera des chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

EH bien, tous ces sermons sont bons, excellens, quoique mauvais; ils contiennent toujours quelques principes de morale; car elle a cela d'admirable qu'elle intéresse tous les cœurs, quel que soit le style. Le peuple ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, se réveille lorsqu'il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu'importe qu'il ait volé ses phrases à tous les orateurs décédés! Les idées forties de la favorable armoire, n'en sont pas moins bonnes. Il les distribue au peuple qui a besoin d'instructions. Pour peu qu'il déclame avec justesse, l'éloquence paroît jaillir de sa tête. Il touche, il pé-

netre, il attendrit; & les traits empruntés de l'heureuse boutique font impression aux deux bouts de la France.

LES spectacles où la morale touchante est montée sur la scène ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit sous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces sermons quelques passages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme, & celui qui les entend se parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire est nombreux, moins la parole est perdue; car chacun s'applique en secret ce qui lui convient.

LES habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques discussions de mystères & de dogmes; ils se sont rapprochés des protestans, si supérieurs en ce genre aux catholiques.

La prédication chez les protestans est simple, populaire, insinuante, remplie de détails fins, propres à être saisis par tous les caractères: elle n'est ni orgueilleuse ni dure; la controverse, source de tant de querelles, en est bannie. Ces discours prononcés au peuple
chaque

Chaque dimanche font une partie considérable du culte. Le catholique, le luthérien, l'anglican peuvent les entendre avec édification; & plus d'un bon pasteur espère qu'un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même manière.

LES prédicateurs catholiques, qui affectent de dédaigner les prédicateurs protestans, ne les connoissent pas; ou bien ils obéissent aux préjugés que leur inspire quelquefois leur double état de prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin, sans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ses discours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours sa sublime apostrophe à Louis XIV : *Et toi, prince, que j'honorai jadis comme mon roi; & que je respecte maintenant comme le séau de Dieu, tu auras aussi part à mes prières!*

Le prédicateur que j'ai entendu & suivi avec plus de plaisir; c'est le P. Élysée, Carme-déchaux. Il a du style, de la raison & de la dignité.

On a fait beaucoup de livres sur l'éloquence de la chaire, comme on a fait beaucoup de poétiques pour l'art du théâtre. Il se trouve

que ceux qui ont fait les meilleurs sermons comme les meilleurs drames , n'ont suivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE XX.

Parcs.

TERRES incultes & qui ne sont pas rares aux environs de Paris. Ce vaste enclos fermé & solitaire s'ouvre une fois l'année pour recevoir son ennuyé possesseur. De tristes marronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrain est perdu pour l'agriculture, & l'impôt qui devoit le frapper, le respecte. Si la charrue s'étoit promenée sur ces terres en friche, le collecteur seroit venu & n'auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre est oisive à l'exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre sur le champ où fleurit la vigne, où croissent les épis.

Ces parcs recellent du gibier qui n'appartient pas aux propriétaires; il est au roi; lui seul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent

ses enclos, s'ouvrent quand il veut y entrer. On fait sortir le gibier quand Sa Majesté est dans la plaine, afin que toute piece passe à la portée de son fusil.

CHAPITRE XXI.

Francs-Maçons.

LES francs-maçons ne sont point persécutés à Paris; on leur laisse tenir loge tant qu'ils veulent; *loge d'adoption*, ou loge à femme. Ils n'ont pas rencontré un marquis Tascani, Florentin, qui, sous l'autorité de Sa Majesté Catholique, a poursuivi avec la plus grande rigueur une société qui s'est fait une loi de ne parler jamais ni de religion ni d'affaires d'état.

LES loges de francs-maçons s'ouvrent, & l'on n'a point emprisonné *les freres*; on ne les a point mis au secret de justice comme à Naples. Les francs-maçons mangent, boivent ensemble, font de la musique, lisent des vers ou de la prose, sans qu'aucun ministre soit tenté d'imiter la bizarre administration du Florentin, qui probablement voulant perdre quel-

ques jeunes seigneurs *maçons*, qui approchoient du roi, enveloppa dans la proscription toute la société. On a dû bien rire de la fougue du Florentin, lorsqu'il fut renvoyé, & que cette grave affaire se fut tournée en plaisanterie; car c'est ainsi qu'elle devoit finir.

LES francs-maçons rigoureux trouvent un si grand relâchement dans les assemblées maçonniques qui se tiennent à Paris, qu'ils regardent tous les francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s'occupent d'enfantillages. Ils ont tort.

LES *fendeurs*, les *dévorans*, les *gavots* sont presque inconnus, parce que ces sociétés fondées par la nécessité & le besoin, & qui se rendent, dans les forêts ou dans les lieux déserts, des services importans, ont dû se fonder dans un tourbillon où l'on ne cherche que la distraction, l'amusement, le goût du plaisir. Voilà le seul nœud de ces petites associations qui, n'ayant point l'esprit de parti, sont fort éloignées de tout fanatisme; & il n'y a que le fanatisme, comme l'on sait, qui fasse les bandes, les sectes, & les bonnes confréries.

Aussi la police laisse-t-elle en repos toutes ces assemblées nouvelles, qui, loin de l'in-

quiéter, ne lui déplaisent pas ; & les hommes qui ont le besoin & le plaisir de se rassembler, s'embarassent peu du signe qui les réunit, pourvu qu'ils s'assemblent.

LA loge des *neuf sœurs* s'est distinguée par des fêtes brillantes qu'on pouvoit regarder encore comme des séances académiques. Le charme de la littérature en faisoit le principal agrément. On a vu tous les hommes célèbres & contemporains fraterniser dans cette loge, malgré la différence de leur art. Ce rapprochement unique avoit un intérêt qui prètoit à la réflexion. Plusieurs loges joignent à leurs travaux la pratique assidue de la bienfaisance ; & on a honoré publiquement une pauvre fruitière qui, ayant onze enfans, en avoit adopté un douzième avec le sentiment de la tendresse & le courage de la charité. Cette récompense de la vertu sans faste a été imaginée par des francs-maçons ; ils s'amuseut, & ils sont charitables.

CHAPITRE XXII.

Latrines publiques.

ELLES manquent à la ville. On est fort embarrassé dans ces rues populeuses, quand le besoin vous presse ; il faut aller chercher un privé au hasard dans une maison inconnue. Vous tâtez aux portes & avez l'air d'un filou ; quoique vous ne cherchiez point à prendre.

AUTREFOIS le jardin des Tuileries, le palais de nos rois, étoit un rendez-vous général. Tous les chicurs se rangeoient sous une haie d'ifs, & là ils soulageoient leurs besoins. Il y a des gens qui mettent de la volupté à faire cette sécrétion en plein air : les terrasses des Tuileries étoient inabordables par l'infection qui s'en exhaloit. M. le comte d'Anglville, en faisant arracher ces ifs, a dépaissé les chieurs qui venoient de loin tout exprès. On a établi des latrines publiques, où chaque particulier satisfait son besoin pour la piece de deux sols ; mais si vous vous trouvez au faux-bourg S. Germain, & que vos viscères soient relâchés, aurez-vous le tems d'aller trouver l'entrepre-

neur ? L'un se précipité dans une allée sombre , & se sauve ensuite ; l'autre est obligé , au coin d'une borne , d'offenser la pudeur publique ; tel autre se fert d'un *fiacre* ou d'une *vinaigrette* ; il transforme le siege de la voiture en siege d'aïfance : ceux qui se sentent encore des jambes , courent à demi-courbés au bord de la rivière.

AUJOURD'HUI les quais qui forment une promenade & qui font un embellissement de la ville , révoltent également l'œil & l'odorat ; il n'appartient peut-être qu'à un médecin de se promener de ces côtés là : ce seroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes ; il sauroit dans quelle saison de l'année les estomacs manquent de ton ; & la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie observateur.

MAIS les médecins sont devenus orgueilleux ; ils ne regardent plus à la chaise percée ; ils se moquent même des inspecteurs d'urine. Ils dédaignent avec hauteur une science nouvelle , longuement écrite & grandement caractérisée sur les quais de la capitale. C'est là où se réfléchit sans voile l'état de tous les ventres actifs & passifs ; & les médecins vont feuilleter les

livres poudreux des bibliothèques, tandis qu'ils ont sous les yeux la vraie démonstration des épidémies, occasionnées par la nature des alimens, ou par l'inclémence de l'air.

ET d'où vient ce dédain ? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d'un règlement fait par Henri II : „ Sur les plaintes (dit le roi) „ des héritiers des personnes décédées par la „ faute des médecins, il en sera informé & „ rendu justice comme de tout autre homicide, „ & seront les médecins-mercenaires tenus de „ goûter les excréments de leurs patients, & „ de leur impartir toute autre sollicitude ; „ autrement seront réputés avoir été cause de „ leur mort & décès. „

NOUS ne renvoyons pas les médecins au règlement de Henri II ; nous disons seulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les observations les plus détaillées, les plus amples, les plus suivies, juger des formes & des similitudes, étudier enfin ces physionomies mortes, mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques*, ils regretteront peut-être alors la science expérimentale décédée, qui s'offroit pour les instruire ; & si

L'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la rivière, l'état du ciel, le vent, le degré du barometre, pourquoi à ces observations météorologiques ne joindroit-on pas *l'état des quais* ?

LES endroits où l'on a mis pour inscription, *défense, sous peine de punition corporelle, de faire ici ses ordures*, sont justement ceux où se rendent les affaires. L'inscription, au lieu de les écarter, semble les inviter. Il ne faut qu'un exemple isolé pour amener trente compagnons.

TEL est le résultat d'une immense population. Toute séance à table en exige une à la garde-robe ; & puisqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas aussi des latrines ?

LES personnes les plus propres & les plus délicates, dont l'imagination est toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui satisfont grossièrement les besoins de la nature, les repoussant même loin d'elles & de leur société, sont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils déposent en plein air. Les excréments du peuple avec leurs diverses configurations, sont

incessamment sous les yeux des duchesses , des marquises & des princesses. O quelle moralité n'y auroit - il pas à faire là - dessus ! Mais , quel dommage ! on ne lit plus Rabelais.

LES femmes sur ce point sont plus patientes que les hommes ; elles savent si bien prendre leurs mesures , que la plus dévergondée ne donne jamais le spectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaste. Les observations désirées des médecins , si un jour elles avoient lieu , ne pourroient déterminer , d'après la notoriété publique dont nous parlons , que les tempéramens masculins ; il faudroit recourir ailleurs pour constater celui des femmes.

C H A P I T R E X X I I I .

Égouts publics.

LA magnificence romaine s'imprima surtout dans ces utiles établissemens , nécessaires à la santé , à la vie des citoyens. Des édiles étoient principalement chargés de leur entretien , & punissoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

IL fut construit à Paris un grand égout, appelé l'*égout Turgot*, parce qu'il fut ordonné dans le tems qu'il étoit prévôt des marchands.

Ce grand égout commence au bas de Ménil-Montant, parcourt de là du côté du nord presque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues versent dans ce grand égout, dont l'embouchure est dans la rivière de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

Cet égout assez vaste & profond n'étoit point couvert; les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit à l'aide d'un réservoir & d'une pompe. Quelques muets d'eau suffisoient pour entraîner les immondices.

IL a plu au corps de ville de vendre le terrain de cet égout; on l'a couvert, on a permis de bâtir dessus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuisines & des latrines; précaution inutile sans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'étoit visiblement enfermer des foyers pestilentiels.

DÈS 1778, on s'aperçut dans le faux-bourg S. Honoré qu'une odeur putride se répandoit

& incommodoit beaucoup les voisins, de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Colifée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques citoyens de ce faux-bourg, peu instruits, attribuerent cette odeur à la piece d'eau du Colifée. La véritable cause de l'odeur infecte répandue dans le faux-bourg, vient de ce que les égouts des cuisines & les sieges des latrines versent incessamment dans ce grand égout; abus inconcevable. Ce grand égout, dans l'état où il est, ne fera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra essayer d'y entrer; il y perdrait la vie. Quel sera le remede assez prompt, assez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abîmes de putridité? Il n'y en a plus; la moindre ouverture forme un éolipyle dangereux; l'air & les rayons du soleil absorbent du moins auparavant ces terribles exhalaisons. Ainsi l'intérêt de quelques particuliers a emprisonné la peste dans un quartier salubre. Puisse-t-elle ne pas s'échapper! ou recourons du moins aux chymistes modernes, qui se jouent de tous les myasmes meurtriers, & qui offrent de descendre dans les latrines

avec la même confiance qu'un danseur de la foire voltige sur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE XXIV.

Cabarets borghes.

AUTREMENT dits *tabernes*. Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs; j'y suis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques sensations défagréables.

C'EST là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des guetx a une franchise qui mérite d'être observée; car les passions qui sont à nu, ont une originalité piquante.

CURIEUX de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, & je m'enfonçai dans un faux-bourg. J'entrai au lieu désigné, & je demandai à souper. Il me fut servi sur un bout de table; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une salle, où étoit une longue table qui pouvoit contenir soixante couverts.

SUR les dix heures du soir, je vis tout-à-coup entrer tumultueusement dix-neuf pen-

dards, seize créatures & dix enfans, qui s'emparèrent de la table, la chargerent de débris de viande, poissons, légumes, morceaux de pain; puis l'on fit venir du vin; qui ne fut pas servi dans des pintes de plomb, mais dans des vases de grès.

JE fis semblant de fortir, & me jetai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

CETTE horde qui devenoit plus nombreuse, jeta tout-à-coup sur la table; tant en monnoie qu'en liards, une somme de quatre-vingt-quatorze livres dix-sept sols neuf deniers, dont ces mendiens ne paroissoient pas satisfaits, disant que la surveille leur recette avoit passé cent vingt livres.

ILS remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *trésorier*. Un autre qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre considérable de vieux bas, fouliers, culottes, habits, jupons, & promit que le tout seroit remis à leur frippier de l'abbaye Saint-Germain. On estima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le ré-

sultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin, dont ils burent vingt-deux pots, plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils consommerent aussi deux livres de sucre, un quarteron de tabac à fumer, seize cotterets & fagots.

De ces femmes, plusieurs avoient des enfans qu'elles allaitoient & torchoient. Les chiens étoient de la partie, & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer singulièrement leurs chiens ; car ils les embrassoient & leur parloient avec une affection sentimentale que n'a pas la plus jolie femme baissant son épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroissoit le chef calculateur ; il régla les comptes, distribua l'argent, & parla long-tems des affaires de la société. Il s'agissoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, & de les déposer chez tel gargotier qui les acheteroit en masse.

CETTE espece d'hommes ne connoît ni la dissimulation ni l'hypocrisie. A la moindre contradiction, le visage de telle femme se tuméfoit ; l'autre juroit avec emportement :

mais les hommes cédoient constamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, & une femme ayant pris au collet un homme & le secouant vigoureusement, son voisin calma tout-à-coup sa colere, en lui disant : *assieds-toi, c'est une femme qui parle.*

LES femmes criailloient & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expressions. Elles avoient un caractère de liberté absolue ; & leur idiôme grossier rendoit facilement toutes leurs idées.

CETTE troupe formoit un ramas de mendiens, de chiffonniers, de ces revendeurs & revendeuses qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de suite ; ils sembloient se deviner plutôt que de converser entr'eux. Quoiqu'on fit dans ce tems là la chasse aux mendiens, & qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette persécution : ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profession étant mixte.

IL m'est impossible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot ; mais leur langage étoit précis, énergique,

gique , & aucun d'eux ne tardeoit à répondre : ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

LA religion & l'état n'auroient rien eu à reprendre à leurs discours. Ils juroient , il est vrai , ils employoient fréquemment le saint nom de Dieu ; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaise habitude , ainsi que chez plusieurs parisiens qui ne font pas de la classe des gueux.

LEUR souper étoit des restes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une noce ; ils mangèrent pendant plus de deux heures , non comme des affamés , mais comme gens qui s'amusent. Tout se consomme à Paris ; la chymie a beau décomposer les alimens & nous parler de ses gaz , l'estomac robuste ne connoit pas tous ces nouveaux systèmes , vrais ou faux , utiles ou erronés.

PAR la même raison que Winslow , ayant trop étudié l'anatomie délicate de nos fibres , n'osoit se baïsser pour ramasser une épingle , dans la crainte de se rompre une fibrille à lui connue ; de même le chymiste n'ose quelquefois manger , de peur de s'empoisonner.

Le gueux qui ignore ce que révelent le scalp & le creuset , mange ce qu'il trouve , ainsi qu'il se charge du fardeau qui lui est offert.

LA délicatesse ne régnoit pas parmi eux , mais il y avoit profusion. Ils se faisoient servir d'une voix assez impérative , eux qui me paroissoient ne devoir commander à personne. Le garçon du cabaret , en veste blanche , étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux , dont les habits tombaient en lambeaux.

BIENTÔT étourdi du bruit & suffoqué d'une odeur désagréable , je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché : & prenant le garçon à part , je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit : plusieurs demeurent dans les environs ; mais le plus grand nombre n'use pas de draps blancs : car ils couchent tous ensemble sur de la paille , faisant chambrée commune.

DANS d'autres bouchons , j'ai eu occasion de voir ce qu'on appelle *boire pinte* , ou *chopine*. La pinte est sur une table de bois informe à deux pieds de distance d'un métrier qui fait danser une populace de dé-

guenillés ; c'est un foldat & une fervante qui boivent enfemble ; c'est le rire & la mifere qui s'accollent près de ce vase de plomb enduit d'une crasse rouge.

S'IL furvient une rixe à la fuite des fumées du vin frelaté , le jurement & la main partent enfemble ; la garde accourt , & fans elle cette canaille qui danfe alloit fe tuer au fon du violon. La populace , accoutumée à cette garde , en a befoin pour être contenue , & fe repofe fur elle du foin de terminer les fréquens débats qui naiffent dans les cabarets.

Ce qu'il y a de fingulier , c'est que cette foldatesque , ce guet qui met le *hold* , est composé de favetiers habillés de bleu , qui le lendemain quand ils auront déposé leur fusil , feront arrêtés à leur tour s'ils font tapage , après avoir vidé la pinte de plomb. Ainfi c'est le petit peuple qui agit fur le petit peuple ; les recrues du guet ne manqueront point : on appelle ces foldats , *les foldats de la Vierge Marie* , parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les foldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice , on rit involontairement. Toute la troupe est

assurée d'une longue vie ; ils ne risquent que quelques taloches quand le délinquant est ivre & récalcitrant ; & alors ferrant les menottes à celui qui a résisté , ils s'en vengent cruellement. Les coups de crosse de fusil , qu'ils n'épargnent pas à la populace , font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui représente le guet , n'avoit que des houssines , ce qui ne bleffoit pas comme le canon du fusil , ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela , par dérision , *ganter un homme*. Quelquefois ils passent les bornes de la sévérité , & cela devient révoltant.

LES vins , la bière & les liqueurs sont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude , & je ne fais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoisonneurs. Un conseiller au parlement , dans ce siècle , opina à la mort contre un cabaretier falsificateur , soutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis ensemble.

CES perfides distributeurs qui altèrent un

breuvage fait pour restaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux mêmes sans doute les funestes accidens qui doivent résulter de leurs mélanges. Plus instruits, ils ne s'exposeroient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit simple & raisonné, qui instruirait tout-à-la-fois le cabaretier & le peuple; qui feroit sentir d'un côté l'énormité du crime, & de l'autre le danger, feroit très-utile, sur-tout s'il indiquoit encore le remède contre les accidens de la boisson frelatée.

Qui fera donc un catéchisme à l'usage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées saines de morale & de physique ?

C H A P I T R E X X V.

Lettres de Cachet.

JE ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles existent, qu'importe leur origine? Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure se voit prisonnier par la même force qui arrêteroit un prince du sang dans son palais.

L'auteur auroit-il bonne grace de se plaindre quand son Altesse Royale obéit tout aussi promptement que lui ?

CLOVIS, Charlemagne, Hugues-Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela est démontré. Louis XIV & Louis XV en ont distribué une belle quantité, & n'en soupoient pas moins de bon appétit. Cela n'est que trop vrai.

BLACKSTONE les condamne ouvertement, Linguet, sorti de la Fosse aux lions, de la moderne Babylone, ne fera plus l'éloge des gouvernemens qui les distribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* sont contraires au droit naturel ; que tout homme est né ici-bas avec l'entière propriété de sa personne ; que le sieur *Henri* ne peut pas couper sa promenade légalement ; mais tous les livres possibles ne détacheront pas une seule pierre des crénaux de la Bastille, n'abaisseront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaisseur des verrous. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur ; il continuera ses fonctions silencieuses ; & le philosophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que

les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cent mille hommes, cinq cent millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Bastilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'arrêté de la part de Sa Majesté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de reposer dans sa mémoire. La petite *estampille* (*) vous a fait passer rapidement les *guichets*, & la signature de la main auguste, qu'on liroit avec respect, seroit du moins une consolation pour le pauvre prisonnier qui se diroit à lui-même; *le roi de France fait que je suis ici; sa volonté soit faite!*

MAIS cette petite *estampille* désœuvrée, qui dans un moment de mauvaise humeur peut se promener un dimanche à Versailles dans un certain cabinet sur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade restaurant; ô voilà ce qu'on

(*) L'étranger ne manquera pas de demander qu'est-ce que l'*estampille*? Je lui ôteroïs tout son plaisir, si j'allois lui expliquer tout de suite ce que c'est. Qu'il s'enquière.

ne sauroit digérer ! Or il faut avouer qu'on ne peut envisager qu'avec un peu d'effroi (quelque forme que l'on soit) un *estampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant ; mais qui, d'un coup de *griffe* alongé par distraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent sur la terre ou qui planent dans l'espace des airs.

COMBIEN délivre-t-on de lettres de cachet année courante ? je n'en ai point la liste ; ce que je puis affirmer, c'est qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande : on en refuse. Pesez bien ce mot, cher lecteur, & dispensez-moi du dangereux commentaire.

LES prisons d'état sont désertes, en comparaison de ce qu'elles contenoient de prisonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu : enfin l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, & l'on ne revient pas du *cordeau* asiatique.

LE cardinal de Fleury a signé trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans toute affaire quelconque. Les Jansénistes ne sont plus emprisonnés, & le trône de Pha-

ramond ne paroît pas pour cela en grand danger.

TANT d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zele des *estampilleurs*, qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumieres & de modération. Il faut leur en savoir gré.

CES emprisonnemens arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que sur un très-petit nombre d'hommes ; c'est-à-dire, sur les agens publics & secrets des *affaires d'état* quand ils prévariquent, ou sur ceux dont la plume ou la langue est trop indiscrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix ne sont pas dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Parisiens ont plus peur d'un commissaire que d'un *estampilleur*.

LE tems n'est plus, il est vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet* ; où il y avoit un bureau ouvert à toutes les passions violentes, fourdes ou cupides, où l'on avoit le tarif des emprisonnemens. Ce tems que j'ai vu est absolument passé, Dieu soit loué.

LA *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil

est devenu depuis peu plus commun que l'emprisonnement ; c'est d'abord une économie pour l'état. Ensuite ne vaut-il pas mieux respirer l'air au fond d'une province , même dans le lieu le plus sauvage , que d'entendre le cri lugubre des ferrures , sous la rude main *des porte-clefs* , plus terribles que les muets , en ce qu'ils ne proferent que des monosyllabes atterrants.

LE prisonnier d'état , seul avec l'imagination , son plus grand bourreau , envie le fort des porte-faix , des fiacres & des décroisseurs du Pont-Neuf ; & si la voix glapissante d'un porteur-d'eau parvient jusqu'à son oreille , il voudrait avoir la fangle entre les deux épaules , monter deux sceaux en équilibre à un septieme étage par un escalier obscur & tortueux.

CE doit être un grand supplice que cette inaction forcée , & la solitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante une couleur noire , plus désespérante encore que la perte de la liberté.

MAIS tel qui déclame contre les *lettres de cachet* , qui les appelle abusives , tortionnaires ; lorsque son neveu a commis un délit ,

qui va le livrer à la justice & l'exposer à la rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ses propres principes. Que fait l'oncle ? il va se jeter tout éperdu aux pieds du ministre ; il implore un *ordre*, pour dérober son neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui sauvera sa famille du déshonneur !

UN autre a en main la preuve d'un forfait caché : c'est sa femme qui en est l'auteur ; il ne peut publier le crime, sans flétrir six enfans innocens dont le nom est encore cher à la patrie. Le crime restera impuni, & la vie même du mari est en danger, si l'autorité ne vient promptement au secours. Les loix ordinaires ne peuvent rien ; la trahison est à son comble sans la main du pouvoir suprême. N'est-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger & d'arrêter le coupable ?

UN père se rend accusateur de son fils auprès du ministre ; c'est un vieillard déshonoré, si la justice qu'il implore est lente & contentieuse. N'a-t-on pas vu un écrivain, un philosophe, solliciter jusqu'à vingt lettres de cachet contre sa famille ? Sans un plus grand

examen, il doit être par là même le plus infortuné des hommes.

MAIS quel tribunal humain ne prêterait l'oreille à la voix accusatrice d'un père ! N'est-il pas un juge sacré ? Nos formes juridiques sont trop grossières pour descendre dans le secret des familles ; & si elles sont dissoutes tout-à-coup par des passions non réfrénées, que deviendra l'état qu'il faut considérer comme un assemblage de plusieurs familles ? Les ministres (il ne faut point chicaner ici sur les mots) ne sont-ils pas aussi des juges ?

DANS les *affaires d'état*, dont les ramifications pénètrent & s'étendent de plusieurs côtés , qui descendent dans plusieurs conditions , se trouve un traître qui va vendre un secret important qui va donner une clarté fatale. La nation est lésée , si la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux , d'ailleurs si étrangers à ces faits , donneroient au coupable le tems de compléter son audace avec pleine impunité

TOUTES les *lettres de cachet* ne sont donc pas injustes ; il en est de nécessaires , même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour , on jugeroit de leur

importante utilité dans certaines circonstances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'état & la société de monstres ténébreux, qui se flattoient que les loix civiles seroient impuissantes à leur égard.

LE mal, c'est qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou sur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devoit être considérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terrasser les géans ambitieux ou téméraires, pour les ensevelir en un clin-d'œil sous leurs rochers audacieux. Mais il est indigne, je crois, de la majesté de ces fleches foudroyantes, de tomber sur ces roseaux babillards, où le barbier a enfoui son soufflé, pour soulager la démangeaison de sa langue intempérante.

IL est des délits d'une nature si particulière, dans une constitution monarchique, qu'elle a besoin quelquefois de cette force coercitive, prompte & terrible. Heureux sans doute les gouvernemens dont toutes les parties sont tellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens supplée aux prisons d'état ! Mais ces gouvernemens ainsi organisés sont rares sur la face du globe.

QUAND il n'y aura ni vengeance, ni surprise, ni petitesse dans la distribution des *lettres de cachet*; que ce tonnerre, s'élançant à propos du sein du paisible Olympe, n'aura point l'air d'une misérable fusée qui vous blesse au hasard, cette foudre des rois absolus, ce témoignage de leur grand courroux retentira avec majesté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces traits de force & de puissance, il les regarderont comme la sauve-garde de l'état & du trône.

ON ne sauroit détruire, hélas! ce qui est fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reste. L'autorité qui s'éclaire & qui n'est plus inhumaine, rendons lui pleinement justice, admet chaque jour des modifications; elle a senti qu'il étoit de sa dignité & même de son intérêt d'effacer les anciens abus. Ils tomberont insensiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

LE comique (car où n'est-il pas?) se mêle au sérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terrasser est dans la poche de l'exempt, personnage qui n'exerce pas sans plaisir ses fonctions redoutables. Il est orgueilleux en secret de la foudre qu'il porte; il se croit

l'oiseau de Jupiter : mais il marche à la manière des serpens ; il se glisse , vous guette , se courbe devant vous , s'approche de votre oreille , & l'œil baissé , d'une voix flûtée , vous dit en ployant les épaules : *je suis au désespoir , monsieur ; mais j'ai un ordre , monsieur , qui vous arrête , monsieur , de par le roi , monsieur.-- Moi , monsieur ?- Vous même , monsieur.* Vous balancez un instant entre la colère & l'indignation , prêt à vomir toutes les imprécations.... Vous ne voyez qu'un homme poli , révérentieux , honnête , qui s'incline , qui a la parole douce , les manières civiles. Vous seriez le plus furieux des hommes , que vous voilà tout-à-coup défarmé. Vous auriez des pistolets , que vous les tireriez en l'air & jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ses révérences ; il s'établit même entre vous un combat de politesse & d'honnêteté. C'est une réciprocité de mots civils , de complimens , jusqu'à l'instant où les verroux retentissans vous séparent de l'homme poli qui va rendre compte de sa mission , & dont le métier , assez lucratif , est d'enfermer les gens avec toute la grace , la douceur & l'urbanité possibles.

C H A P I T R E XXVI.

Corbillard.

VASTE char servant aux magnifiques obseques des princes , où l'on porte à son dernier gîte un grand personnage mis en plomb. Il va au lieu de sa sépulture se reposer , le plus souvent de quels travaux ? des fatigues journalieres de la chasse.

LA marche lourde & lente de ce corbillard trainé par huit chevaux caparaçonnés & portant le deuil de Son Altesse , quel spectacle bizarre ! Les crêpes du cocher pendent jusqu'à terre. Les chevaux , sous la casaque noire & blanche qui les couvre , sont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char est élevé & fort ample , comme si le corps qu'il recele étoit celui d'un géant , ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt sont peintes au dehors d'une maniere également large & tranchante.

MAIS tandis que le deuil environne ce char funebre , sous sa vaste toile qui est très-épaisse , doublement & triplement tendue , sont des
ouvriers

ouvriers en veste , qui jouent aux cartes & aux dez sur le cercueil royal pour se défendre de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici est un fait.

ON diroit que ce corbillard est l'image des courtisans qui semblent s'affliger , & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors peignent la tristesse ; au-dedans des cœurs est la distraction.

NON , rien ne peint mieux les revers de la grandeur & le néant des représentations humaines , que ces bourrelliers , ces garçons selliers , ces charrons qui , commandés pour raccommo-der le corbillard en cas d'accident , sont cachés sous la toile tendue , & roulent les dez sur le corps de l'éminent personnage , lorsque tout l'appareil d'un deuil fastueux , les flambeaux , les crépes , le cortège sacerdotal , les aumôniers à cheval , les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.



CHAPITRE XXVII.

Guerre des Auteurs.

QUELQU'UN a voulu les réconcilier : ce ne n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs divisions. On rit, & , selon la coutume , on charge les couleurs. Il est vrai que les autres états malheureusement ne présentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les professions les plus graves. Rien ne lie les auteurs, & tout semble les défunir. Ils manquent d'un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville sans se rencontrer une seule fois. On est toujours fort empressé à leur faire des rapports infidèles ou chagrinans. Le public s'amuse de leurs rixes & semble les exciter à soutenir le combat. Il seroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdrait des scènes plaisantes , sans compter ce que cette union auroit de force & d'ascendant pour en imposer à ses vagues décisions.

AINSI le public , qui tout-à-la-fois veut rire

à conserver sa dignité , aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une sottise , on la cache avec soin. Si c'est un auteur , mille bouches sont ouvertes pour la porter sur les toits. On ne se met pas assez à la place d'un homme à qui l'on dispute un stérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts , & qu'on veut inhumainement rabaisser au milieu de ses premiers succès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux ; il a peut-être le droit de se montrer sensible. On a été souvent injuste , violent à son égard ; on l'a attaqué indécemment , & l'on exigera néanmoins qu'il chérisse son adversaire : comme si dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faisoit aucun ombrage.

MALGRÉ les discours exagérés de la malignité , les auteurs (nous oserons le dire) ont moins de haine que d'orgueil , moins d'envie que d'ambition. Ils se voient & se rencontrent avec plaisir ; ils sentent qu'ils sont nécessaires les uns aux autres ; ils se plaisent dans leurs disputes vives & intéressantes ; & quoique prolongées ; elles finissent paisiblement. Un rien les brouille , un rien les raccommode. Nous oserons croire que , s'il se fréquentoient de

vantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faut-il de se connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant sur leur caractère respectif que sur leurs talens. Il pourroit résulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange insensible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes; lesquels sont le ressort actif & nécessaire de leurs travaux. Mais en même tems il est assez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

QUAND au reproche qu'on leur fait d'avoir le sang un peu trop chaud, doit-on être surpris que des hommes qui ont la fibre aussi irritable, aient un amour-propre exalté lorsque des fots, nés pour l'apathie, se permettent d'être chatouilleux à l'excès?

IL faudroit aussi distinguer l'agresseur de celui qui ne fait que repousser l'injure, peser les circonstances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit suivre les démêlés des personnages, examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut descendre dans ces détails; il prend les apparences pour la réalité. Cependant, mal-

gré tout ce qu'on publie, il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres sincèrement liés entr'eux, qui s'aiment, qui font plus encore, qui s'estiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le despotisme au fond de leur cœur, & qui se connoîtront ou que l'on reconnoitra ici sans que nous les nommions, les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y sollicite, & nous appercevons le tems peu éloigné, où avertis par le ridicule, ils se pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié se concentrera alors toute entière contre les satyriques de profession. Ceux-ci sont les vrais ennemis de l'espèce.

NOTRE aversion contre toutes les classes de tyrans ne nous permet point d'être modérés, quand nous les rencontrons sur notre chemin; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un souverain mépris les rimes de leur chef, du trop renommé versificateur *Boileau*, qui, au lieu d'armer la poésie contre le vice & les méchans, en a fait l'art puéril d'injurier en vers ses rivaux. Exemple fatal, que l'insolence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

CET écrivain froidement exact n'avoit ni génie, ni enthousiasme, ni sensibilité. Asservi à

l'esprit dominant, il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terrassé l'hérésie, & l'encourageoit, en rimes bien sonores, à poursuivre son système d'intolérance. Puis il jetoit de l'opprobre sur ceux qui réussissoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit ; il se moquoit, lui bien pensionné, du poète pauvre ; il railloit cruellement Colletet de son indigence, qu'il eût pu soulager.

Tandis que Colletet, orotté jusqu'à l'échine,
Va demandant son pain de cuisine en cuisine.

Horace a bu son soul quand il voit les Menades ;
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le succès d'un sonnet.

L'HOMME qui a laissé ces vers subsister dans la réimpression de ses œuvres pendant quarante années, sans que le moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer, n'avoit que l'ame d'un rimeur.

Tous les critiques de nos jours, qui se croient des Boileau, veulent marcher sur ses traces, & appellent les injures littéraires *la défense du bon goût*. Mais leurs satyres aussi inutiles que dures tombent dans le mépris ; on

ne les lit plus , & ils sentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

C'est un mauvais métier que celui de médire.

CETTE fureur de dénigrer les productions de son confrere au nom du *goût* , de l'invectiver en renonçant aux premières règles de l'honnêteté & de la justice , de transporter dans le paisible champ de la littérature la fougue des passions tumultueuses, est une vraie maladie qui ne cesse d'agiter quelques écrivains ; mais ils en sont punis : aucun de ces détracteurs n'a su faire encore un bon ouvrage. Ils ne sortent pas de la médiocrité. En répétant sans cesse que tout décline , il ne reste d'eux que le souvenir infamant des injures qu'ils ont adressées aux hommes de lettres les plus estimés & les plus connus.

CHAPITRE XXVIII.

Mèches à lampe.

C'EST pour vous , mes chers confreres , hommes de lettres , veilleurs déterminés , que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *mèches*

qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe studieuse pourra brûler sans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces meches sont composées de coton & tressées sur le métier; elles sont enduites d'une substance grasse, d'une odeur légèrement aromatique. En brûlant elles ne donnent aucun noir de fumée, quelle que soit l'huile qu'on emploie; elles jettent une flamme claire & toujours égale.

Ces meches ont mérité l'approbation de l'académie des sciences; elles sont de l'invention de M. Léger, demeurant rue Serpente. En ayant vu par moi-même le bon effet, je m'empresse de les annoncer à mes amis, mes compagnons d'étude, qui veillent pour le plaisir & l'instruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers :

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'aperçus le génie; il méditoit encore.



CHAPITRE XXIX.

Tête tranchée.

C'EST un phénomène, tandis que les pendus sont communs. Un tête tranchée laisse un long souvenir, & l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. La dernière qui tomba sous le fer du bourreau, fut celle du comte de Lalli. Il fut décapité le 9 mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua.

Le préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde soit flétri; mais quand il tue en séparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'est imprimée sur le front de ceux qui tiennent au décollé par les liens du sang. Ainsi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud. (*)

(*) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci, auxquels je souhaite une bonne fortune :

*L'échafaud n'est honteux que pour le criminel,
Quand l'innocent y monte, il devient un antel.*

C'EST précisément le contraire. L'opinion régnante est visiblement déraisonnable & injuste ; elle pouvoit avoir son équité lorsque les familles étoient patriarcales ; & qu'on punissoit pour ainsi dire , les chefs qui n'en avoient pas surveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille est hachée , que le fils à peine adulte quitte son pere , que le frere est étranger à son frere , comment l'absurdité & la cruauté de ce préjugé n'ont-elles pas encore servi à le ruiner de fond en comble ?

UN descendant des Montmorenci , des Biron , des Marillac , comptera avec gloire les têtes tranchées dans sa maison. Les parens du comté de Horn , coupable du plus lâche assassinat , ne seront pas déshonorés , quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve sous la régence ; & un marchand de drap , parce que son beau-frere qu'il n'a jamais vu se sera fait pendre , ne pourra parvenir aux petites charges distinctives de sa petite communauté !

QUOI , les grands ont su s'affranchir de ce préjugé , & ils l'imposeront encore aux petits , & les petits ne sauront pas raisonner comme les Montmorenci & les Biron ! Quoi , pour le

crime d'un seul , diffamer toute une famille ! Quoi , cette déraison ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voisins qui , se déroband à toutes les especes de tyrannies , ont détruit ce préjugé révoltant !

QU'ARRIVE-T-IL parmi nous ? c'est que le juge qui va prononcer l'arrêt contre un criminel , s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus , pour ainsi dire , que sur des gens de la lie du peuple ; les autres classes forcent l'impunité , le châtimént a perdu sa terreur , & les loix leur majesté.

ON a vu sans frémir le plus monstrueux des spectacles. Des parens avertis que leur cousin seroit exécuté ; pour éviter la honte d'une telle mort , pénétrer dans la prison & mêler du poison aux alimens du condamné ! Cet attentat qui offense toutes les loix divines & humaines , a été préconisé , tant le point d'honneur aveugle l'homme , & le prive des lumieres naturelles ! Une famille entiere , qui empoisonne par orgueil un de ses membres plutôt que de laisser aux loix leur dignité & à la punition son exemple ! est-il un plus grand crime contre la société ?

TEL malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite somme ; mais tel qui sera condamné à perdre la tête aura causé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du second aura encore droit aux distinctions honorifiques. Il est ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il est presque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi son pays, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées aussi absurdes , méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus assujétissant , car il ne tient qu'à l'opinion publique de se réformer elle-même. Les nobles ont dit : nous monterons sur l'échafaud sans honte ; que les roturiers aient le courage & le bon sens d'en dire autant , & le préjugé tombera.

ON ne fait plus trancher les têtes , disoit un ancien officier un peu chagrin , se promenant aux Tuileries. Du tems du cardinal de Richelieu , les bourreaux étoient bien plus habiles ; le cimeterre brilloit , frappoit & passoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes ? demanda un badaud. L'officier passant du grave au plaisant avec cette

légèreté qui n'appartient qu'aux François : un gentilhomme , continua-t-il , condamné à mort sous Louis XIII , recommanda au bourreau de ne frapper que lorsqu'il feroit un certain signal. Il le répéta , croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *c'est fait , monsieur , secouez-vous ;* & la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux sous le regne de Louis XIII , & déplora le siècle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE XXX.

Laitieres.

UNE ordonnance de police a sagement défendu d'apporter du lait dans des vases de cuivre : mais le païsan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi , il tire le lait de la vache dans le cuivre , & le transfuse au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

ON falsifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoise trompe la bonne-foi publique , comme si elle étoit de la ville.

Mais une faute plus grave, une cause réelle d'insalubrité, c'est que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

LES laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé & perçant : *la laitiere, allons, vite!* Aussi-tôt les petites filles, à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s'empressent de descendre de leur quatrième étage; & chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d'arriver à l'heure, ce seroit une famine dans les déjeunés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux est distribué.

CETTE consommation est devenue considérable, depuis que le peuple, ne sachant plus que boire vu les impôts & la falsification, a pris un goût effréné pour la café; c'est une habitude journaliere dans les trois quarts des maisons de la ville. (*)

(*) Dans les montagnes de la Suisse, sur les rochers escarpés, où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré, l'on trouve l'usage du café au lait poussé jusqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetière*, le *moulin à café*, le *sucrier*, parmi les ustensiles de première nécessité! D'où vient que le goût de cette boisson a pris si généralement & presque à

Ces laitieres en cotte rouge , basanées , & le plus souvent ridées , ne ressemblent pas à celles que Greuze a dessinées. Les tableaux de ce peintre sont tout aussi menteurs que les idylles des poètes , qui copient Théocrite & Gessner , près des choux & des carottes du faux-bourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos esquisses rapides de nous rapprocher de la vérité , en les privant , de ces embellissemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaisie ; mais ces figures voluptueuses & séduisantes qu'il s'est plu à représenter , ne sont pas celles qui viennent nous vendre du lait , du beurre & des fruits.

la même époque dans des climats différens ? C'est une fureur. Mais que la Suisse pauvre paie un tribut aussi considérable à l'opulente Amérique , n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette fève qui donne à la canne à sucre un débouché nouveau & prodigieux ? Les harangeres de la halle , les vendeuses de marrée , ces femmes robustes prennent le matin leur café au lait , comme la marquise & la duchesse. C'est aux gens de l'art à déterminer en dernière analyse l'effet de cette boisson sur les tempéramens. Je ne vois plus personne à Paris déjeuner avec un verre de vin.



CHAPITRE XXXI.

*Contraste des Parisiens avec l'habitant de
Londres.*

LES niceurs & le caractère de deux peuples voisins, rivaux constants dans la carrière du génie & de la gloire, offrent des contrastes remarquables ; qui peuvent également servir à leur curiosité & à la perfection de leurs usages. Ils peuvent s'enrichir de leurs découvertes respectives ; & saisis d'une vivifiante émulation se disputer avantageusement le sceptre des arts, & l'honneur plus grand encore, de servir & respecter l'humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l'un de l'autre, commence à tomber, grâce aux progrès de la philosophie, qui tempère les fureurs erronées de la politique ; & le tems n'est pas éloigné peut-être, où chacun d'eux se réconciliera avec les idées qui lui semblent aujourd'hui les plus étranges.

IL est vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui se touchent. Elle s'est plu à établir une séparation morale, qui a droit d'étonner

tonner quiconque fait réfléchir. De Calais à Douvres tout change, au point que, dans plusieurs choses, ce sont les contraires qui font contraste.

L'ESPRIT philosophique, qui envisage toujours la gloire de l'espèce humaine avant celle d'une nation particulière, prenant un juste milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les avantages & les inconvéniens, mais sans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités sagement à profiter de l'échange de leurs idées : commerce digne d'eux, & fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point sur le sol sanglant des batailles.

CET esprit de sagesse & de prévoyance pourroit aller plus loin dans son effort. Il pourroit annoncer d'une manière non équivoque, la possibilité d'une alliance neuve, prochaine, constante, & singulièrement avantageuse pour ces deux peuples : alliance qui ne sera regardée comme une chimère que par le vulgaire des politiques, servilement attachés au vieux protocole des plus funestes idées.

CES politiques à vue courte n'apperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change au-

tour d'eux , & que le progrès des lumières-
nécessite aujourd'hui l'union la plus utile & la
plus convenable.

QUAND le philosophe lit l'histoire , il est ai-
sément convaincu que les nations ont fait jus-
qu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles au-
roient dû faire.

SI l'Anglois & le François , par un plus fré-
quent commerce & par l'épreuve mutuelle de
leur caractère , pouvoient affoiblir cette an-
cienne jalousie qui les a aveuglés jusqu'ici sur
leurs vrais intérêts ; s'ils vouloient respirer dans
une concorde parfaite & dans l'oubli de toute
disparité d'opinion , ils sentiroient bientôt que
leur antipathie n'est ni fondée ni réelle ; qu'elle
peut s'évanouir aisément , & qu'ils sont plutôt
nés pour mêler & accroître leurs lumières , &
s'il faut se permettre l'expression , pour jouir
de leur supériorité naturelle sur les autres na-
tions de l'Europe.

CETTE alliance si plausible aux yeux du
philosophe , & secrètement désirée par quel-
ques politiques à vue profonde & élevée , ver-
feroit des deux côtés l'instruction , l'abondance
& l'exemple salutaire des plus heureuses in-
novations.

Si la nation Angloise, en général, paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie, la simplicité des mœurs, & les vertus tranquilles & domestiques, il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur, en préférant le luxe de commodité & d'aisance à ce luxe fastidieux & ridicule, qui semble éloigner les vraies jouissances à mesure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter plusieurs des sages coutumes de ce peuple voisin & respectable : & ce n'est qu'en l'étudiant sans préjugés & avec le desir du bien public, que nous parviendrons à cette prodigieuse variété d'inventions & d'améliorations, qui causent une si agréable surprise aux étrangers qui abordent en Angleterre.

MALGRÉ toute notre industrie, il faut avouer que le travail manuel, la philosophie expérimentale, la dextérité dans les arts & les manufactures ne sont point encore montés parmi nous au même niveau de perfection, auquel on les a portés chez nos voisins. Heureuse patrie, qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un juste équilibre l'assujétissement aux loix & la dignité de l'homme !

Puisse ce peuple qui vient d'éteindre ses discordes civiles , après avoir donné , dans cette crise violente , l'exemple des plus étonnantes ressources , offrir à ses voisins la communication de ses richesses , de ses lumières , de ses arts , & les doubler en les échangeant contre les nôtres ! Ce fera l'époque fortunée où chacune de ces deux nations jouira enfin de ses véritables avantages , c'est-à-dire , de tous ceux qui lui sont accordés par sa situation , ses loix & son génie.

DÉJÀ les dames portent sur leur tête la coiffure dite *l'union de la France & de l'Angleterre*. Il y a plus de sens & de raison dans ce chapeau de nouvelle création , que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE XXXII.

Athéisme.

Nous ne le dissimulerons pas ; il n'est que trop répandu dans la capitale : non parmi les infortunés , les pauvres , les êtres souffrants , parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de se plaindre du fardeau pénible de

l'existence ; mais parmi les riches , les hommes aisés , qui jouissent des commodités de la vie.

IL faut considérer en même tems que cette déplorable erreur n'est pas raisonnée chez le plus grand nombre , & que c'est plutôt oubli , insouciance , distraction , amour effréné du plaisir. Chez d'autres , l'athéisme est la goutte seréine de l'ame ; leur ame manque de toute espèce de sensibilité. Ceux qui l'affichent ne sont plus dans les sociétés honnêtes que de misérables perroquets , répétant des phrases vieillies & décréditées. Rien ne tolère aujourd'hui cette montre détestable , & ce scandale est pros crit presque universellement.

L'ATHÉISME est la somme totale de toutes les monstruosités de l'esprit humain. Il y entre de l'orgueil , du fanatisme , de l'ignorance , de l'audace ; c'est une manie destructive , qui fait un désert du brillant spectacle du monde , & qui avoisine beaucoup la démence.

OUI , l'orgueil de réformer les opinions vulgaires , de paroître n'avoir rien de commun avec les pensées les plus reçues , a donné naissance à l'athéisme , d'autant plus que ce cruel système a une fausse apparence d'élévation ,

de grandeur. C'est un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n'étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conscience. Ne croyez pas qu'ils aient digéré leurs idées licencieuses; ils se sont étourdis pour étourdir les autres; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus insensés qu'ils ne le sont en effet. Au reste, le plus hardi ne sauroit franchir le doute; & quand il dit je nie, cela veut dire, *je doute*.

AVOONS en même tems que l'esprit de parti s'est servi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout adversaire & lui faire une blessure profonde. Le janséniste appelle le moliniste athée; celui-ci le lui rend bien, & tous les deux crient à l'athéisme contre le philosophe.

QU'UN homme dans sa maison mette son pot au feu le vendredi; la dévote, en mangeant son brochet, décide qu'il est athée. C'est un reproche mutuel que la haine, & non l'amour de Dieu enfante. Un habitué de paroisse appelle athée quiconque écrit une brochure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire passer pour athées des hommes

dont les écrits respirent la morale la plus saine & la plus intéressante. Cette accusation portoit autrefois des coups terribles ; mais trop prodiguée , elle se détruit d'elle-même.

L'ATHÉE par système est un être dangereux ; & l'homme le plus éclairé doit penser comme le peuple , qui juge par instinct que le plus ferme appui de la morale fera toujours dans la connoissance du grand Etre qui scrute le fond des cœurs ; tandis que celui qui n'environne pas cette majestueuse idée , est nécessairement plus près qu'un autre de tromper soit semblable , de ne contraindre aucune de ses passions , & d'immoler tout à lui-même.

APRÈS y avoir long-tems réfléchi , j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans son malheureux système , par la même raison que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.

C H A P I T R E X X X I I I .

Babil.

POINT de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-tems sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. Ecoutez une conversation de deux personnes qui se connoissent à peine ; c'est une foule de complimens, puis de questions coup sur coup ; tous deux parlent à la fois, & aucun ne se pique de répondre.

AU moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangères à l'objet ; c'est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques sols use la poitrine des deux discoureurs.

ON a déjà beaucoup parlé dans une chambre ; mais ce n'est pas encore assez : il est d'usage de recommencer la conversation à la porte, sur le pallier & tout le long de l'escalier. On se répond encore quelques mots jus-

ques dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles se réduit à des répétitions.

DANS les cafés, oyez les disputes criardes, bavardes & sottisieres. Ici sont des rimeurs échauffés, qui se transportent pour ou contre des hémistiches; plus loin d'épais bourgeois, qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue est si familiere aux Parisiens, que chaque table de café a son parleur. S'il est seul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie; & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

LES cochers & charretiers, après les jurmens usités, commencent entr'eux une rixe de paroles grossieres; les gourmandes n'arrivent qu'à la fuite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

DANS les coches d'eau on ne s'entend point; c'est une rumeur confuse, perpétuelle. Les mariniers ont peine à se communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches viennent à se rencontrer, il s'élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excoitative pour tous les passagers. Alors c'est une bordée d'injures précipitées; c'est à qui réduira son voisin *aux abois*. Les voix tonnantes &

aigues se répondent ; & les coches font à deux cents toises, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une sottise modulée sur un ton particulier.

Il est donc impossible au gouvernement de lier la langue du Parisien. Affilée, aiguisée, babillarde, pétulante, elle s'exerce sur tout & par-tout. On babille dans le fallon doré, comme dans la tabagie enfumée ; on s'arrête dans les rues pour causer. Les voitures séparent les dialogueurs qui, malgré le danger & la remontrance du cocher, se rejoignent aussi-tôt pour achever leur phrase futile.

EST-CE dans l'organisation du Parisien qu'il faut chercher la source de ce déluge verbeux, intarissable ? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entières, & les journalistes ont reversé ensuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

LES journalistes ne sont-ils pas des espèces de babillards, qui entassent par jour, par mois, par semaine, des mots vides de sens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaise structure d'un hémistiche, emploient à cette grande réformation plusieurs feuilles de

papier ? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge , tout journaliste ne commence-t-il pas son rapport par vous parler du siècle d'Auguste & du siècle de Louis XIV , & le tout pour infirmer la naissante célébrité d'un auteur ? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures sur la prééminence de Corneille ou de Racine ? N'a-t-on pas répété fastidieusement dans toutes les sociétés leur ennuyeux parallèle , & les jeunes rimeurs savent-ils dire encore autre chose ?

PHOCION appelloit les babillards, *larrons de tems*. Il les comparoit ensuite à des tonneaux vides , qui rendent plus de son que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés , orateurs des salons , orateurs des journaux , orateurs des foyers , vous n'êtes que des futailles !

VAINEMENT voudroit-on étouffer dans le Parisien un babil indiscret ou présomptueux qui lui est naturel ; ce penchant est irrésistible. Depuis la tête du ministre jusqu'à la jambe du danseur , il faut qu'il dise son mot sur tout ; il faut qu'il répète l'épigramme du jour ; c'est pour lui un triomphe. Mais son caquet est aussi inconstant que ses idées. Attendez huit jours , & ce parler bruyant qui sembloit devoir

tout renverser , quittera un édit ou un ministre , pour tomber sur une ariette ou sur un demi-poète.

C H A P I T R E X X X I V .

Fat , Fatuité.

LE magistrat , quand il est fat , l'est beaucoup plus que l'homme d'épée.

QUI croiroit que le fat de nos jours est une espèce de misanthrope qui fronde tout , affiche un grand fonds de mépris pour tous les hommes , & seroit infiniment caustique s'il avoit le talent de l'être ? Sa mémoire n'est plus meublée d'un amas de mots nouveaux , de noms d'étoffes , de ragoûts , de vins , de chevaux , de chiens , de bijoux , d'équipages ; il est silencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

LA fatuité prend sa source à la cour , & n'y existe pas , parce que le courtisan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur ; mais le fat veut imiter le courtisan ,

& les manieres fausses , affectées , naissent en foule. De là vient qu'un fat de cette espece dit à la ville : *J'arrive de la campagne.* — *Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté si singuliere ; quelle manie avez-vous de vous invisibiliser ? — C'est que nous avons chassé la grosse bête.*

LES sottises parisiennes sont ordinairement si fugitives , qu'on ne peut plus les considérer que comme des ombres légères , qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le persiflage a disparu avec les agréables du jour ; le ton des halles , illustré pendant un moment par Vadé , n'est plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne sont plus *divines*.

IL faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits-maitres papillonner de loge en loge ; faire les singes par le trou de la toile , traverser le théâtre , tracasser les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus se ranger en haie aux portes des spectacles , penchés mi-corps , pour critiquer plus à l'aise les jambes des femmes qui descendent des équipages. Aujourd'hui c'est le passe-tems des clerks de procureurs. Il faut leur dire aussi que les po-

tites-maisons n'ont plus l'air de mystère ; & que les petits-soupers se font tout bonnement chez soi.

JE regrette le tems où les gens du bel air ne savoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout ; tel marquis converse , comme un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

LOUIS XIV disoit à Philippe V son fils , partant pour l'Espagne : *Ne pareillez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid ; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'esprit de la nation fidèlement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire , en d'autres termes ; on ne fait s'habiller , marcher , converser qu'à Versailles ; mais supportez un peu ces Espagnols , sur lesquels vous allez régner.

Du clinquant , des graces , une nuance d'esprit sur un grand fonds d'arrogance , telle est l'essence du fat de nos jours. Il paroît dans telle société infiniment aimable , & dans telle autre infiniment sot. Il parle de l'extrême , même bonne compagnie avec un sérieux , un slegine remarquable ; il se peint tout en laid , excepté son propre individu.

LE fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artistes célèbres, de tous ceux qui se distinguent dans les sciences & dans les arts, & pourquoi l'on n'a presque rien à dire de lui.

MAIS les fats les plus curieux sont parmi les abbés de cour ; ils ont toujours des migraine, des rabats de gaze, des manteaux de soie, de petites graces maniérées. Ils parlent d'un ton modeste de leur crédit ; ils ne veulent paroître ni philosophes ni dévots ; ils ont un amour-propre qui vise à toutes les sortes de distinctions : ce sont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végètent à Versailles.

IL est aussi des fats parmi quelques écrivains qui s'encensent d'abord réciproquement, & se font passer les uns les autres pour de ces génies dont la nature est avare, & qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maison pendant sept à huit mois ; mais au bout de ce tems, une brouillerie survient ; ces grands génies se tranchent l'un l'autre leur tête de colosse, & ne s'appellent plus que pygmée.

QUELLE est l'ambition d'un fat de cette

espece ? C'est le plus souvent de captiver la stupide administration de quelque plat personnage.

LE philosophe , jeté dans cette foule d'hommes à prétentions , se croit quelquefois obligé de sacrifier aux bizarreries & aux usages de la société. C'est une erreur de sa part , & qui est même défavorable à cette société ; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes , si ce n'est lui ? Qui osera s'écarter de la route commune , si ce n'est l'homme distingué par ses lumières & par ses mœurs ?

POURQUOI donc le courage manque - t - il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? c'est qu'il redoute le ridicule , arme légère & perçante du beau monde ; mais lorsqu'enfin les hommes harassés de leurs propres préjugés auront consenti à secouer les plus tyranniques , ils seront tout étonnés que personne n'ait osé le premier porter la main à un édifice aussi fantastique.

JUSQU'A quel point peut-on braver la mode ? C'est une grande question.

NOTRE politesse a pris la teinte d'une ironie malicieuse : on substitue le compliment

ment à la pensée. Il est convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne dise rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode est le ton de la bonne compagnie; & il est presque permis d'être pervers; lorsque l'on est très-poli.

ON dissimule les propos désagréables qui sont venus à notre connaissance, parce que ce n'est plus le tems où un mot équivoque, un geste d'inadvertance exigeoit du sang. On n'a plus la même attention dans ses paroles, & l'on se venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont blessés.

QUAND la logique scholastique jouissoit encore de quelqu'honneur, on raisonnoit de suite en discutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le style épigrammatique a pris faveur, on passe de branche en branche, & une conversation raisonnée & suivie paroîtroit insoutenable.

ON disoit autrefois, *menteur comme un laquais*. Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promesses!

Si la vraie politesse consiste dans l'inten-

tion, qu'est au fond la nôtre ? Mais dans son mensonge elle met du liant dans le commerce du monde, & personne pour son intérêt ne s'avise de pénétrer au-delà de la surface.

IL nous est venu depuis peu une clarté fatale ; on s'est aperçu que le desir d'une grande réputation étoit un préjugé. Et qui nous a donné cette idée destructive ? c'est le ridicule que le fat moderne a su jeter sur une vertu, & le plus souvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE XXXV.

Table.

ON ne dine plus qu'à trois heures, & les repas sont devenus très-courts. Qui oseroit arriver dans une maison pour souper avant neuf heures & demie ! On aime mieux tuer le tems, ou rester à bâiller chez soi au coin de son feu, que de se présenter avant l'heure décidée par l'usage.

POUR ne pas avoir l'air d'un désœuvré ;

l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparaisse ; car le maître - d'hôtel ne dit plus à haute voix , comme ci - devant , *madame est servie* : il se montre.

POURQUOI prie-t-on à souper ? pour faire voir qu'on a un excellent cuisinier ; pour étaler sa vaisselle & sa porcelaine. Pourquoi présente-t-on différentes liqueurs & différens vins ? A peine y goûte-t-on ; on n'a pas le tems de boire ; on se leve de table précipitamment ; on n'a voulu montrer que sa magnificence.

LE poète qui dévore comme un loup , trouve que le tems des repas est furieusement abrégé. Il a beau se rabattre chez le fermier général , celui-ci raccourcit ses repas comme le grand seigneur , & le financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le poète n'a-t-il pas déjà fait une satire contre ces repas succincts ! Il est passé , le bon tems de la gourmandise ! Le service change en un clin-d'œil , comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas , ne servant & n'écoutant personne , de très-mauvaise humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'est un académicien vorace ; il fait

qu'il n'a pas de tems à perdre ; il regrette le siècle de Charlemagne, où l'on restoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuse à l'estomac d'un académicien ; venez le voir manger. Cela est plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'EST à table, c'est à la clarté des bougies que les femmes aiment à se montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis long-tems sur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales, en préférant les rouffes. Les femmes affectent cette ardente couleur, en usant d'une poudre qui leur en donne le teint & les cheveux.

CHAPITRE XXXVI.

Postérité des vrais Philosophes.

Vous ne la trouverez, cette rare postérité, que dans les murs de la capitale. Là sont cachés une foule d'hommes aimables & instruits, qui partagent leur tems entre les douceurs de la société & l'étude, qui jouissent

de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loisir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre; ils possèdent la raison dans toute sa pureté, la raison accompagnée des bienféances.

VOILA ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compense la foule de ses incommodités. Vous y trouvez des philosophes dont la conversation est un charme toujours renaissant. Tout ce que les arts & les sciences ont de plus délicat & de plus sublime, vous est révélé par ces hommes qui, sans être séparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entière est un spectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces* & pleurant aux *tragédies*.

QUAND le François est sage, il est le chef des philosophes. Ceux dont je parle jugent tout ce qui se fait sans enthousiasme & sans froideur, savent apprécier tous les talens, prononcent pour eux-mêmes & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas; mais c'est à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces curieuses vérités se débitent. Le papier n'est pas fait pour les recevoir.

CES philosophes , qui n'en affichent pas même l'extérieur , vivent avec décence , avec sagesse ; ils font grand cas du repos & de la tranquillité ; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractère , tout-à-la-fois grave & gai , pourroit être comparé à un fond sérieux , égayé par des fleurs.

CHERCHEZ à Rome , à Naples , à Vienne , à Berlin , à Londres même , vous n'y trouverez point autant d'individus de cette classe distinguée , qui raisonnent & qui plaisantent , qui allient la finesse à la profondeur , qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles , & qui , aussi éloignés des bavardes académies que des bureaux ministériels , ne laissent rien passer de ce qui se fait sans le juger à leur manière.

ILS ont fait revivre l'ancienne liberté de la philosophie ; & l'on peut affirmer que c'est la portion d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repose sur aucun point du globe.

IL ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoisseurs désœuvrés & stériles , qui veulent que l'on honore leur oisiveté , & qui

sont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur suffrage.

LES philosophes dont je parle ne vivent pas dans l'oïveté absolue ; ils savent travailler dans le cabinet & parler dans le monde. Ils ont étudié & connoissent bien la liaison des sciences avec le bonheur & la richesse de l'état ; ils seroient tentés de parler plus haut ; mais malgré l'amour de la patrie qui les domine , la complication des abus leur paroît un nœud si embrouillé , que les circonstances les forcent à s'envelopper dans une vertu à peu près stérile. Quelques unes de leurs idées , si elles transpiroient , feroient du bien probablement. Ce seroit aux hommes en place à épier , à consulter ces moralistes éclairés , qui cultivent la vraie philosophie morale & politique ; mais l'ambition a des mains & n'a point d'oreilles.

QUELQUES étrangers ont été à portée de reconnoître ces philosophes , qui n'en ont pas arboré l'enseigne. Ils ont su les estimer ; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable ; ce n'est que dans une grande ville , ouverte à la communication de tous les arts , que pouvoit se propager cette foule d'hommes

instruits, qui ont su échapper pendant leur vie aux traits d'une double persécution, gardent leur ame pour eux, & ne point compromettre, dans un siècle tel que le nôtre, leur tranquillité ni leur bonheur.

VOILA le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ses mœurs aisées & sociales pour renfermer de pareils individus, & pour donner le développement nécessaire à leurs observations multipliées.

CE que le gouvernement apporte de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguïser leur conception & raffiner leur style. Il est unique, il n'appartient qu'à la capitale; c'est, pour ainsi dire, la fonte heureuse de plusieurs fortes d'esprits; il en résulte une raison affaïsonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expression.

CE style là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulières, que l'on s'entend, que l'on se devine au premier mot, & que l'on rit du simple rapprochement qui devient un trait de lumière.

CES philosophes vivent au milieu de la sottise & de la folie, & passent entre deux

sans toucher. Habiles dans la science du cœur humain, ils se rapprochent de la société des femmes, parce que la haute philosophie nous y ramène toujours. N'étoit-ce pas un plaisir philosophique que de voir une belle Grecque examiner avec délicatesse & scrupule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper aussi sérieusement de la république que de ses cheveux ? Il est aussi parmi nous de ces femmes dont la sensibilité s'étend à tout, & qui sont habiles à prononcer sur un édit comme sur une pièce de théâtre.

VOILA, je le répète, le charme de la capitale ; voilà son grand, réel & constant avantage ; voilà ce qui fait que l'homme de lettres y tend incessamment ; il cherche l'élément de la pensée. Il ne se sent bien que dans cette atmosphère philosophique, où toutes les idées graves, plaisantes, majestueuses, se marient sans se choquer. Il a besoin de renouveler son âme dans ce lycée des esprits qui n'ont rien d'extrême.

AILLEURS ce n'est plus le même ton, la même simplicité, la même fécondité. L'homme de lettres n'est point entendu, & il n'entend point ; il est réduit à écouter, sans pouvoir

comprendre. Ce n'est plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à-la-fois le côté plaisant & le côté sérieux; alors l'homme de lettres hors de sa patrie, ne retrouvant plus la justesse ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, se tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui distingue ceux qui des mots font remontés aux idées. Il se recueille en lui-même, étudie les gestes & laisse trotter les langues; car que de gens prennent la parole pour la conversation!

LES plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des esprits, de ces graces naturelles de style, ont conservé un profond souvenir de la conversation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés soudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuse qui colore la contradiction la plus évidente; & l'Anglois, l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéressante des esprits, rendront hommage à l'expression du philosophe Parisien. Il est fait pour

donner des leçons. en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE XXXVII.

Secrétaires du Roi.

LE nouvel ennobli qui vient d'acheter cette charge , tout étonné de sa régénération , est presque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ses forces de la classe dont il fort. Il a si peur qu'on ne se souvienne de sa roture décédée , qu'il emploie ses richesses à capter la bienveillance des hommes nobles. Il aime à se frotter contr'eux ; on diroit du fer qui cherche à s'imprégner de l'aimant.

IL ne fort pas du nouveau tourbillon où il est entré ; il se persuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant passé la ligne de démarcation , il ne regarde plus en arriere qu'avec effroi , & sa conduite est constamment en garde contre un roturier.

OH , comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent ! Comment se rappeler que l'on tenoit l'aune , le marteau il y a six mois ; que l'on

couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville , rescriptions , billets des fermes , actions des Indes ?

LE fils d'un secrétaire du roi sera plus noble que son pere ; aussi l'acheteur de la charge n'envisage-t-il qu'avec un certain respect ce fils qui , épurant la race , devient la tige d'une famille de gentilshommes. Son imagination ravie se prosterne devant ses petits-fils , qui seront décorés de titres & n'auront rien de commun avec la souche originelle.

EN attendant ces majestueuses destinées , le secrétaire du roi ne sauroit abandonner tout à coup les manieres bourgeoises. Il a beau s'étudier , c'est toujours M. Jourdain dans sa maison. Le noble ne paroît que lorsqu'il traverse la ville en silence dans son équipage ; & pour représenter comme il faut , il devoit se taire toujours.

ON croyoit que les négocians , satisfaits d'un nom estimable , ne feroient plus leurs enfans gentilshommes , & feroient revenus de l'idée d'acheter une noblesse qui ne sert qu'à marquer leur distance d'avec la haute & véritable noblesse.

QUAND le roi la donne pour services ren-

due à l'état, elle a une valeur bien différente de celle qui se paie.

CHAPITRE XXXVIII.

Bal d'Enfans.

On ne danse plus au bal de l'opéra ; on ne fait plus qu'y courir ; on n'y cherche que la confusion ; on se marche sur les pieds , on s'étouffe : voilà le grand plaisir ; mais plus de contredanses.

La danse est si perfectionnée aujourd'hui , qu'il faut danser avec une supériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel* , la tête appuyée sur une de ses mains s'écrioit , *que de choses dans un menuet !* prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne seroit plus permis de danser pour son plaisir , que l'homme du monde deviendroît acteur dans un bal paré , & qu'il danseroit pour être applaudi ?

Des personnes qui n'atteignent point à ce degré de perfection qui nous rend si difficiles , se dispensent de danser. Les bals d'enfans ont achevé de proscrire la danse. Ces petites créa-

tures déployent tant de graces & de légèreté , qu'il n'est plus permis de se présenter après elles. On s'excuse, parce qu'on sent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légères & naïves ; & la mere à vingt-huit ans n'ose pas jouër avec sa fille.

Les prélats assistent à ces bals d'enfans ; ils étalent leurs croix pastorales , & voient avec complaisance les menuets & les quadrilles. Ils causent avec les vieilles tantes en coiffe , qui ont en horreur le scandale du bal public. Mais quand la danse est concentrée dans l'appartement d'une présidente ; que des têtes mitrées sont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans , la danse proscrite par l'église semble s'être réconciliée avec ceux qui l'anathématisent.

IL n'y a rien de plus sérieux que les bals qui se donnent à la cour. Tous les détails sont d'une importance extrême. L'étiquette préside au moindre rigodon , l'étiquette plane sur les danseurs : tout est calculé , mesuré , arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

BENOÎT XIV , tout grand homme qu'il étoit , ne put contenir le rire fou de jeunes Fran-

çois qui se trouvoient à son audience. Mais si le François, monté au Vatican, rit en présence du saint pere, en revanche, il est excessivement sérieux dans un *bal à la cour*, & il est peut-être permis de rire à son tour de celui qui est si grave en dansant à Versailles, & qui rit à Rome en face de la papauté.

TANDIS que les vaisseaux couroient les mers pour rapprocher leur tonnerre destructeur avec une précision géométrique; que deux nations forçoient les élémens pour rencontrer dans l'immensité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur sang, le jeune Vestris dançoit à Londres & subjugoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puissans que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre supériorité, & nous étions secrètement flattés du triomphe de notre compatriote.. Or, il faut savoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véritablement. Salut Rabelais; salut Montaigne, salut Shakespeare; salut Moliere; salut La Fontaine; salut Sterne; & toi leur devancier, salut Lucien. C'est avec vous, mes chers auteurs, qu'il faut s'épanouir la rate, & sur la danse figurée, & sur la danse

solemnelle & sur les graves violons.... O balé
d'enfans..... grands...

CHAPITRE XXXIX.

Enregistrement.

IL y' a des choses inconcevables dans les gouvernemens modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux mêmes, quand ils viennent à réfléchir sur le mot *enregistrement*, ne conçoivent pas ce qui se passe sous leurs yeux.

UN parlement assemblé & que regarde la nation, attentive à ses mouvemens, résiste à l'autorité royale. Le peuple en silence attend l'issue du combat. Le souverain qui a soif d'argent, envoie plusieurs fois l'ordre d'*enregistrer* son édit. Le parlement s'y refuse constamment, il allègue que le roi n'a pas un pouvoir illimité, qu'on ne sauroit forcer *la cour des pairs* à *enregistrer* des choses contraires à la justice, au bien de l'état, à sa propre conscience. Le souverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de jussion*. Rien n'y fait; chaque membre tient bon & refuse d'obéir. Toute une province dit:

Voyons

Voyons ce que deviendra ceci , & si nous gagnerons , à ce grand conseil , un dixieme de notre bien.

LE parlement bataille avec vigueur : il cite plusieurs traits historiques qu'il tâche de faire cadrer avec la question présente.

TOUT à coup arrive un papier roulé d'une autre maniere , & qu'on appelle *lettre de cachet*. La volonté du roi n'y est pas plus expresse que dans les *lettres de jussion*. A l'instant , c'est à qui paiera plus vite des chevaux de poste pour voler au lieu de son exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt sa phrase commencée ; & brisant sa plume , se rend précipitamment au séjour indiqué , quelque sauvage ou quelqu'éloigné qu'il puisse être.

RÉSISTER d'un côté , obéir de l'autre , ne diroit-on pas que ces deux ordres , si différemment reçus , ne sont pas émanés du même pouvoir ? Mais la coutume fait dire & penser à chaque individu : hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple , aujourd'hui j'obéis à l'ordre adressé à moi seul. Les interpretes du peuple peuvent remonter au souverain ; mais l'individu particulier doit céder à sa volonté suprême. Et voilà l'opinion qui donne

à la magistrature ces alternatives de résistance & de soumission , dont les historiens auroient peine un jour à rendre compte.

QUELQUEFOIS on résiste au ministre plutôt qu'au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choisi ; mais on attaque indirectement l'homme en place jusqu'à ce qu'il soit sacrifié.

LES parlemens aussi attaquent la cour avec des mots embarrassans & captieux , qui d'ailleurs ne sont pas susceptibles d'un examen raisonné , encore moins d'un jugement définitif. Que fait la cour , non moins fine & plus adroite ? au lieu de vouloir entendre , elle envoie au parlement des phrases tout aussi obscures , tout aussi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire ; & après l'envoi mutuel de ses sérieux *logogryphes* où personne n'a voulu rien dire de positif , le poids de l'autorité substitue aux vaines paroles ce qui subjuguera en tout tems & en tous lieux l'éloquence & les raisonnemens.

LE chef-d'œuvre de la politique , seroit sans doute l'établissement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les rois & les peuples , également conservateur de l'autorité royale &

des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre ? Quelle constitution est parfaite ? Tout état a ses balancemens ; plusieurs principes en politique sont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de presque tous les gouvernemens modernes.

C'EST pour cette raison qu'on s'abstiendra, je crois, de part & d'autre, de décider d'une manière précise & authentique la vraie signification du mot *enregistrement*. Une heureuse obscurité laisse à chacun l'idée d'un futur succès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainsi les agens moteurs de la nature sont indéfinissables, & il est bon qu'en politique la force des agens réels ne puisse être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puissance qui gouverne nage dans un vague mystérieux ; la cohésion des parties d'un vaste état tient déjà un peu du miracle. Enfin, toute question politique, forcée dans ses derniers retranchemens, devient dangereuse ; c'est ce que l'expérience a prouvé dernièrement. La paix est revenue avec le jour douteux dans lequel ces questions doivent rester enveloppées.

CHAPITRE XL.

Bicêtre.

ULCE RE terrible sur le corps politique ;
ulcere large , profond , sanieux , qu'on ne sauroit envisager qu'en détournant les regards.
Jusqu'à l'air du lieu , que l'on sent à quatre cents toises , tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force , d'un asyle de misere , de dégradation , d'infortune.

BICETRE sert de retraits à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés , & qui étoient forcés d'aller mendier le soutien de leur dure & pénible existence. C'est encore une maison de force , ou plutôt de tourmens , où l'on entasse ceux qui ont troublé la société.

TROP grande lepre pour le point de la capitale ! Ce nom de Bicêtre est un mot que personne ne peut prononcer sans je ne fais quel sentiment de répugnance , d'horreur & de mépris. Comme il est devenu le réceptacle de tout ce que la société a de plus immonde , de plus vil , & qu'il n'est presque

composé que de libertins de toute espece , d'escrocs , de mouchards , de filoux , de voleurs , de faux monnoyeurs , de pédérastes , &c. l'imagination est blessée dès qu'on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

ON est fâché de voir sur le même point & tout à côté de ces vagabonds , les épileptiques , les imbécilles , les foux , les vieillards , les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres* ; mais il semble qu'ils devroient être séparés de cette foule de coquins qui inspirent encore plus l'indignation que la pitié.

PARLANT à un de ces *bons pauvres* , je lui dis : que desireriez-vous , mon ami ? - - Oh , monsieur , si j'avois seulement un sol à dépenser par jour ! - - Eh bien ? - - Nous ne coucherions plus que trois. - - Et si vous aviez deux sols ? - - Oh ! je boirois du vin deux fois la semaine. - - Et si vous aviez trois sols ? - - Oh ! je mangerois un peu de viande tous les trois jours ! - - Un Anglois qui m'accompagnoit lui donna de quoi boire du vin , manger de la viande , & même de quoi coucher tout seul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglois , tant son premier mouvement fut prompt.

LA situation de Bicêtre est sur une colline , entre le village de Ville-Juif & Gentilly , à la distance de Paris d'une lieue. Sa position le rend très-propre pour le rétablissement des malades , & c'est déjà un séjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il est certain que si la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre , ce seroit le lieu le plus commode pour former un hôpital des mieux placés & des plus considérables.

POUR remplacer cet avantage si desirable , on a des puits & quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil ; dont tout le monde boit , excepté les officiers de la maison , pour lesquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L'UN de ces deux puits , est sur-tout remarquable & attire beaucoup de curieux par sa grandeur , par sa profondeur , & principalement par la simplicité de la mécanique de la machine qui sert à puiser l'eau , au moyen de deux sceaux , dont l'un descend vide tandis que l'autre monte plein.

IL n'y a pas long-tems que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice ; mais par une sage économie , dont

il résulte encore un plus grand avantage, des prisonniers forts & vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enlève à une dangereuse oisiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'est à M. le Noir à qui l'on est redevable de ce changement utile, qui pourroit s'étendre plus loin; car il arrive quelquefois qu'on est obligé, par défaut d'eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui est, comme on doit le sentir, un inconvénient souvent funeste.

QUANT à l'eau qui a passé par les conduits de plomb, on fait qu'elle peut devenir malfaisante, & que conséquemment il seroit prudent de pourvoir à cet inconvénient.

Le nombre des habitans de Bicêtre n'est point fixe; en hyver il est plus considérable, parce que plusieurs pauvres qui trouvent à travailler en été, sont obligés d'aller se réfugier en hyver dans cet hôpital, où l'on compte alors environ quatre mille cinq cents personnes.

HÉLAS ! que d'hommes ressembtent aux mouches ! actives en été, pietres en hyver. La nature nous traite-t-elle comme les mou-

ches ? Les pauvres ressemblent un peu à l'insecte que le soleil fait vivre ou console , & que le froid ou l'hiver tue ou décourage. O Lazzaroni de Naples , nus & vagans , libres , mais toujours sous un soleil nourricier ! . . . Mais je suis à Bicêtre.

DES sœurs officieres , présidées par une sœur supérieure , gouvernent cette maison. Si quelque chose doit causer de l'horreur pour la pauvreté , & inspirer l'amour du travail aux fainéans , c'est l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compassion , cet abord consolateur qui adoucissent le poids de l'infortune. Le pauvre est bien un être nul ; on lui fait sentir que c'est la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'est quelquefois par sa faute ; mais il est pauvre. Hommes , chrétiens , répondez : *il est pauvre !*

UN hôpital est nécessairement le centre de plusieurs abus , parce que l'œil de l'administration , quoique cherchant à voir , ne voit pas tout dans ces retraites ; & le malheur est un abîme sans fond. *Abyssus abyssum invocat*. Oh , que cela est vrai ! J'ai fondé la hauteur de l'opulence , je n'ai pas encore pu sonder les profondeurs effrayantes de l'indigence. Vous qui

jouissez & qu'un pli de rose affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abîme de ce mot ? Oh, comme l'on prononce les mots, assis à une bonne table, commandant des chevaux pour son équipage ! l'indigence !

MADAME Necker, lorsque son époux étoit en place, ayant visité elle-même l'intérieur des salles, fut frappée d'un spectacle qui parloit puissamment à son ame. La salle dite *Saint-François* renfermoit un air qui par sa puanteur faisoit tomber évanoui & suffoquoit le plus charitable & le plus intrépide visiteur. Elle vit six malheureux couchés dans un lit stagnans dans leurs excréments, qui se communiquoient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en usage le crédit dont elle jouissoit pour faire construire des lits où il ne couche plus que deux personnes, & qui par une séparation de bois, les met à couvert des myasmes pestilentiels.

IL étoit une salle affreuse, où cinq à six cents hommes mêlés ensemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices, où le désespoir sourd aigrissoit sans cesse des caractères furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la bayonnette au bout du fusil ; c'étoit bien le lieu le

plus abominable, le plus pervers & le plus corrompu qui existât & qui ait existé peut-être sur la surface entière du globe. Que je m'estime heureux de n'avoir pas à prendre sur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, & d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*An deux mille quatre cent quarante*, que cette salle infernale, divisée dans un local plus étendu, plus aéré, n'existe plus, & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abîme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peste contagieuse qui ci-devant les moissonnoit & rappelloit en grand le supplice de Mézence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort !

IL est vrai que là étoit la sentine de l'espèce parisienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en sont devenus le mépris & l'horreur ? Puissent les soins nouveaux, opérés par une charité active & neuve, ne point se ralentir !

DÈS la porte de cet hôpital on respire un air que l'odorat seul peut juger vicié ; mais cela est commun à tous les hôpitaux, & presque inévitable.

PASSONS aux *cabanons*. La première chose

qu'on se demande à foi-même ; c'est : *qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudroit voir au frontispice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une sentence , un ordre de police le font encore moins.

VAUVENARGUES a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penser de ces cachots étroits , bâtis les uns sur les autres ! Mais on assure que ceux qui sont là sont punis au-dessous de leur crime , & qu'on leur a fait *grace* en les traitant ainsi. Personne ne peut accuser les magistrats actuellement en charge , de précipitation ou de barbarie ; ils sont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumières , & je supprime les détails.

LA , on ne leur laisse qu'un petit morceau de fer , avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui sont en bas sont les plus favorisés ; ils sont des envieux : car ils s'établissent marchands & font travailler les autres , qui ne cessent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

UN malheureux en arrivant ne fait comment se font ces petits ouvrages : un compagnon de

misère qu'il ne voit pas, lui montre son métier, & c'est en se servant de plusieurs miroirs qu'ils croisent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils se voient, se parlent, & correspondent par signes; le plus élevé communique avec celui qui est logé le plus bas.

IL y a une espèce de sentinelle qui, son miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui se passe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il avec transport, *qui est vêtue en telle couleur, de telle taille*; & tous les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction; mais chacun croisant son miroir, tous la considèrent, & elle ne se doute pas que chaque prisonnier sourit & fait des mines à sa physionomie.

LA lecture de la gazette de France est une récréation permise aux prisonniers. Deux fois la semaine il se fait un grand silence; la plus forte voix passe sa tête aux barreaux & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *je l'ai connu*; l'autre, *je l'ai vu*; & les réflexions ne sont pas tacites; ces drôles ont des faillies.

ON a songé à deux choses dans ces cachots; à procurer à chaque prisonnier un trou pour les

besoins naturels , & une issue pour aller entendre la messe. La chapelle est au milieu ; ils y vont le dimanche.

LES mouchards de la police , quand ils ont manqué à leurs instructions , sont enfermés à Bicêtre ; mais ils sont séparés des autres prisonniers parce qu'ils feroient mis en pieces par ceux qu'ils ont fait emprisonner , & qui les reconnoitroient. Ils inspirent moins de pitié à raison du vil métier qu'ils exerçoient. On voit avec surprise & avec encore plus de douleur , que ces petits drôles sont très-jeunes. Espions , délateurs , à seize ans ! Oh , qu'elle vie perverse cela annonce ! Non , rien ne m'a plus affligé que de voir des enfans jouer un pareil rôle. Et ceux qui les enrégimentent , qui les dressent , qui corrompent ce jeune âge !

IL y a des cachots souterrains , d'où l'on ne reçoit la lumière & le son que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années , le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainsi obtenu sa grace en le trahissant. Quelle grace ! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort , pour aller respirer au haut de l'escalier un peu d'air ; & lorsqu'il mourut tout de bon , on avoit peine

à y croire. Le chirurgien fut long-tems sans oser lui détacher son collier de fer. Il sembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces cachots, après le miracle d'une si longue & si rare existence.

IL y a de tems en tems des révoltes à Bicêtre. Le premier février 1756, les prisonniers renfermés dans l'endroit de cette maison appelé *la Petite-Fosse*, attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriser leur délivrance. Ils forcèrent la sentinelle, entrèrent dans le corps-de-Garde, & se firent des armes; mais la sentinelle ayant eu le tems de donner un coup de sifflet, la garde se rassembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, & quatorze des mutins. Plusieurs se sauverent; mais ils furent bientôt rattrapés, parce que l'habit, d'un drap grossier, qu'ils endossent en entrant dans cette maison, servit à les faire reconnoître.

LES prisonniers interrogés sur le motif qui les avoit porté à la révolte, répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle ne consistât qu'en un peu de pain, & un peu de viande un seul jour de la semaine, qu'ils n'en avoient voulu qu'au supé-

rieur & à l'économe qui les faisoient jeûner si cruellement , afin de rendre leurs tables plus abondantes , & que , las de la vie , ils n'a-voient écouté que leur désespoir.

ON les prit au mot ; plusieurs furent pendus , les autres fouettés par la main du bourreau , & resserrés plus étroitement.

VOICI une fable imitée de l'allemand , qui pourroit être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprit à la lire ; on lui en feroit l'explication & le commentaire.

Les Crimes & le Châtiment.

„ UN jour les crimes enfermés dans les cachots du Ténare , brisèrent la porte de leur prison , & d'un vol affreux & précipité fondirent sur la terre & se répandirent en foule sur sa large surface. On vit l'herbe jaunir sous leurs pas , les forêts s'embraser , les villes se remplir de discordes sanglantes ; ils marchèrent se tenant tous par la main selon leur coutume ; ils marchèrent tous ensemble dans une joie horrible & triomphante , quand l'un d'eux tournant la tête aperçut de loin le *Châtiment* qui , d'un pied boiteux & la béquille en main , s'étoit mis à leurs trousses. Ah ! ah ! s'écria avec

un grand éclat de rire la troupe infernale :
pauvre dieu éclopé, si tu vas toujours de ce
train, tu feras cent fois le tour du globe avant
de nous attrapper. . . . Courez, courez tant
que vous pourrez, repartit le Châtiment, je
ferai peut-être fort long-tems sans vous attein-
dre ; mais quelqu'agile que soit votre fuite,
mauvais sujets, je suis sûr de ne vous point
manquer. ,,

MAIS s'il y a des coupables dans cet hor-
rible lieu, il y a encore plus de pauvres qui
m'arrachent les réflexions suivantes.

UN Lapon, en naissant, a du moins pour
apanage un renne ; on lui assigne un second
renne quand les dents lui percent. Mais je
vois des enfans qui viennent au monde sans
pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

LES bêtes sauvages ont leurs tanieres ; & tel
malheureux, pressé tyranniquement par les loix
même, qui ont fait des propriétés exclusives
du moindre pouce de terre ou d'un misérable
plancher, n'a pas de quoi reposer sa tête.
Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que
sous le bon plaisir d'un maître superbe ; des
propriétaires le pousseront depuis l'extrémité
de

de la ville jusqu'au milieu des champs; tout est pris, tout est envahi.

L'HOMME, dans nos gouvernemens modernes, en recevant son corps de la nature, n'obtient point des loix civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l'espace d'un tombeau; mais celle d'un berceau lui est interdite.

BEAUCOUP d'hommes, n'ont à la lettre, que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possède rien, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possèdent.

LE pauvre n'a presque point de ressources; il faut qu'il soit malade pour qu'on ait soin de lui. On l'enterre pour rien lorsqu'il est mort, parce que son cadavre infecteroit. On le recueille lorsqu'il agonise. Ne vaudroit-il pas mieux prévenir sa maladie, au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu'il est près de son terme.

LA foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes & dangereuses machines qu'on appelle opérations du ministère, leur rouage dans leur épouvantable frottement écrase toujours & sans pitié la partie la plus foible. . . .

Où est le remède à ces maux politiques & anciens ? Les bons esprits s'occupent à le chercher ; il ne peut être que le fruit du tems , des réflexions patriotiques , du génie & sur - tout du cœur des administrateurs. Y a - t - il du mal à les produire , ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fausses , il s'en trouvera une juste & praticable ; alors ne sera - t - on pas dédommagé du prix du volume où elle sera déposée ?

CHAPITRE XLI.

De la guérison des maladies vénériennes à Bicêtre.

ON reçoit aussi à Bicêtre les personnes des deux sexes qui sont infectées du virus vénérien , pourvu qu'elles apportent un billet du lieutenant de police , qui ne leur est accordé qu'après que leur maladie a été constatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'est point fixe ; on n'en reçoit qu'autant que les salles destinées à cet usage en peuvent contenir.

LA cupidité qui rançonne tout , n'a point respecté les regles du fondateur. Un infirmier , qui s'est arrogé le nom de gouverneur , exige , dit-on , des malheureux qui viennent se faire traiter , quarante - huit sols , sans lesquels , malgré leurs billets de la police , il leur refuse la porte. On comprend quelles doivent être les suites de cette inhumanité. On n'admet à la fois que cinquante femmes & autant d'hommes , à moins qu'on ne soit obligé , par la gravité des symptômes appellans des secours urgens , d'augmenter ce nombre. Il est bien petit pour le troupeau gangrené qui se presse en foule à la porte. Ces malheureux sont réduits à périr , ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & invisible vautour qui ne cesse de les ronger ; leurs symptômes s'aggravent , deviennent effrayans ; l'œil recule épouvanté , & leur guérison devient plus difficile.

QUE ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de sa rage , qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorsqu'il vint épouvanter l'Europe , que l'art avoit su enchaîner ce poison affreux & dévorant , viennent con-

templer les victimes de l'erreur , du tempérament ou du libertinage !

C'EST ainsi que l'implacable Arimane a raffiné son génie malfaisant. Il lui étoit impossible d'attaquer l'espèce humaine d'une manière plus hideuse & plus cruelle : & c'est l'attrait immortel du plaisir qui a formé cette lepre , ces plaies , ces exostoses , cette gangrene , cette pourriture ; & ce qu'il y a de plus horrible , l'ame & la raison existent encore au milieu de cette dissolution affreuse ; l'entendement est sain , quand tout le corps est rongé ; la douleur n'a plus qu'une voix languissante pour exprimer ses maux ! L'œil aguerri des chirurgiens se ferme d'horreur ; leur main tremble & leur corps frissonne. Dieu ! c'est par le portique de la volupté que l'homme est arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne sauroit décrire , & qui fait tressaillir tous les sens d'une impression douloureuse , même quand la mémoire , au bout de nombre d'années , vous en rappelle quelques images.

IL faut , pour se faire guérir dans ce lieu redoutable , être inscrit depuis huit à dix mois ;

& souvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

AINSI le virus fait tout à loisir des progrès. Cette suspension entre le mal & la guérison est si connue , & les aspirans sont si nombreux , que quelques libertins & plusieurs femmes prostituées , ont souvent fait prendre une inspection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien , moralistes , que direz-vous de ce trait ? Pesez-le , & puis montez en chaire.

QUELQUES peres de famille , aux froides remontrances des directeurs , aux sermons des prédicateurs , aux menaces de l'enfer ont substitué tout à coup le spectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre sexe , dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuses maladies ; ils y ont conduit leurs enfans , dont les passions étoient trop vives ; ils ont attaché leurs regards sur ces écueils du jeune âge , pour modérer , s'il étoit possible , les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réussi.

EH ! qui traverseroit sans frémir la file de ces lits douloureux , où siegent des figures pâles & plombées ? La douleur leur commande

une attitude presqu'immobile : tout mouvement est une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ses douleurs que par signes, ou par des sons inarticulés que le désespoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de son âge, à moitié dévorée, offre tout à la fois l'aspect de la beauté & l'horreur de la maladie : contraste plus frappant qu'une plaie universelle ; elle n'existe plus que pour souffrir, & son état est d'autant plus cruel que son jeune cœur est encore susceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel semble être descendue sur cette vieille prostituée, dont les crimes honteux sont accumulés dans les rides ; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit sur son front repoussant une vie entière consacrée aux trafics du libertinage. Ses longues souffrances ne peuvent attendrir ceux qui en sont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à sa caduque vieillesse, semble enfin, avoir trouvé son véritable trône.

IL me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faisoit saillir les muscles enflés par la douleur, ou irrités par l'accès du désespoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts

où les vices enracinés & les tourmens vengeurs font empreints : mais là aussi sont les victimes que le jeune âge & l'indigence ont soumises aux accidens ; leur ame n'est pas encore corrompue , & leurs sens souffrent , comme si tous les désordres avoient accompagné les momens de leur existence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

PAR-TOU ce poison inconnu détruit, ravage , imprime les marques de son cours affreux ; il mange les chairs , corrode les os , détruit , comme une lime fourde & active , tous les organes de la sensibilité , & le corps vivant dans cet horrible état est cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers , enfans de la putréfaction. Car si cette masse des tombeaux est putride , on sent du moins qu'elle est calme , & l'on n'en entend point sortir le cri lent & prolongé de la douleur aiguë , comme de ces fantômes livides , couverts de plaies vives..... C'est assez ; fuyons de ce tartare.

LA méthode des frictions est la seule qui soit usitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvéniens ? Est-il possible que l'art , après tant de tentatives , ne soit pas plus avancé ?

C H A P I T R E X L I I .

La Saint - Louis.

O N voit ce jour là dans les appartemens du roi, le peuple mal vêtu qui remplace les courtisans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *salon d'Hercule* pour la chambre du roi, & regarde extasié cette longue file d'appartemens dorés. Les Suisses rient de voir l'artisan ébahi considérer, le col tendu, les plafonds & se mirer aux glaces. Ces Suisses prennent le peuple Parisien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils sont à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

LES femmes de qualité, mêlées ce jour là avec tous les beaux-esprits accourus en foule, assiegent l'académie & se passent de diner. Elles veulent entendre ce qui s'y lira; car les femmes, tout en menant la vie la plus dissipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier ressort.

M. d'Alembert est heureux le jour de la Saint-Louis; il va, il vient, il ouvre les tribunes, il commande aux Suisses; il a sous

ses ordres deux abbés panégyristes ; il place les dames à panaches ; il préside les quarante immortels. Assis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis verd , il ouvre la séance & distribue des prospectus ; puis il donne la médaille immortalisante à son protégé , qui deviendra un petit ingrat.

IL lit ensuite un éloge par fois malin , où il a semé de petites vérités modestes , avec une prudence , un sel , un enjouement qui divertissent l'assemblée. Il ne dit presque rien ; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ses petites allusions , & l'on bat des mains. Tout cela ne signifiera absolument rien dans vingt ans. Mais , où parle-t-il ? au louvre. M. d'Alembert est courtisan de la vérité ; il l'aime , il lui fait des mines , quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique est cause qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

IL est des académiciens qui ne lisent jamais ; & on doit leur en savoir gré.

CE qui prouve qu'il n'y a plus de poésie parmi nous , & qu'il ne faut point en attendre , ce sont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poésie de l'aca-

démie françoise ; elle va toujours en déclinant ; & voilà où aboutit le ton préceptoral que quelques-uns de ses membres ont eu la confiance de prendre.

QUAND l'académie françoise a prononcé ses arrêts , le public , comme de raison , s'avance pour juger l'académie elle-même ; & c'est alors un beau train dans les cafés d'alentour.

ON examine de nouveau les pieces du concours ; & les disputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce sujet sont curieuses pour l'observateur , en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur singuliere avec laquelle chaque homme défend par persuasion ou par entêtement , l'opinion la plus indifférente.

L'ACADÉMIE françoise a décidé d'avance que tous les ouvrages de son crû seroient réputés des morceaux de goût ; elle l'a tant dit & répété , qu'on pourroit croire qu'elle est vraiment persuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler , lui ôter une illusion si douce ? non , laissons-lui cette jouissance innocente.



CHAPITRE XLIII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'AUTEUR de la *Pucelle*, au fond de sa retraite, brûloit du desir de revoir la capitale, parce que dans cette ville il y avoit un théâtre, & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

Tout le monde vouloit voir le poète feigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revêhir dans sa patrie sans dire, *je l'ai vu*. L'auteur se déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns ; il se cachoit, il croioit qu'il étoit mort ; mais il se montrait bien vite pour tout homme-titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

TANDIS qu'une curiosité épidémique s'empressoit à contempler sa figure, comme si l'ame d'un écrivain n'étoit pas encore plus dans ses ouvrages que sur sa physionomie, l'empereur seul trompa son attente, en passant au pied du château de Ferney sans daigner s'arrêter, & ne voulant pas voir celui que chacun vou-

loit avoir vu. Ce dédain blessa la vanité de l'écrivain.

ARRIVÉ à Paris, la secte encyclopédique arrangea son triomphe. Elle saisit l'occasion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliser avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'opposer à l'orgueil fondé sur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux succès de l'esprit.

ON prépara à loisir l'impromptu solennel auquel tout le public averti devoit assister. La secte encyclopédique mettoit ainsi la cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire ; ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laissa faire la secte, quoique plusieurs grands & tous les prêtres murmuraient beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en poche, lui dire, *vous m'avez loué* ; & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

LES ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur ; mais la secte qui n'exis-

toit que par son chef, & qui se couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

ON ne vit pas sans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de sortes d'adversaires, jouir avec sécurité de sa renommée orageuse, & offrir un front qui n'avoit pas succombé à tant de traverses & à de si longs travaux. Il sembloit triompher en ce moment & de la haine sacerdotale, & de l'envie littéraire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-siècle menaçoit d'embraser sa cime.

Ce vieillard, trop fidèle à l'art qu'il avoit cultivé ne songeoit nuit & jour qu'à sa chère tragédie d'*Irene* ; & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir représenter. Il rapportoit là tous ses desirs & toutes ses idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui l'intéressoit le plus dans l'immense capitale ; absolument changée depuis son départ. Il n'y vit rien, ne songea à y rien voir ; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

LES visites & les louanges, auxquelles son amour-propre voulut riposter, usèrent bientôt

ses forces ; sa carrière fut abrégée par ses bons amis , & l'apothéose tua le poète.

CE fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens sensés. Qui posa ces couronnes de laurier sur le buste , en face de l'original ? des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne soubrette s'émancipa même jusqu'à carresser & flatter de la main en plein théâtre le buste triomphant de l'auteur ; mais le public , qui s'étoit imaginé qu'on vouloit persécuter son poète , redoubla d'enthousiasme , comme pour le prendre sous sa protection ; & cet enthousiasme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

LES encyclopédistes , cachés dans un coin , croyoient voir réjaillir sur eux une partie des applaudissemens. Le poëtereau , disciple du grand poète , ayant fait aussi une tragédie , s'imaginoit que les lauriers du couronnement devenoient fraternels , & s'étendoient jusques sur sa tête. Enfin , les philosophes académiciens , en portant ce *Pharamond* sur le pavois , vouloient insinuer qu'ils avoient consenti à rompre l'égalité , mais en faveur des circonstances & pour l'exemple. Ces honneurs indiscrets qui

lui furent rendus de son vivant, le priverent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la secte encyclopédique son petit divertissement, on ne voulut pas refuser au clergé le sien ; on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la persécution sur le cadavre que sur l'homme, & tout étoit concilié par ce moyen.

ON vit pour la première fois un mort prendre la poste pour se faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la solennité du convoi ; la foule des assistans n'eût pas manqué d'observer le cercueil de Voltaire, environné de prêtres catholiques, portant un cierge béni, & disant la messe sur son corps pour le repos de son ame. On ne voulut pas de cette seconde représentation.

IL falloit tout uniment laisser faire Jeannot, dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai successeur de Voltaire ; Jeannot tout seul eût apaisé la fermentation, & rétabli l'équilibre dans tous les esprits.

POURQUOI n'a-t-on pas enterré Voltaire ?
Cette question a été bien vite étouffée, par

ces mots plus fameux encore : *c'en est , ce n'en est pas.*

IL est donc prouvé qu'il n'est pas besoin de persécuter un vivant , ni même un mort. Quand il s'élèvera quelque Voltaire , il y aura toujours quelque Jeannot à lui opposer. Si la foule trop nombreuse environne tel homme monté sur un tréteau & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut , voulez - vous disperser cette foule sans violence ? établissez à trente pas un autre tréteau ; le premier orateur verra son auditoire se dissoudre , & jettera sa parole au vent.

DEPUIS le triomphe de Voltaire , la secte encyclopédique ne bat plus que d'une aile. En ramassant toutes les forces de son génie , elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire , pas même une de ses tragédies. O que deviendra - t - elle ! Bien fou , bien repentant , je crois , qui s'est enrôlé sous ses drapeaux : voilà le régiment qui n'aguère marchoit d'un air superbe , le voilà licencié par Apollon , & devenu étranger aux neuf Muses.



CHAPITRE XLIV.

Jockeys.

LORSQU'ON hafarde de groffes fommees au fort d'une courfe, l'on purge la furveillance les jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus difpos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs *qui, dit un poète, font des animaux,*

Précédant un carroffe & qui font faire place,
Automates courans & Bifcayens de race,
Qu'on équipe à grands frais, portant vilage humain;
Légers comme le vent; efpece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on drefle, qu'on élève,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

UN jockei eft plus confidéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes affiftent aux courfes, & ne paroiffent avoir aucune pitié de ces adolefcens aux cheveux tondus, qui fe rendent pouffifs ou aftmatiques, pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la courfe dans fon lit.

LORSQUE les femmes ont vu le matin la courfe, & le foir d'Auberval, elles parlent de

leur sensibilité. On ne voit plus entr'elles que des ajustemens de cheveux. Elles portent des *autels d'amitié*, elles récitent des *hymnes d'amitié*. Le portrait de la délicieuse amie est caché dans le bracelet; elles ne parlent plus qu'en s'exaltant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *sensiblerie* date de la même époque que les jockeis; mais l'on ne fait si les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courses de chevaux.

PAR une suite du même esprit, les femmes conduisent les caleches; & après avoir passé des nuits au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockey perd son nom, & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte; il est toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt & tout l'espoir.

Ce n'est pas là tout-à-fait l'ancien esprit de la chevalerie; mais il est entièrement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus, ajouté à nos incroyables petits ridicules! Le tout est de sauver nos jours d'une pesante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthousiasmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractère de frivolité natale,

qui nous honore & nous distingue aux yeux de l'Europe.

ON a reconnu, il est vrai, qu'un courrier impétueux & docile supposoit à-la-fois la perfection d'une branche d'économie domestique, & l'art imposant de croiser les races. Mais l'extravagance s'est mêlée aux premières spéculations; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'espèce, n'est plus devenu qu'un luxe, fantaisie de prince. L'essentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en se perfectionnant: elle n'a point gagné avec ce goût qui, purement de parade, n'a voulu que faire spectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

Au mois de novembre 1754, milord Poscool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de distance; le roi ordonna à la maréchaussée de lever sur la route tous les obstacles qui pourroient causer au coureur le moindre empêchement. Milord Poscool ne se servit point de jockey; il partit de Fontainebleau à sept heures du matin, & arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes, il avoit encore douze minutes. Ainsi il gagna cette gageure, & l'on

en parla pendant six mois, tant les esprits commençoient à s'échauffer sur les courses.

CHAPITRE XLV.

Diamans.

CLORIS n'est que parée & Cloris se croit belle;
 En vêtemens légers, l'or s'est changé pour elle;
 Son front luit, étoilé de mille diamans;
 Et mille autres encore, effrontés ornemens,
 Serpennent sur son sein, pendent à ses oreilles;
 Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
 Vingt familles enfin, couleroient l'heureux jours,
 Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
 Fille de Scipion, illustre Cornélie,
 Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie?
 Pour montrer à ton tour des bijoux précieux,
 Tu fis voir tes enfans, dignes de leurs ayeux;
 Tu fis voir des héros. Et nos meres coquettes;
 Étalent des colliers, arborent des aigrettes.

(Gilbert.)

S'IL est permis aux rois & aux princes d'employer des sommes considérables à l'achat des diamans, n'est-ce point une folie insigne chez les particuliers de mettre tant de prix à des brillans qui ne donnent point la beauté?

QUE le *pytre* & le *grand-fancy* appartiennent à la couronne ; qu'ils rivalisent avec le diamant du grand-Mogol , avec celui du grand-duc de Toscane , ce sont là jeux de princes ; mais que des hommes sensés consacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui suffiroit à l'entretien des enfans, à la nourriture des pauvres, n'est-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité ?

CE délire de l'opulence n'est plus toutefois aussi vif qu'il l'étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix excessif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainsi dire, par nos courtisannes, commence à tomber.

CRÉBUS , revêtu de ses habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon s'il avoit jamais vu une pompe si belle. Oui, dit le philosophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous ; sa beauté est naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

LE philosophe devoit s'étudier à flétrir les diamantaires, les lapidaires, à les représenter comme des pestes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'é-

tres corrompus , qui se prostituent pour des pierreries.

LE diamant est à mes yeux l'enseigne de l'insensibilité morale ; le diamant semble endurcir tous les êtres qui se pavanent de sa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à son bras la valeur de quatre riches mé-tairies , son bras ne m'inspire plus l'envie de le baiser. Mais un homme orné de diamans , usurpant cette parure des femmes , me fait frémir , & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux brillans dont il est vain , sont l'emblème de son ame froide & dure ; & plus il est élevé en grandeur , plus il me paroît petit & livré à un égoïsme ridicule.

ON a vu , dit-on , Rodolphe , empereur & roi de Bohême , écorcher ses sujets pour amasser une quantité prodigieuse de pierreries. Il en avoit composé une table si artistement garnie , qu'elle représentoit un paysage au naturel. Il perdit ses bijoux avec son royaume , & mourut de chagrin.

O que j'aime la seconde femme de Phocion ! Une de ses amies lui montrant des colliers & des bracelets magnifiques , elle lui dit :

pour moi je n'ai point d'autre ornement que Phocien, qui depuis vingt années est toujours élu général des Athéniens.

PUISSENT tous les fots & durs amateurs de ces misérables superfluités, qui aspirent la substance du pauvre, partir pour le païs de Golconde, dans les états du grand Mogol, à cent milles de Mazulipatan !

IL n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle sur sa volatilisation. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

LA poudre de diamant est-elle un poison sans remède, ainsi que plusieurs le prétendent ? Le diamant en lui-même est un si grand poison au moral, qu'il peut l'être au physique ; & cette dangereuse qualité, je la lui souhaite, afin que tout homme l'ait en horreur & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puéril & barbare.

LE *Mont-de-piété* regorge de pierreries, & leur valeur est tellement diminuée, que les diamans n'ont plus qu'un prix médiocre : les plus prisés autrefois sont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philosophe ne voudroit voir tous les jouailliers obligés

de renoncer à ce commerce futile & dévorant ! Il faut espérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliste n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts aussi extravagans, qui révelent tout-à-la-fois l'insensibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE XLVI.

Petites filles.

DÈS la plus tendre enfance on impregne, pour ainsi dire , l'ame des femmes de vanité & de légèreté. Tout le monde y concourt ; le papa , la maman, la bonne & les amis de la maison ; le maître de danse, dans l'éducation d'une jeune demoiselle , a le pas sur le maître à lire , & sur celui même qui doit lui inspirer la crainte de Dieu & l'amour de ses devoirs futurs. La marchande de modes & la couturiere sont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'existence du laboureur qui la nourrit, & du tisserand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra respecter, elle

fait qu'il ne s'agit que d'être jolie , & que tout le monde l'encensera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de sagesse. L'art de plaire & la première leçon de coquetterie sont inspirés avant l'idée de pudeur & de décence , dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice sur cette première couche d'illusion.

Qu'ON daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades , préluder aux sottises & aux erreurs du reste de leur vie. *Le petit monsieur* , en habit de tissu , & *la petite demoiselle* , coiffée sur le modèle des grandes dames , copient , sous les auspices d'une *bonne* imbécille , les originaux de ce qu'ils feront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maitre sont rassemblées chez *le petit monsieur*. Il est applaudi , caressé , admiré en proportion des contorsions qu'il fait. *La petite demoiselle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont son petit individu s'avise ; & si son adresse prématurée lui donne quelque ascendant sur le petit *mari* , on en augure , avec un étonnement stupide , le rôle intéressant qu'elle jouera dans la société.

C'EST dans la capitale sur-tout que ces abus existent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philosophie, je demanderois si le lien de l'hyménée n'est pas trop sacré pour en faire ainsi l'objet de la première farce de la vie.

QUAND la petite demoiselle a amusé pendant ses sept ou huit premières années le papa & la maman par son caquet & ses singeries, lorsqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du fleur Audinot, la plus mauvaise des écoles pour le théâtre comme pour les mœurs; on songe à la mettre au couvent, pour y prendre quelque teinture & remplir les premiers actes extérieurs de la religion.

ICI la scène change. Aux premières impressions des leçons de coquetterie & de vanité, succèdent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantisme femelle, & la morale rendue ridicule à force d'être mince & superstitieuse. C'est à travers ces sentiers qu'une femme destinée à être épouse & mère marche jusqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au sein de sa famille. Cette négligence,

à la vérité, est un peu justifiée par la corruption de nos mœurs ; car si l'on oublie d'instruire les femmes de leurs devoirs, on les dispense de les remplir. Mais n'est-ce pas les rendre méprisables, & nous rendre malheureux ?

EXAMINONS donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer : *on n'aime plus, on n'estime plus*. L'amour & l'estime sont cependant les deux plus grands trésors de l'humanité.

CHAPITRE XLVII.

Journaux.

LES critiques en un sens troublent toutes nos jouissances. Un art dans son enfance excite des transports très-vifs. Marche-t-il vers la perfection ? la critique vigilante le suit du même pas. Il reste à savoir si le plaisir n'est pas interrompu par ces observations qui marquent toutes les taches & les font appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorsque l'auditeur, moins fin ou plus grossier, se livroit naïvement à la manière dont il étoit affecté.

QU'AVONS-NOUS gagné en raffinant ? plus de gloire sans doute , moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chaussure , avoit raison ; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du soulier. Appelez le tailleur , le chapelier , l'anatomiste , chacun dans sa partie trouvera des fautes ; mais le gros du public ne les voit pas de même : sans quoi l'art deviendrait aussi effrayant que la nature.

Si l'art aujourd'hui n'avance point vers la perfection , ce n'est pas assurément faute de règles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui , d'une voix monotone & lamentable , crient tous également à la décadence , on voit éclore tous les ans de gros volumes sur les théâtres & sur les genres. Ils ne sont point remplis de réflexions neuves ; on y concentre toujours l'art dans la seule manière de Corneille & de Racine , & l'on se dispense d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleusement à leur pratique.

QUI voudrait acheter tout ce qui s'est dit depuis cent ans sur l'art dramatique , compo-

seroit une bibliothèque immense & inutile. Je crois que la postérité rira bien de cette idolâtrie, qui a saisi toute une nation, pour des tragédies bisarres, & qui la fait tourner fervilement dans le même cercle, toute excursion lui paroissant chimérique & insensée.

ON a vu passer sous les yeux de tant d'aristarques cinq à six cents tragédies, qui ont absolument la même physionomie, toutes pâles & sans expression, parce que le souffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des scènes, le rang des personnages, la diction rimée, tout est uniforme & fastidieux. A quoi servent les aristarques ?

LA même pièce a été retournée tous les vingt-cinq ans ; & c'est en cela que la pauvreté de la tragédie françoise se manifeste. Elle n'est point avertie de sa foiblesse, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes les richesses de l'art & de la nature.

IL n'y a qu'une bonne politique ; c'est celle qui enseigne à jeter au feu toutes ces feuilles, où des juges transcendans & des législateurs suprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous disent à Paris ce qu'il faut penser de tout ouvrage littéraire composé

chez les nations voisines, dont ils n'entendent seulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'est plus qu'un fatyrique. Mais voyez-vous cet insecte ailé, qui tourbillonne autour d'un flambeau? C'est l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

CHAPITRE XLVIII.

Tréteaux des Boulevards.

LA foule y abonde, & c'est une raison de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers ces théâtres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diversité, leur prix modique, des scènes changeantes & perpétuellement renouvelées, tout entraîne le citadin. Eh! c'est là qu'on peut voir combien la curiosité oisive est sur-tout affamée de spectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit savoir pourquoi dans cette

Foule de théâtres de toute espece , libres & ouverts , on proscriit toute piece décente & réguliere ; pourquoi un privilege exclusif , dont on n'apperçoit pas l'utilité , ôte au peuple une nourriture agréable & saine , & défend de mêler un grain de raison au breuvage grossier qu'on lui verse de toutes parts ?

LES plus plates bouffonneries sont autorisées , & l'on fait *haro* sur toutes piece qui a l'apparence d'être instructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit !) sont les censeurs nés , les rédacteurs en charge , & les mutilateurs sans rappel de toutes les pieces qui se jouent sur les boulevards.

CETTE incroyable prohibition , au seul avantage de deux troupes privilégiées , vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

ON a senti qu'il étoit ridicule de repousser tout-à-fait la raison de dessus les tréteaux des boulevards , & que le peuple qui couroit à ces spectacles étoit justement celui qui avoit le plus besoin de recevoir quelque instruction salutaire. On s'est donc relâché de cette loi bizarre qui n'admettoit que la sottise & le mauvais goût : on a permis à quelques pieces

raisonnables de paroître sur les tréteaux, mais il faut qu'elles soient *en un acte*.

UN auteur qui auroit dans son porte-feuille des pieces touchantes & régulières en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choisir. On borne, on rétrécit les plaisirs du public, en ne permettant pas à l'art de se faire entendre sur le théâtre de son choix.

CES petits spectacles sont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût universel pour les représentations dramatiques, si l'on savoit mettre par-tout le public à son aise.

IL seroit beau de présider tout à la fois à l'amusement & à l'instruction publique, en brisant toutes ces vieilles & misérables ordonnances qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'effort du talent & substituent des farces ou des pieces étranglées à des compositions nobles & intéressantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle sur les planches du théâtre des boulevards, ou sur les planches du théâtre françois ? Pourquoi rencontre-t-on, au-dessus de l'art dramatique, la

la main impérieuse qui coupe , qui hache , qui desfeche & qui tue ? Eh quoi ! ne verra-t-on jamais sortir de la bouche du miniftère que le mot , *je défends* , & jamais le mot , *je permets* ? Sans la mafue pétrifique qui frappe tous les arts , le génie des François auroit déjà furpaffé en tout genre les autres nations.

CHAPITRE XLIX.

Égoïftes.

RICHES ! je commence à me réconcilier avec vous ; vous devenez moins égoïftes , vous donnez. Oui , vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris eft pour un riche un païs de Cocagne.

TANT mieux , je veux que le riche jouiffe , mais qu'il ne jouiffe pas feul.

JE te félicite , homme riche , tu te trouves dès ta naiffance plus près de la probité qu'un autre homme ; tu as moins d'occasions d'être injufte ; tu feras exempt de ces defirs violens qui , non fatisfaits , jettent l'indigent dans le crime ou dans le défefpoir. Les tréfors des

champs , les fruits de la terre sont à toi. On s'empresse , on te sert , on t'aime avant de t'avoir vu. La haine , l'envie , la jalousie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richesses donneront de l'éclat à tes moindres vertus ; on te tiendra compte de chaque acte de bienfaisance ; la renommée enfin les publiera.

EN voyant des heureux , tu verras tes semblables , & tu ne seras point tenté de les haïr. Tu auras le loisir des études , & la facilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner , car tu possèdes ; & quand tu mourras , en voyant tes rejetons t'environner , tu seras débarrassé d'une vive inquiétude ; tu sauras que tu leur laisses de quoi satisfaire les besoins de la vie , & la vue du contraire est le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir , & n'ose regarder ses enfans avant d'expirer.

HOMME riche , que tu es heureux ! tu peux essuyer des larmes. Un peu de cet or superflu , en passant de tes mains dans celles de ce malheureux , va changer de prix & de nom ; il s'appellera bienfait. Antoine , après sa dé-

Fate, s'écria : je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.

CE château superbe ne flattera qu'une fois ton œil ; cette collection ne fera jamais parfaite ; ces magnifiques jardins t'inspireront du dégoût ; mais le soupir d'un malheureux qui t'exprimera sa reconnoissance , ne fera jamais perdu tant que tu conserveras un cœur.

LE riche est plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable ; car le pauvre est plutôt exempt de vices que vertueux ; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit ? la gloire elle-même, à mérite égal, favorise bien plus le riche que celui qui est né sans fortune. Elle semble vouloir, a dit quelqu'un , *le récompenser de s'être occupé d'elle.*

BULLION, ministre dans le dernier siècle, imagina de donner un diner d'une espee nouvelle. Il fit servir des plats remplis de pieces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre sur leurs assiettes à discrétion. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau, en remplit ses poches, & s'enfuit avec sa proie.

CE n'est point là de la générosité, il s'en

faut. Riche , sache mieux donner. Cette grande ville offre un vaste champ à une ame sensible & humaine ; les quartiers éloignés sur-tout recellent nombre d'infortunés qui vont en gémissant y réfugier une misere dont ils rougissent. Va les déterrer, & songe que le bienfait n'est sublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné , & qu'il le surprend.

C H A P I T R E L.

École Vétérinaire.

ETABLISSEMENT utile & remarquable , qui a beaucoup contribué à la conservation du superbe animal qui sert à l'homme dans tous les tems & qui a fait sa force dans tous les siècles ; car le cheval doit être considéré comme une source de puissance.

CETTE école est située à Charenton. Ce ne fut d'abord qu'un simple essai. Comme tout est tardif, on ne s'étoit pas encore occupé de la guérison des épizooties ; le plus noble compagnon de l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

LES écoles vétérinaires ont manifesté en peu de tems leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui est leur maître.

ENSUITE l'anatomie comparée a donné lieu à plusieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

LES maladies des chevaux sont suivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'espèce humaine.

Au fond de la salle est un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il est exécuté en cire ; mais l'artiste a eu le secret de cacher tellement son art , que l'œil , après l'examen , est tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau , unique en son genre , m'a toujours singulièrement frappé.

LES avantages non interrompus , qui ont résulté des écoles vétérinaires , prouvent qu'il faut multiplier ces établissemens utiles.

Si l'école de chirurgie est de toutes les sociétés de France celle qui a rendu le plus de service au genre humain , il paroît que les écoles vétérinaires rendront un service égal,

puisque l'homme vit sur ces créatures qu'il s'est assujéties.

LE quinquina , employé par les membres de cette école , a produit des effets miraculeux sur les animaux : leurs soins s'étendent jusques sur les oiseaux de basse - cour : on leur tâte le poulx sous l'aile.

C H A P I T R E L I.

Usuriers.

C E terme est susceptible de plus d'une interprétation. L'argent est une marchandise comme tout le reste ; il a sa rareté ; on ne fait rien sans argent ; il est le principe & le nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros , qui n'est point manufacturier ? Ne place-t-il pas son argent à un gros intérêt ? N'a - t - il pas calculé jusqu'aux revers ? De même , il ne faut point ranger dans la classe des usuriers , les escompteurs à fix , à sept , & même à huit pour cent par an , selon les circonstances ; ils font un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent

hausse & baisse ; il est subordonné au cours des événemens politiques. Le meilleur papier n'est pas à l'abri des accidens ou des retards. L'escompte peut donc être proportionné à ces différens risques ; le contrat ensuite volontaire ; & quand des loix bizarres ont voulu régler , d'une maniere fixe & invariable, l'intérêt de l'argent , ces loix ont été faites par des hommes despotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

RIEN ne gêne plus la circulation , n'enchaîne plus l'activité & l'industrie que ces petites loix ecclésiastiques ; loix aveugles , qui contredisent les grandes loix politiques , lesquelles font la splendeur & la richesse des nations. C'est ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne , fait pour enfanter d'autres sur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'USURIER dangereux , l'usurier qu'il faudroit flétrir , est l'usurier voilé , qui , chaque année , fait gagner le tiers de son capital sans industrie & sans risques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie. Agioteur , d'autant plus tyrannique , d'autant

plus effronté, que toutes ces opérations sont des œuvres de ténèbres.

CHAPITRE LII.

Egoïsme des Corps.

LES corps qui sont permanens, tandis que les particuliers passent, sont sans yeux, sans oreilles. Privés de sensibilité, ils ne connoissent point d'autre honneur que leur *point d'honneur*. Êtres abstraits, tandis que le moindre individu présente une physionomie où la honte s'imprime, les corps ne savent point rougir; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n'est pas eux, ayant obtenu ou surpris, à l'aide des tems, quelques privilèges particuliers, ils sont tous exclusifs & petitement orgueilleux.

LE général des Capucins, arrivant à Paris du côté du Pont-Royal, & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins, crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célébrer son entrée. Point de chef d'un

corps qui ne ressemble plus ou moins dans ses prétentions au général des Capucins.

ENTENDEZ le Recteur de l'université ; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battans* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil usage pour la marque infail-
lible de la supériorité de son corps.

LORS de l'institution de l'académie françoise , le parlement se montra jaloux , il étoit sur le point de faire des *remontrances* ; lorsqu'on lui prouva qu'il ne s'agissoit que de *diseurs de mots*. Tous les petits corps se modelent sur les grands & adoptent leurs principes. Ainsi dans les classes des colleges l'on voit *l'empereur*, *le dictateur*, *les consuls*, &c ; & le syndic de la communauté, qui sourit quand son fils vient lui dire, *je suis consul*, va jouer le même rôle au milieu de ses confreres, & il s'enflera des dignités les plus risibles.

PAR la même raison que dans la communauté des cordonniers le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté serment par-devant *monseigneur le procureur du roi*, fit-il un foulier plus parfait que les maîtres jurés ; de même dans les académies on a beaucoup

de peine à supposer qu'au-dehors un écrivain soit un écrivain. Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, Espagnols, on le plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-sérieusement à des gens de lettres *qu'on ne savoit faire un livre qu'à Paris.*

OR, qui ne reconnoitroit un académicien, de quelqu'académie qu'il soit, à son air avantageux ? Imaginez-vous un homme qui se dit en lui-même : on m'a jugé avoir un mérite éminent, distingué ; je suis du nombre des élus. Qu'est-ce qu'un homme, s'il n'est académicien ?

LE peintre recommandera despotiquement sa maniere ; le poète fera fête pour ses vers ; l'orateur prônera exclusivement son goût ; chaque membre de l'académie, quoique divisée entr'elle, se réunira contre l'étranger & le regardera comme un profane.

QUE fait là, dans ce café ou dans ce fallon, cet académicien, pilier de l'endroit ? Quel est son emploi ? il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enseigne à la jeunesse à beaucoup respecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve incontestable, selon

lui , de supériorité & de goût. Il gémit ensuite de la décadence de la littérature. Le siècle est indigne de le lire; il faudroit que les esprits fussent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter son style & ses idées; aussi, s'enveloppant dans un dédaigneux silence, il paracheve académiquement son rôle de nullité, qu'il ne surmontera point, malgré les deux muscles rengorgeurs de sa tête capable.

CHAPITRE LIII.

Sybarites.

MON imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je ? Une bibliothèque scandaleuse, des miniatures d'une lasciveté qui fait honte à la nature; voilà ce qui orne le cabinet secret d'un sybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes, & à faire naître leurs égaremens.

LE sybarite, dans l'analyse de ces ouvrages

corrupteurs, cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandestin, où l'on appelle les plaisirs, la volupté n'y pénètre pas. La réalité n'a plus de charmes sur des cœurs blasés. Le sybarite n'a plus de desirs; il tombe dans l'assoupissement.

QUAND on a dressé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l'esprit humain n'ont jamais enfanté une sensation agréable; la honte la plus humiliante navre le cœur du sybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces statues indécentes, de ces livres dissolus; & il sent trop tard qu'il n'est plus de douce jouissance, dès que l'on a passé les bornes du respect que l'on doit à la nature.

EN sortant de ces boudoirs, il est des hommes qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, sculpteurs, veulent paroître avoir tous les avantages, tous les talens; qui s'estiment capables de tout connoître, de tout apprécier. C'est le ridicule de certains grands qui ont une idée exagérée d'eux-mêmes: témoin ce fatrape de Perse, qui alla visiter Appelles dans son atelier. Le peintre connoissoit le fastueux personnage, & ne voulut

pas perdre un coup de pinceau. Le fatrape errant avec toute sa suite, la robe de pourpre déployée, faisoit tout haut ses observations, & se permettoit de disserter sur les tableaux : & sur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit : “ Mégabyse, tu te dé-
,, couvres mal - adroitement : il falloit rester
,, muet sous ta robe de pourpre ; tes brace-
,, lets, tes pierreries, ton turban t'auroient
,, fait passer pour un connoisseur ; mais vois-
,, tu les petits garçons qui broient mes cou-
,, leurs, & qui rient sous cape de tes discours ?
,, J'en suis fâché, ils n'auront plus le même
,, respect pour toi. ”

C H A P I T R E L I V .

Champs - Elysées.

L E S Champs - Elysées sont trop alignés, pas assez diversifiés, & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs, la proximité de la grande route de Versailles y répand une poussière insoutenable. Comme on n'y voit aucun bassin, & que l'eau y manque totalement,

tout y a l'empreinte de la plus grande sècheresse. C'est dommage ; car l'endroit d'ailleurs est vaste , & l'affluence de toutes les conditions y produit un spectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable ; dès que l'œil n'apperçoit pas l'élément fluide qui semble rafraichir la pensée. Pourquoi tel endroit sauvage devient-il attachant ? C'est qu'on y voit un ruisseau qui tombe , murmure , serpente & fuit.

C H A P I T R E L V.

Journal de Paris.

IL a fallu faire une espece de violence au ministère pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions usitées , le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un instant tout Paris est instruit ou désabusé sur ce qu'il lui importe de savoir au juste.

LOUIS XVI , voulant couper une branche d'arbre , se blesse de son couteau-de-chasse à la cuisse. La capitale est en alarme ; on ap-

prend en peu d'heures que la blessure est légère, & les esprits sont calmés. Il y a mille circonstances qui intéressent le public; il pourroit se tromper dangereusement; il est redressé tout-à-coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin d'œil.

MAIS ce qui rend cette feuille infiniment précieuse, c'est qu'elle est devenue le véhicule de la charité universelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaisance; la vertu qui sommeille au fond du cœur de l'homme est avertie, & il s'établit une succession de bonnes œuvres.

LA correspondance des lumières gagne à la publication de cette feuille. Chaque art est pour ainsi dire stimulé, parce qu'aucun fait intéressant dans les arts n'est passé sous silence.

ON pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémères; car l'art du *souligneur* n'est pas celui du critique. Cette feuille devoit être uniquement consacrée à ce qui peut intéresser la curiosité publique.

UN fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues sur les arts. Les réflexions

communes sont bientôt épuisées, les faits sont toujours nouveaux.

IL feroit bon qu'on y trouvât le récit fidele de tous les accidens qui arrivent sur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient peut-être, en lisant que tel & tel homme a péri sous les roues de leur char; que, pour gagner trois minutes au spectacle, ils ont écrasé un fantassin surchargé d'un fardeau qu'il voituroit pour l'intérêt de la société.

ON a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix de ses bras & de ses jambes. Un habitant de Londres, qui lisoit cet article, n'en pouvoit croire ses yeux. Là, un boiteux traversant une rue, arrête à plaisir une enfilade de voitures. Mais puisque le gouvernement a permis la publication d'une annonce aussi extraordinaire, c'est qu'il veut mettre un frein à l'insensibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus sévère à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a passé sur le corps d'un de ses concitoyens, reverroit l'image sanglante; elle se marieroit à son nom, & ce feroit là son premier châtiment.

TOUTES

TOUTES les violences commises & impunies pourroient être soumises de même à l'animadversion publique ; & cette feuille , en exerçant une juste censure des délits difficiles à réprimer , mais qui nuisent au repos public en exposant les extravagances puériles ou barbares des riches qui se permettent tout , appuyés qu'ils sont de leur crédit ou de leur opulence , les retiendrait peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule , & feroit plus de bien que les semonces particulières des magistrats.

LA feuille de Londres paroît tous les soirs ; mais comme il faut que Paris contraste avec cette ville dans les plus petites choses , la feuille françoise paroît tous les matins.

LA répétition des articles , enterremens & spectacles , tels qu'ils sont dans le Journal de Paris , fait qu'on lit deux fois la même chose dans le même instant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire disparaître ce double emploi ?

LES petites affiches , quelque-elles paroissent journellement , ne contiennent pas ce qu'elles devroient contenir. Le rédacteur , au lieu de faire son métier , qui est d'annoncer les gaz-

des-robcs & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des piéces de théâtre, auxquelles il n'entend rien. Il est despote à sa manière, avec son privilége exclusif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaise de poste à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refusera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui satisfait deux particuliers, sous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carrosses*, aux *messageries*; & voilà comme le privilége met de la partialité & des entraves au bien général, jusques dans une misérable feuille. Ainsi du reste. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre service aux particuliers, & de faire quelque chose d'avantageux au bien public.

C H A P I T R E L V I.

D'un second théâtre François.

LE public, les auteurs demandent à grands cris deux théâtres; les gentilshommes de la chambre s'y refusent. Les comédiens en pro-

Vince appartiennent au public, au lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement pensé que le parti le plus prompt & le plus sûr, feroit de rétablir la concurrence, ainsi qu'elle existoit aux jours brillans de Corneille, de Racine & de Moliere; mais les gentilshommes de la chambre se sont constamment opposés à la création d'une seconde troupe. Ils peuvent se vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente universelle, & le vœu de tous les auteurs.

ON dit qu'il seroit impossible de former deux troupes supportables, quand nous sommes si loin, si loin d'en avoir une ! Eh, c'est parce que nous n'en avons qu'une qu'elle sera toujours foible, indolente, inactive, insuffisante; parce que chaque membre écarte de toutes ses forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage; parce que l'emploi de chacun d'eux, par une loi qu'ils se sont faite, n'est jamais rempli par un autre, & que le premier en date anéantit conséquemment tous les rôles qui ne lui plaisent pas; parce qu'ils se permettent tour-à-tour des absences com-

binés, que le public paie & souffre en murmurant tout bas ; parce qu'ils bâtissent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu'à légitimer leur paresse & à rabaisser les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuit toujours aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les bustes radieux de Corneille, de Racine, de Voltaire ; ils y regnent en maîtres : mais l'homme de génie, qui s'apprête à courir cette lice glorieuse, tombe & pleure aux pieds d'une barrière invincible qui arrête sa noble impatience. Désespéré, il laisse échapper ses crayons & sa palette chargée de couleurs ; il reste dans une inaction funeste à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en soupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frénit en vain à la porte de la carrière qui ne s'ouvre point. C'est ainsi qu'au lieu de favoriser l'effort impétueux du génie, on se plaît à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux qui intéresseroient sa sensibilité & qui ajouteroient à ses plaisirs délicats ; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens,

les privilèges des auteurs & la gloire nationale. Qu'est-ce après tout qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, instructif, si on le compare au moins d'une actrice ?

Au milieu de ces entraves , on ne craint point de toucher à une question délicate. Les gens du monde vous disent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies semblables aux comédies de Molière ? On répond sans hésiter : Eh ! c'est la philosophie moderne qui en est cause ; car de quoi ne l'accuse-t-on pas ?

Si Molière revenoit parmi nous , il pourroit, il est vrai, changer l'habit de ses personnages ; mais il auroit la même force , la même franchise de pinceau , la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité , il n'auroit ni bel-esprit , ni phrases gentilles , ni papillotages , ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait simple , fait pour nous faire rire malgré nous , parce qu'il auroit la connoissance du cœur humain. Ce trait existant & caché , il est sans-cesse sous nos yeux , & nous ne le voyons pas ; mais lui , avec son coup-d'œil , le saisiroit habilement , & nous ririons alors , autant du

plaisir de le voir , que de surprise de l'avoir manqué.

C'EST le génie qui maîtrise une nation indépendamment de ses formes particulières & changeantes. Il ne reçoit point la loi ; il la donne. Le luxe , la mode , les idées du jour , les nuances nouvelles , la confusion des rangs , les variations , l'esprit des différentes classes de spectateurs , frivoles excuses ! vains fantômes ! que n'apperçoit seulement pas celui qui va droit au cœur , soulève & pince la fibre cachée , à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une sensation agréable & profonde ; c'est une corde secrète , qui n'est mue que par une main particulière. L'instrument , l'homme est toujours le même ; mais il attend le maître qui sache arracher l'expression naïve , & faire tressaillir notre enjouement à l'aspect du tableau.

NOUS citerons ici un passage de la plume du traducteur de Shakespeare ; il vient ouvertement à l'appui de la cause adoptée par tous les gens de lettres.

„ LES lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les soins journaliers de l'état. Quo la terre soit bien préparée ; que le pere de fa-

mille écarte seulement de ses jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidissent & les étouffent ; que l'air libre circule autour d'eux, & ils s'élèveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'est moins de faveur que de justice, que le talent a besoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'est lorsqu'après avoir épuisé ses forces à produire, à vaincre les difficultés de son art, il lui faut encore lutter obscurément & à forces inégales contre les vices & les passions des hommes, flatter le despotisme, les préjugés & les petits intérêts des corps ; c'est lorsqu'à l'entrée des tranquilles élysées des arts, il trouve des souterrains tortueux, où il faut ramper, des Cerbere qu'il faut assoupir, des Caron qui ne passent aux rives fortunées de la gloire que des artistes déjà morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité, tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité.,,



CHAPITRE LVII.

Trente Écrivains en France, pas davantage,

CHEZ les anciens peuples la considération publique étoit vivante ; notre gloire est ternie en comparaison de ces honneurs qui payoient les services rendus au genre humain.

POUR se délivrer parmi nous, du fardeau de la reconnoissance, on s'écrie de toutes parts ; *le nombre des auteurs est immense !* Oui, de ceux qui usurpent ce nom, ou qui ont fait une seule brochure dans leur vie. Mais de fait, il n'y a point en France plus de trente écrivains, (*) constamment livrés à leur art.

(*) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle ici des médecins, des juriconsultes, des chirurgiens qui écrivent sur leur art ; je ne parle pas des compilateurs, des journalistes, des traducteurs à tant la feuille ; je ne mets dans la liste des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de philosophie, & qui remplissent son attente par des productions successives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu près égales, relativement à l'importance ou à l'é-

LE dégoût, la sécheresse, l'indigence, la crainte des persécutions, & sur-tout la paresse font sortir les trois quarts & demi de la carrière, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils se jettent dans le chemin de la fortune. Plusieurs écrivains, même célèbres, (*) n'entretiennent leur renommée que par quelques ouvrages, semés à de prudens intervalles. Or, qu'est-ce que trente hommes faisant profession ouverte de ces honorables travaux, au milieu d'une nation composée de plus de vingt millions d'hommes ?

LES écrivains seroient dix fois plus nombreux, qu'ils mériteroient encore d'être confi-

tendre de l'objet. Or, sur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec assiduité & constance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris ! Oni, dignes de ce nom ; comptez : mais n'y faites pas entrer les paresseux ou ceux qui vivent uniquement sur leur réputation.

(*) On sait que dès qu'un auteur est académicien, il pense toucher au terme de la gloire littéraire ; il ne fait plus rien que de courir les sociétés. Il est plus souvent à table qu'à son bureau ; & quand il a passé des années entières sans payer aucun tribut au public, il appelle cela le *respecter*. A qui convient donc le fauteuil académique ? A tout homme qui ne veut plus écrire.

dérés ; car sous quelque rapport qu'on les envisage , ils sont utiles. Outre le lustre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger , l'amusement qu'ils procurent par leurs productions , est de tous le plus touchant , le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres , leurs pieces de théâtre , leur genre de vie , leurs rivalités même donnent lieu à des conversations intarissables , qui sont probablement les plus agréables de toutes , puisque tout le monde y revient si fréquemment. La vie d'une jolie femme est moins scrutée que celle de tel homme célèbre.

ON ne peut du moins leur refuser la gloire de répandre dans la société un langage épuré , le goût du savoir , la lumière de la raison , & cette fleur de plaisanterie qui fait disparaître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaisir délicat des peuples policés , ce charme de la conversation qui enfante tant de choses lumineuses & qui instruit souvent mieux que les livres.

QUELQU'UN a appelé les gens de lettres estimables , *les substitués de la magistrature*. Ce mot est très-bien trouvé. Ils sont aussi la police , en frondant les abus les plus dominans. On les

a vus s'élever contre les vices politiques , contre les ridicules dangereux & les opinions fausses. Ils ont fait valoir les droits de la raison , depuis la satire *Ménipée* jusqu'à la dernière brochure politique ; & depuis peu , dans des crises très-importantes , ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu , d'après eux , la plus grande influence sur les événemens. Ils semblent former enfin l'esprit national.

LES gens du monde , qui , par envie ou par ignorance , s'efforcent de rabaisser tout ce qui est au-dessus d'eux , secrètement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles , voudroient , s'il leur étoit possible , humilier les gens de lettres , comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conséquence de rendre les gens de lettres responsables en corps de toutes les sottises que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut observer que les gens de lettres ne forment point un corps , & conséquemment n'ont point de juridiction les uns sur les autres. Ils ne peuvent imposer silence au folliculaire effronté , au détracteur insolent , au calomniateur , à l'écrivain satyrique ou ordurier ; ils sont isolés dans leur genre de vie ,

ainsi que dans leurs travaux ; ils se cherchent d'abord par curiosité , & souvent ne se cultivent point par le peu de ressemblance de leur caractère ; car l'amitié ne se commande pas ; & pourvu qu'ils se respectent , on n'a rien à leur reprocher. Tel homme célèbre n'a jamais rencontré dans le cours de sa vie tel autre homme célèbre , son rival ou son antagoniste , quoiqu'habitant tous deux la même ville ; il n'a ni le droit de réprimande , ni celui de remontrance.

IL me prend fantaisie de donner ici la liste complète des inévitables ennemis des gens de lettres ; on verra qu'ils sont en nombre & en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déserteurs sont les soldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté , & les apostats les ennemis les plus perfides de leur religion ; de même l'homme qui n'a pu réussir dans les lettres , devient à coup sûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adversaires les plus sourds & les plus redoutables sont toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carrière de la littérature , & qui se sont retirés , soit par impuissance , soit renvoyés par les sifflets. Les lettres ont com-

mencé le plus souvent leur fortune, & ils sont ingrats envers les lettres; leur avancement est un secret reproche qui leur dit ce qu'ils voudroient se déguiser à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

EH! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuse de l'homme de lettres? Voici, si je ne me trompe, le secret du cœur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richesses, tout agréables qu'elles sont, ne frappent qu'une seule fois par leur éclat, & l'on ne leur paie pas un tribut constant d'estime. Elles n'apportent rien de personnel, rien de ce qui flatte tant l'amour-propre; les dons du génie sont brillans, existent par eux-mêmes, & intéressent la curiosité. Quelques personnes dînent chez un riche; mais des milliers d'hommes lisent un excellent ouvrage, & ne sont pas maîtres de ne point être reconnoissans du plaisir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches, au milieu de leur opulence, sont presque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

POUR peu qu'un riche ne soit pas un sot, on lui donnera du goût: par conséquent il passera pour avoir de l'esprit, & de là au

génie il n'y a qu'un pas. S'il ne se fait point un beau livre, c'est qu'il ne le veut pas, & qu'il emploie mieux son tems à d'*illustres affaires*. Il dit mille impertinences, & on l'écoute parce qu'on est à sa table, & que son gros cuisinier, au tact délicat, a de la finesse pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique, pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint excessif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages qui ne sont point remplis d'un respect profond envers le travail de la finance moderne, & de ce qu'on ne célèbre pas, par exemple, les fortunes rapides, comme les exploits guerriers & les talens littéraires.

Qu'IL jouisse de ses richesses : d'accord ; qu'il accumule autour de sa personne toutes les voluptés ; qu'il s'en rassasse, à la bonne heure : les plaisirs qu'il achete lui appartiennent ; qu'il les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le considère, qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'estime ? A quel titre ? que nous fait son opulence ? Elle n'est utile qu'à lui seul. Que toutes les jouissances

Penvironnent dans sa maison ; mais que hors de là , il laisse à l'homme de lettres l'estime publique qui lui est due , seule récompense de ses nobles travaux.

Tout lecteur doit de la reconnoissance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit savoir encore que la langue , la société & les mœurs doivent infiniment à la classe des écrivains.

CHAPITRE LVIII.

Carrabas , pots-de-chambre.

QUI connoît le majestueux carrabas , attelé de huit chevaux , lesquels font quatre petites lieues en six heures & demie de tems ? Il mène les gens à Versailles ; il renferme dans une espece de longue cage d'osier vingt personnes qui font une heure à se chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude , tant elles sont pressées ; & quand la machine part , voilà que toutes les têtes s'entrechoquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin , ou dans les tettons d'une nourrice. Un escalier de fer , à larges degres , oblige vieille

& jeune à montrer au moins sa jambe à tous curieux passans.

CE carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Versailles. (*) Tous les enfans qui vont sucer le lait des nourrices Normandes, font leur entrée le lendemain de leur naissance dans le carrabas de Poissi ; c'est un choc dur & perpétuel à casser la tête raffermie des adultes.

QUAND le carrabas chemine sur la route royale, le lesté équipage, passant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait soleil, vous y arrivez grillé ; s'il pleut, vous êtes trempé comme une soupe. C'est dans cet état qu'on débarque les Parisiens empressés de voir la majesté du trône, devant le château magnifique & la grille dorée du riche souverain.

QUAND cette lourde & vilaine cage croise un équipage royal, il n'y a plus d'expression

(*) On connoît le mot de Duclos. *Quand je dîne à Versailles, je crois manger à l'office ; je n'entends que des valets qui parlent incessamment de leurs maîtres.*

pour rendre le contraste qu'offre le coup-d'œil, il faut en rire malgré soi. On diroit qu'on a voulu conserver la première voiture qui fut imaginée pour rehausser l'éclat & la légèreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette espèce, & il écrivoit à Sully : *je ne pourrai vous aller trouver d'aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche.* Comme deux cents années font absolument changer de face aux mêmes objets !

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carrosses dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais constamment ouverts à tous les vents.

QUAND vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze sols par tête quatre personnes, deux sur le devant & deux sur le derrière. Ceux qui sont sur le devant s'appellent *singes*, & ceux qui sont sur le derrière *lapins*.

Le *singe* & le *lapin* descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs fouliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, & les voilà qui contemplent à leur

aïse la famille royale, & qui jugent de la physionomie & de la bonne grace des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outre-passé, & rien n'empêche le *lupin* & le *singe* de figurer dans les appartemens & au grand couvert, comme suivant de la cour.

TANDIS que ces hideuses voitures vous extropient ou vous ennuiant, il est défendu à la charrette oisive, au cabriolet léger, au fiacre vide, au fourgon commode, de voiturier personne sur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, sans que je le dise, qu'il s'agit là encore d'un beau privilège exclusif.

MAIS que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* sont éloquens ! Ils semblent vous annoncer la foule des désagrémens qui vous attendent dans ce lieu de splendeur, il vous disent de rétrograder ; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre*. On avance, on prie, on sollicite, on perd des années, on use sa vie dans l'attente.

QUE le petit ambitieux, que l'intrigant, que

le froid adulateur , que l'extravagant à projets soient cahotés dans ces voitures , ils le méritent bien ; mais à ceux qui n'ont que la curiosité pour objet , qui veulent voir le même jour , la ménagerie , les statues & les princes , qu'importent de beaux chemins , s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaisie , s'ils sont gênés , contrariés dans leur marche ; & pourquoi faut-il encore des bureaux , quand j'ai le desir d'aller voir , par moi-même , comment se porte en son château le roi de France ?

TEL qui n'a été à Versailles qu'en *carabas* , de retour dans son bourg de province , fait un roman effronté & ridicule sur ce séjour du souverain. Il a vu le roi , les princesses , le grand couvert , rien de plus vrai ; mais il y ajoute des circonstances menfongeres , qui sont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a son passe-port & le conte le plus bizarre est écouté. Le raconteur persuade à ses compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine , qui a daigné lui demander des nouvelles de son pays , & ce récit inconcevable qu'il imagine , le fait prendre en haute considération.

Il s'échauffe en répétant la même histoire, & parvient lui-même à la croire véritable.

ON ne sauroit imaginer ce qui se dit de Versailles au fond de la Gascogne, & dans les tavernes Suisses. Les descriptions fabuleuses deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'est une suite de menfonges facécieux, enchainés les uns aux autres; & j'ose assurer que tel Suisse, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard sur le plus déterminé Gascon.

LES *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romanesques, écoutées en silence, & qui deviennent encore plus plaisantes par les remarques sérieuses que fait l'auditoire du cabaret.

ON a mis en scène devant Leurs Majestés le dialogue incroyable du menteur intrépide, & des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir par-tout de la cour de Versailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance si rare, qu'on ne fait ce qui a pu enfanter

oes détails imaginaires, dont on auroit peine à désabuser les personnes qui les ont adoptés, quelques raisonnables qu'elles soient d'ailleurs.

CHAPITRE LIX.

College de Chirurgie.

ON a long-tems confondu les chirurgiens avec les barbiers ; c'étoit une confusion injurieuse, elle devoit cesser.

La fondation d'une école pratique ou de dissection , est un de ces bienfaits publics qu'on ne sauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cents élèves assistent aux leçons. L'auditoire est composé de fraters , de garçons perruquiers en habit de poudre. L'un retient un quart de leçon , celui-ci un sixieme. Ils l'appliquent ensuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux , pendant l'instruction , paient l'apprentissage ? mais on n'est pas habile du premier coup.

Un cadavre , venu de Bicêtre , est étendu

sur le marbre noir : huit cents hommes voient l'intérieur du corps d'un pauvre homme que personne ne regardoit la veille. Les miracles du Créateur sont empreints dans ce corps , comme dans celui du souverain.

LES membres de cette académie ont composé , dans l'espace de quarante ans , cinq volumes de dissertations , sur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de chose ; mais tous les mémoires qu'ils renferment sont très-bons & ont été traduits dans plusieurs langues.

Tous les jeudis de chaque semaine , les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à discuter le pour & le contre sur un point de leur profession.

L'ACADÉMIE de chirurgie a cela de bon & de particulier , qu'elle n'admet point d'*académicien honoraire*. Tous les membres sont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne sont pas en état de concourir aux progrès de l'art , viennent néanmoins exactement aux assemblées pour leur instruction , & pour mettre à profit celle des autres , dans le traitement journalier des malades confiés à leurs soins. C'est un cours toujours ouvert & qui guide

incessamment l'œil & la main de l'opérateur.

TANDIS qu'on differte théoriquement tous les jeudis sur des maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir dans la même maison un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainsi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les sciences pratiques, la science & le métier ; & pour réussir pleinement, il faut réunir l'un & l'autre.

CET hôpital particulier est un lieu de grande instruction, parce que rien ne s'y fait que les professeurs n'aient d'abord donné leur avis & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Aussi y a-t-on vu & fait des observations très-précieuses.

QUAND un homme de la lie du peuple est frappé d'une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l'objet des soins les plus attentifs. Plus la nature s'est montrée impitoyable à son égard, plus la chirurgie s'empresse à lui offrir des secours, & il en trouve de plus constans, de plus délicats, que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout son or.

C'EST un spectacle remarquable que de voir tous les hommes de l'art rassemblés autour d'un misérable qui a une fracture particulière. Il est heureux dans son malheur ; il guérit , parce que l'accident a manifesté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine , on l'eût jeté à l'Hôtel-Dieu ; mais sa maladie intéresse l'art, l'art enfante des miracles.

L'INFORTUNE a donc encore son lot ; mais il faut qu'elle se trouve dans une ville comme Paris. Le porte-fait reportera quelques jours après son accident, le lourd fardeau sur ses épaules , tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra , pour peu que l'accident sorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l'art se sont exercés sur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croissant. Toutes les découvertes particulières aboutissent au dépôt commun : l'opération de la main n'est jamais voilée ; c'est au grand jour que tout est jugé.

L'ACADÉMIE de chirurgie n'a aucune liaison directe ni indirecte avec la faculté de médecine. Ce sont deux compagnies très-distinctes , qui ont chacune leurs travaux à part.

Leurs travaux ne se mêlent point, quoiqu'ils semblent avoir les mêmes rapports, & qu'ils tendent visiblement au même but.

L'ANATOMIE, quoique cultivée avec le plus grand soin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une observation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre, le mécanisme qui entretient la vie échappe; le cadavre est couché, l'organisation qui le tenoit debout, se dérobe constamment à l'œil. Tous les anatomistes ont ignoré comment on digère, comment le chyle se change en sang; comment ce sang anime le cerveau, le rend l'organe de nos idées; comment, dans un autre réservoir, il sert à la génération.

L'ANATOMIE pourra guérir un coup d'épée, & sera impuissante quand la fleche invisible d'un miasme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine, il y a un espace infini que rien ne peut combler.

Le tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoissances naturelles, laborieusement acquises depuis deux mille ans, nous a été donné par M. Lassar, & l'on ne voit pas sans étonnement que le dix-huitième siècle a été le moins fécond en découvertes,

quoique le scalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait constamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie, malgré la profonde attention qu'elle a donné à l'anatomie, n'a pas caractérisé ce siècle, comme devant figurer parmi les siècles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative est plus avancée.

QUE de réflexions s'offrent en foule ! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps matériel ; nous en avons calculé les parties grossières, & les petits rouages qui sont sous nos yeux nous sont inconnus.

COMMENT lire dans le vrai livre de la nature, lorsque l'intérieur du corps, curieusement visité dans tous ses points, ne nous offre encore qu'une nomenclature ? Les différences qu'il y a entre la sensibilité qui appartient exclusivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appartient exclusivement aux muscles, démontrent que l'histoire de l'anatomie ne présente que les découvertes éparfes, isolées, sans but, sans liaison, & qui ne peuvent qu'éclairer faiblement la physiologie.

La connoissance de la nature de l'homme, par rapport à la guérison de toutes ses mala-

dies, appartient visiblement à une autre science.

EST-CE la physique ? est-ce la chymie qui aura la gloire, par ses hypothèses, d'effacer cette stérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette physionomie morte & impassible, qu'elle semble avoir contracté avec les cadavres qu'elle mutile, & de bannir ces termes muets, propres seulement à enfler le catalogue des mots d'une langue ?

C H A P I T R E L X.

Grifettes.

ON appelle *grifette* la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturieres, les ouvrières en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix-huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre

particulière, & y vivent à leur fantaisie ; privilège que n'a pas la fille du bourgeois un peu aisé ; il faut qu'elle reste décemment à la maison avec la mère impérieuse , la tante dévote , la grand'mère qui raconte les usages de son tems , & le vieil oncle qui rabache.

CLOITRÉE ainsi dans la maison paternelle , la bourgeoise attend long-tems un époux qui n'arrive pas. S'il y a plusieurs sœurs , la dot médiocre n'en tente aucun , & toute sa félicité se borne à se requinquer le dimanche , à mettre la belle robe & à se promener en famille au jardin des Tuileries.

LA grifette est plus heureuse dans sa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle se licencie dans l'âge où ses charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté , & son bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artisan de son état , qu'assujettissement , peine & misère ; elle prend de bonne heure un esprit d'indépendance. Aux premiers besoins de la vie se joint celui de la parure. La vanité , non moins mauvaise conseillère que la misère , lui répète tout bas d'ajouter la ressource de sa jeunesse & de sa fi-

gure à celle de son aiguille. Quelle vertu résisteroit à cette double tentation ? Ainsi la grisette devient libre ; à l'abri d'un métier elle fuit ses caprices , & ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant , quoique passager. Les plus sages économisent & se marient quand elles sont sur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immense de filles nubiles , qui , par leur position , sont devenues étrangères au mariage & au célibat. C'est là le grand vice de la législation moderne , & ce vice embrasse aujourd'hui non seulement Paris , mais toute la France & même une partie de l'Europe. Qui ne sent pas la nécessité d'une loi nouvelle , propre à remédier à ce qui ne s'étoit point encore vu dans les siècles antérieurs ?

Il seroit du moins nécessaire d'assurer une existence plus douce à un grand nombre de filles , en leur apprenant des métiers convenables à leur sexe. Il faudroit ensuite qu'elles fussent autorisées à exercer celui qu'elles choisiroient sans maîtrise , sans gêne ni contrainte , sans taxe quelconque. L'homme pauvre a une

multitude de ressources ; la fille indigente n'en a guere , & encore sont-elles embarrassées d'obstacles. Pourquoi lui ôter presque le pain , en grévant son métier d'un impôt ? Quoi , une lingere sera taxée ; il faudra payer avant que de faire une robe !

QU'AUCUNE espece de tyrannie n'empêche ces filles d'embrasser tous les petits travaux sédentaires qui aident à les nourrir. Laissons leur toutes les ressources qu'elles peuvent se créer ; que l'imposition pécuniaire leur soit inconnue ; que la protection due à leur foiblesse leur soit accordée : les mœurs y gagneront , & une industrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin , que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouissent les hommes , avec qui elles sont incessamment mêlées , ou que , suivant l'usage asiatique , elles soient séquestrées & n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c'est le pire.

UNE autre idée se présente ; c'est celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe , & ne mettroit d'autre différence entr'elles que celle qui naît de la beauté & de la vertu. Cette idée non

encore approfondie , ainsi qu'elle le méritoit , pourroit être la matiere d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle soit de nos mœurs & de nos loix , comme tout doit être furbordonné peu à peu à la vérité & à la raison, il viendra un siecle où l'on sentira la nécessité de cette loi pour le bon ordre domestique , l'avantage des mœurs & le repos public. Cette situation de tant de femmes qui couvrent la France & à qui il est défendu tout-à-la-fois d'être concubines & d'être mariées , exige un changement prompt dans des loix que le tems, les mœurs & le luxe ont si prodigieusement altérées.

CHAPITRE LXI.

Vénalité.

E L L E est par-tout : c'est le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainsi que les meubles. L'argent empoisonne tout ; son besoin éternel dénature le sang , l'amitié, la justice , la reconnoissance. Les places se donnent à l'intrigant qui les achete , au traître dont on récompense la délation obscure , au

méchant qui se fait craindre. La politique ménage certains hommes , leur accorde des faveurs , des emplois. On tâche d'affoupir leurs qualités mal-faisantes ; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme , on le laisse là. *A quoi est-il bon ?* dit - on ouvertement. Oui , il est passé en proverbe de dire aujourd'hui , *un honnête homme n'est bon à rien.*

Tous les emplois se vendent , ainsi que les charges. Le protecteur de nos jours est une espece de *croupier* qu'il faut payer & qui ne vous fait participer aux profits d'un travail quelconque , que quand il a assuré son bénéfice sur ce même travail.

LA vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de justice. Comment concevoir que Montesquieu ait jamais voulu excuser cette vénalité , & la raison de Montesquieu , sans doute , c'est qu'il avoit acheté sa charge.

Ce fut le chancelier Duprat , dont la mémoire sera à jamais odieuse , qui introduisit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité ; ce qui a si bien fait dire à l'auteur de la *Henriade* , en parlant de ces avides calculateurs :

Qui

Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineestimable prix des vertus de nos pères.

DEUX siècles & demi ont à peine commencé à dissiper les nuages épais, que les fausses maximes de Duprat avoient répandus sur le droit naturel, sur le droit public, sur les principes de la législation & du gouvernement. C'est lui qui le premier osa dire à un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : vous pouvez tout, & votre vouloir est la loi suprême ; ce qui signifioit en d'autres termes : dépensez, ruinez-vous, ruinez les autres ; n'importe, c'est votre droit. Comme si le droit d'être déraisonnable appartenoit à d'autres qu'aux insensés ; le droit de nuire & dévaster, qu'aux furieux. La vénalité des charges est une plaie qui saigne encore, & qui ne pourra jamais être guérie.

LOUIS XII étoit beaucoup plus excusable d'avoir aliéné ses domaines. Que n'a-t-il plutôt suivi ce plan que la vénalité des charges ! Le souverain d'un état aussi grand que la France, est sans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puisse avoir un fonds cultivable, de quelque espèce que ce puisse être.

LA dégradation des esprits est peut-être née de ce malheureux système réglementaire & fiscal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choses ? Quand les empires seront-ils assis sur leur véritable base ! Quand la confusion des idées cessera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables, *charges créées, places inamovibles.*

CHAPITRE LXII.

Femmes de quarante ans.

IL est une situation cruelle, embarrassante pour une femme qui a excité long-tems les desirs des hommes & la jalousie de son sexe ; c'est le moment où son miroir lui dit : vous n'êtes plus charmante comme autrefois ; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface ; & quoique l'éclipse de vos attraits soit imperceptible, elle n'en est pas moins réelle.

ELLE voudroit démentir ce crystal véridique ; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, & pousse un profond soupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible

est plus forte que lui. Une angoisse amère abat son cœur ; en perdant ses agrémens , elle sent qu'elle perd son existence.

QUOI, ceux qu'elle avoit enchainés à son char, bientôt ne laisseront plus tomber sur elle qu'un regard de complaisance ! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ses attraits flétris ! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole , à peine se souviendra d'elle ! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politesse , ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ses voisins ; dès qu'on l'aura fixée , on détournera les yeux. Quel état pénible , sur-tout lorsque le cœur est encore avide du desir de plaire , lorsque l'on veut toujours paroître , & que personne ne s'empresse à vous remarquer !

C'EST alors qu'une femme , exilée de la société , ressent un chagrin cent fois plus vif que le ministre ambitieux qui se trouve tout-à-coup dépossédé du pouvoir dont il étoit si fier & si jaloux. Tous deux versent des larmes secrètes , en jetant de loin un coup d'œil vers le monde , vers ce maître changeant & tyrannique , qui dans son ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux sont

encore dévorés d'une ambition sourde ; celle d'une femme se trouve la plus impuissante. N'être plus de mise dans le tourbillon du monde , lui semble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

POUR la sauver de cet état affreux , de cette honte de n'être plus rien , de cet ennui indéfinissable , il se présente à elle deux ressources , la dévotion & le bel-esprit. Mais ces deux états sont surannés ; la dévotion n'est plus de mode , & l'affiche du bel-esprit est devenue trop difficile à soutenir.

QUE fait-elle donc ? Elle s'entoure de jeunes demoiselles , brillantes de fraîcheur & de beauté , elle les dirige , les endoctrine , entre dans tous leurs secrets , & parvient ainsi à faire encore rechercher sa société , & à prolonger cette espèce d'empire dont elle est si jalouse.

L'EXPÉRIENCE du monde lui a appris que toutes les affaires se travailloient comme la tapisserie. On voit naître les couleurs , & la main est cachée ; elle se livre donc à l'intrigue , elle a un bureau , un secrétaire ; elle écrit trente lettres par jour , vingt-neuf sont rejetées. Une réussit , & la voilà satis-

faite. Elle protège ; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'espérance qui vous abuse , fait qu'on ajoute foi à ses promesses ; elle se mêle d'un emploi de quatre-cents livres , comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute ; & pourvu que son nom soit cité chez les ministres ; pourvu qu'on dise qu'elle négocie des places & des mariages , qu'on a apperçu dans son salon un évêque & un maréchal de France , on lui attribue une grande existence , & quelquefois elle est contente de la simple apparence du crédit & du pouvoir.

IL faut bien que plusieurs femmes qui , à la lettre ont leurs bureaux , chérissent à un certain âge ce genre d'occupation ; car dès qu'une petite place vient à vaquer , cent lettres de recommandation la sollicitent. Chaque postulante fait autant d'efforts que s'il s'agissoit d'un objet de la plus grande importance.

LA femme qui ne se sent pas les qualités requises pour ce grand rôle , ou qui n'a pas le crédit convenable , prend le parti de la retraite , joue la petite santé , s'environne de médecins , sans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d'une migraine

éternelle ; c'est un artifice ingénieux , pour donner à ses attraits expirans un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre sa porte à cette foule de gens qui portent par-tout leur désœuvrement , qui viennent sans façon bâiller dans leur visite , & accuser l'excessive lenteur du tems. Enfin , après avoir eu nombre d'aimans , elle doit s'estimer heureuse , si elle a su en convertir un en fidele ami.

AU reste , une femme à Paris n'a jamais quarante ans ; elle en a toujours trente ou soixante ; & comme personne ne dit le contraire , la femme quadragénaire n'existe pas.

NOUVEAU

263

CHAPITRE LXIII.

Feuilles périodiques.

LES journaux sont les trompettes de la renommée , les plus menteuses & les plus impudentes. Tel périodiste annonce un auteur comme un aigle ; l'autre le traite d'oïson : le panégyrique & la satire de l'écrivain paroissent le même jour. A qui s'en rapporter ?

A soi-même ; lire l'ouvrage , & ne point demander bêtement à autrui se qu'il en pense.

LE critique impartial & sans préjugés littéraires n'a point encore existé. Mais l'homme en état de produire ne se rabaisse point à analyser des ouvrages ; il en enfante.

SE fait journaliste qui veut , & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ses confreres.

LE ministère protège les petites feuilles fatyriques , où les auteurs sont déchirés à belles-dents , afin d'entretenir la rivalité , la haine & la jalousie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

LE public oisif retient les injures & les épigrammes , & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministère sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits , si l'estime universelle répondoit à ses travaux. Il tâche de lui ravir cette estime précieuse ; & une foule d'aboyeurs , doués d'un esprit médiocre & d'une rage incurable , servent le ministère au-delà de ses espérances.

On ne doit jamais répondre aux journalistes , parce que l'ouvrage se défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des fots , que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés , tous ces ignorans voient avec joie des hommes célèbres se donner en spectacle.

EN fait de goût d'ailleurs , quand on n'est pas d'accord sur le champ , plus on dispute & moins on se rapproche.

MAIS le journaliste veut-il louer ? il ne connoît plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France , & dit : *ce n'est qu'un individu qui manque , & c'est une nation entiere à consoler !* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaisant , un législateur , un héros protecteur de la patrie , un naturaliste du premier ordre. Non , il s'agit de *Lekain*.



CHAPITRE LXIV.

Distribution des aumônes.

IL est plus aisé de donner l'aumône que de la répandre avec une juste répartition. Les besoins de convenance ne devraient point passer avant les besoins de première nécessité. C'est ce qui arrive néanmoins. Les aumônes montent annuellement à des sommes considérables. Mais on tue pour ainsi dire la charité publique par des préférences inconsidérées & criminelles ; on enlève aux véritables pauvres les aumônes qui leur sont spécialement consacrées. Tantôt c'est une fille de qualité qu'il faut soutenir, & l'on éloigne la pauvre couturière. Tantôt c'est une maison jadis opulente tombée par son luxe, & qu'il faut relever. Les pauvres de la paroisse, ignorés dans leurs greniers & n'en sortant pas, reçoivent peu, tandis qu'une famille qui se dit importante, va chez le curé, demande & exige de l'argent avec une fierté importante. S'il veut user d'une fermeté judicieuse, on prend un ton presque arrogant ; on osera

lui dire, que les pauvres roturiers font une canaille inutile à la société, dont l'existence ou le non-être doivent être fort indifférens à l'état; que les nobles pauvres ont droit d'épuiser avant tout les ressources des largeesses particulieres & publiques.

LES ames pieuses tombent fréquemment dans les pieges que lui tend l'orgueil importun de ces mendiants titrés, & l'on donne pour le soutien du luxe, de la mollesse, de l'oïfiveté, ce qui étoit réservé pour soulager les besoins de l'artisan laborieux, dont la famille, faute de secours, périroit de langueur & de désespoir.

AINSI des noms & des prééminences chimeriques égarent la main des dispensateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

OR, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain; mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le besoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs sensibles.

LA noblesse, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui est possible d'obtenir, se rabat après ces dissipations au pied de l'autel, & absorbe les produits que la religion & l'hu-

manité avoient mis en réserve pour le soulagement des infortunés.

VOILA pourquoi, après tant de largesses, les hôpitaux sont encore le temple éternel du désespoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaisance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renversé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude empêche de recourir à un travail utile.

GRACES à leurs demandes audacieuses & à la foiblesse des distributeurs, ils trouvent plus de secours que ceux qui luttent pour sortir de l'indigence. *Ils sont accoutumés à l'aisance*, s'écrie-t-on : & ce raisonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la classe obscure.

LA bourse, dans la main de la femme de qualité, se remplit; elle leve un impôt sur quiconque l'aborde; il faut que cette bourse égale en grosseur celle que sa voisine a su créer. Il y entre une sorte de rivalité, pour ne pas dire d'ostentation. Mais cet orgueil seroit moins blâmable, si la main qui amasse ne savoit pas pour qui elle amasse, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'est plus obéir à la compas-

tion ; c'est faire entrer dans le sentiment de la charité une espérance confuse de vaine gloire , & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite est d'être caché à l'œil du monde.

MAIS que l'homme charitable se nomme publiquement , j'y consens ; & il le peut , pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre distinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de se tromper , qu'il écoute la voix publique ; elle lui apprendra sur quel terrain desséché doit tomber la rosée que le Créateur , jugeant en silence les actions des hommes , a confié entre ses mains.

A Dieu ne plaise que j'accuse ici les distributeurs des aumônes de détourner une obole des sommes sacrées qui leur sont remises ! C'est un forfait dont la supposition ne doit pas entrer dans notre esprit. Mais on viole de tous côtés les pasteurs & les aumôniers de la capitale. Ils cèdent malgré eux aux sollicitations pressantes. Tel nom leur en impose , & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'est-ce pas ici qu'il faudroit appliquer ce beau vers de Voltaire ?

Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.

ON dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment se peut-il après cela qu'il y ait tant de misérables ? Le vice vient donc de la distribution. Ce qu'il y a de plus difficile , n'est pas de faire le bien , mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui souffre accuse les administrateurs des maisons de charité. Quand il les voit au bout de quelques années étaler un équipage brillant , ouvrir une maison magnifique , dresser une table somptueuse , il pense que cette opulence est prise sur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît si monstrueux que , malgré les apparences , je persiste à le croire impossible ou du moins chimérique.

DES ames charitables , au lieu de déclamer inutilement , ont pris à tâche d'essayer la pratique & de vaincre les préjugés & les obstacles qui s'opposoient aux projets d'une bienfaisance active. Leurs yeux ont vu , leurs mains ont palpé ; les détails n'ont point rebuté leur vigilance journalière ; le succès a confirmé leur théorie éclairée ; & l'on est parvenu , ainsi qu'il résulte des registres du *nouvel hospice de charité* , à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'est un grand exemple récemment

offert à ceux qui sont chargés de l'administration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hospice de charité* pourra dorénavant servir de modèle à tous les établissemens de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au tems de le perfectionner, c'est-à-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE LXV.

École de Boulangerie.

IL y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne fait pas lui donner sa perfection : cela est démontré. C'est parce que tout le monde a cru le bien faire, & que tout le monde l'a fait assez mal.

La panification du froment est une opération chymique, qui doit être éclairée par les chymistes. La routine aveugle la dénature. L'expérience seule peut la conduire au degré de perfection dont elle est susceptible. Les arts de première nécessité sont restés dans l'en-

sance, précisément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

IL n'y a point de servante qui ne croie fermement qu'il est impossible de lui apprendre quelque chose sur la manière de faire le pain. Les servantes pourroient se succéder pendant vingt siècles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'est ce qui est déjà arrivé.

LE pain se fait mieux à Paris que par-tout ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont su raisonner leur art. Ensuite les chimistes ont su nous instruire à analyser le bled, & suivre cet art depuis la préparation des levains jusqu'à la cuisson; & grâces à ces professeurs, le pain qu'on mange dans les hôpitaux est meilleur que celui qui est servi sur la table la plus opulente de la Suisse, où l'on ne fait pas faire le pain, parce que toutes les servantes croient le savoir faire.

ON laissera les servantes gâter le bled & en diminuer le poids; mais la Suisse qui a peu de bled, & où le pain en général est très-mal fait, devroit savoir que l'amélioration, loin d'ajouter à la dépense, donne des bénéfices considérables, parce qu'en boulangerie, l'économie marche de front avec la perfection.

L'ÉCOLE de boulangerie est gratuite & doit changer insensiblement la routine pour y substituer des procédés plus simples & plus heureux. Elle enseigne tout ce qui concerne cet art, jusqu'ici méconnu dans ces premiers principes. Elle expose les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les espèces de pain.

VOILA une science toute nouvelle qu'on ne soupçonne point ailleurs, & dont on se moque peut-être avec la bêtise de l'ignorance. Pendant ce tems, le professeur chymiste tire une farine belle & savoureuse de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonniér, & de ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

MAIS comment recevoir des professeurs dans l'art de faire le pain ? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les servantes, & même leurs maitresses, qui se liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu'on le fait, & que c'est ainsi que le mangeoient les grands-peres.

PLUSIEURS villes étrangères feront peut-être encore un siècle avant de lire l'*Avis aux bon-*

des ménagères des villes & des campagnes.

Mais on y lira de sottes gazettes.

LES femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloise, des rubans & des ariettes; mais on ne fera pas venir un boulanger instruit à l'école des chymistes. Les étrangers diront : qu'est-ce que la chymie ? Nous prend-on pour des barbares qui ne savent pas faire le pain ? Et ces étrangers, admirateurs de leurs servantes, & n'en sachant pas plus qu'elles, quoiqu'ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement & sur la qualité & sur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, & qui accueillez avec transport un cor-de-chasse de la capitale, faites venir un disciple de l'école de boulangerie, & votre petite ville y gagnera quelque chose de plus substantiel que le son du flûteur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des soins les plus nécessaires à la subsistance & à la conservation de l'homme. On y joint l'expérience manuelle. Ceux qui enseignent se servent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent sont à la portée des

mitrons. Voilà comme on s'éleve en paroissant s'abaisser.

LE pain qu'on mange à Paris est devenu excellent. On a réprimé tout-à-la-fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il est à désirer que dans le reste du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être surveillé; car le pain est en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compose à la campagne presque sa seule nourriture. Or, qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

QUAND je songe aux huit ou neuf cents mille ames qui peuplent la capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économistes ne les aiment pas; elles dérangent un peu leur système. Les pommes de terre, réunissant toutes les propriétés alimentaires, sont susceptibles d'une infinité de préparations & peuvent remplacer les gruaux, la semoule, le salep, le sagou. Quelles ressources ouvertes pour la misère!

CES végétaux, à ce qu'il paroît, sont tous doués des propriétés nutritives qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'existe

point de végétal ni même de partie végétale qui ne recèle une substance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura su l'extraire ; & cet art est bien moins compliqué que celui de faire du pain.

QUELLE reconnoissance ne devons nous pas aux chymistes, tels que MM. Parmentier, Cadet de Vaux, qui, par ces découvertes simples & utiles, auront tué le monstre de la famine, cet enfant de notre ignorance qui domine les empires ! Ils auront justifié la Providence, en montrant aux rois & aux peuples que la stérilité n'est qu'apparente, & que tout ce qui végète offre à la faim une substance nourrissante ; que la disette est un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panai-res, & plusieurs en sont pourvues plus ou moins.

C'EST donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment, & avec une sorte d'opiniâtreté. Le règne alimentaire est par-tout, ainsi que l'eau qui nous sert de boisson.

PROBABLEMENT le vin est par-tout aussi.

Ces substances précieuses qu'on n'attribuoit qu'au bled & à la vigne, répandues avec profusion sur le sein de la nature, n'attendent que la main de l'art pour se développer, nourrir & protéger l'humanité entière contre la fureur des éléments & le monopole non moins redoutable.

PLUS de ces années désastreuses où l'on a vu l'homme, couché sur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoissant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine, il ne craindra plus les révolutions physiques ni politiques. Partout où le Créateur a fait lever un végétal, là se trouve de quoi l'adorer & le remercier de ses bienfaits.

HONNEUR au nouveau Triptolème, qui le premier a développé ces importantes connoissances ! Si les Indiens mangent la cassave, le tapioca, après une certaine préparation ; si d'autres usent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuses. Le système qui admet une Providence éternelle & bienfaisante n'avoit pas besoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais observons que c'est après la composition de l'*Illiade*

& de l'*Esprit des loix*, que l'homme a enfin soupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

VENEZ économistes qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767 l'exportation illimitée du bled, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le signal d'afamer le royaume; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & songez qu'une seule découverte en chymie vous condamne au silence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre système. Que deviennent vos grands mots devant une seule expérience chymique? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phrases oratoires. Eh! vous n'avez jamais soupçonné l'influence que pourroient avoir sur le gouvernement des empires certaines découvertes. Réfléchissez-y; il se peut très-bien qu'elles entraînaient la dissolution de nos sociétés, si horriblement inégales, & qu'elles portaient au plus haut degré la perfectibilité humaine.

AVANT peu, un chymiste nous donnera peut-être un vin généreux, qui n'aura pas été fourni

par le bois noir & tortueux , dont la façon coûte tant de peines. L'acide , le sucre sont sous nos mains. La nature est une ; mais nous ne la voyons pas.

LES économistes & leurs semblables s'é-tourdissent de mots qu'ils n'entendent point. Ils se plaignent ensuite du peu de conception d'autrui ; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand système. Comme tout cela rit à l'œil sur le papier !

C H A P I T R E L X V I .

D'Argenson.

IL monta en 1697 la machine de la police ; non telle qu'elle existe aujourd'hui ; mais il en a imaginé le premier les ressorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-fait. Son jeu admet des modifications variées ; mais elles ne sont pas toutes également difficiles , parce que la machine est toute dressée & subordonnée dans toutes ses parties bien jointes à la main du chef ; ce qui étoit nécessaire ; les

agens de la police devant être soumis à une discipline exacte , qui doit se rapprocher beaucoup de la discipline militaire.

D'ARGENSON fut sévère , peut-être parce qu'il sentit , en donnant la première impulsion , une résistance que ses successeurs ont moins éprouvée. On a cru long-tems qu'un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Plusieurs ont trop appesanti la main , parce qu'ils ne connoissoient pas le peuple de Paris ; peuple chaud , mais sans férocity , dont tous les mouvemens se devinent , & par conséquent facile à mener. Qui seroit sans pitié dans cette place , seroit un monstre.

LE peuple qui a toujours des idées confuses de licence , & qui craint le lieutenant de police , comme les écoliers craignent le correcteur du college , n'a pas toujours eu pour cette place le respect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une espece de commissaire dont on pouvoit bafouer la robe ; & cette magistrature a paru plaisante à la folie inconsiderée de quelques jeunes colonels. Mais on a senti de nos jours que l'administration d'un

lieutenant de police doit avoir sa force, son poids, sa dignité.

LE peuple qui aime à voir le *correcteur* subordonné à son tour, répète les mots que lui adresse, à ce qu'il prétend, le premier président du parlement : *clarté, propreté, sûreté*. Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne fait pas que ce n'est qu'une vaine formule, & que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

IL est assez plaissant d'imaginer que l'on espionne, en tems & lieu, celui qui fait espionner à son gré les autres citoyens. Ainsi les chainons qui lient les hommes dans l'ordre politique, sont réellement incompréhensibles. Celui qui n'admire pas comment la société existe & se soutient, par la réaction simultanée de ses membres, & qui ne voit pas la *queue* du serpent rentrant dans sa *gueule*, emblème antique de tout gouvernement, n'est pas né pour réfléchir.

ON ne fera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fonténelle, sur la police de Paris & sur M. d'Argenson, premier du nom. On pourra faire une comparaison

secrète de ce qui ressemble encore aujourd'hui avec ce qui ne ressemble plus. Je me dispenserai du commentaire.

“ LES citoyens d'une ville bien policée
„ jouissent de l'ordre qui y est établi ; sans
„ songer combien il en coûte de peines à
„ ceux qui l'établissent, ou le conservent, à
„ peu près comme tous les hommes jouissent
„ de la régularité des mouvemens célestes,
„ sans en avoir aucune connoissance ; & même
„ plus l'ordre d'une police ressemble par son
„ uniformité à celui des corps célestes, plus
„ il est insensible ; & par conséquent, il est
„ toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus
„ parfait. Mais qui voudroit le reconnoître
„ & l'approfondir, en seroit effrayé. Entre-
„ tenir perpétuellement dans une ville, telle
„ que Paris, une consommation immense,
„ dont une infinité d'accidens peuvent tou-
„ jours tarir quelques sources ; réprimer la
„ tyrannie des marchands à l'égard du public,
„ & en même tems animer leur commerce ;
„ empêcher les usurpations mutuelles des uns
„ sur les autres, souvent difficiles à démê-
„ ler ; reconnoître dans une foule infinie tous
„ ceux qui peuvent aisément y cacher une

» industrie pernicieuse , en purger la société ,
» ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent
» lui être utiles par des emplois dont d'autres
» qu'eux ne se chargeroient pas , ou ne s'ac-
» quitteroient pas si bien ; tenir les abus né-
» cessaires dans les bornes précises de la néces-
» sité qu'ils sont toujours prêts à franchir ,
» les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils
» doivent être condamnés , & ne les en tirer
» pas même par des châtimens trop éclatans ;
» ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que pu-
» nir , & ne punir que rarement & utilement ;
» pénétrer par des conduits souterrains dans
» l'intérieur des familles , & leur garder les
» secrets qu'elles n'ont pas confiés , tant
» qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ;
» être présent par-tout sans être vu ; enfin ,
» mouvoir ou arrêter à son gré une multi-
» tude immense , & être l'ame toujours agis-
» sante , & presqu'inconnue de ce grand corps :
» voilà quelles sont en général les fonctions
» du magistrat de la police. Il ne semble pas
» qu'un homme seul y puisse suffire , ni par
» la quantité des choses dont il faut être
» instruit , ni par celle des vues qu'il faut
» suivre , ni par l'application qu'il faut ap-

» porter , ni par la variété des conduites qu'il
» faut tenir , & des caractères qu'il faut pren-
» dre ; mais la voix publique répondra si
» M. d'Argenson a suffi à tout.

» Sous lui la propreté , la tranquillité , l'a-
» bondance , la sûreté de la ville furent por-
» tées au plus haut degré. Aussi le feu roi
» se reposoit-il entièrement de Paris sur ses
» soins. Il eût rendu compte d'un inconnu
» qui s'y seroit glissé dans les ténèbres ; cet
» inconnu , quelque ingénieux qu'il fût à se
» cacher , étoit toujours sous ses yeux ; & si
» enfin quelqu'un lui échappoit , du moins
» ce qui fait presque un effet égal ; personne
» n'eût osé se croire bien caché. Il avoit mé-
» rité que dans certaines occasions importan-
» tes , l'autorité souveraine & indépendante
» des formalités appuyât ses démarches ; car
» la justice seroit quelquefois hors d'état d'a-
» gir , si elle n'osoit jamais se débarrasser de
» tant de sages liens dont elle s'est chargée
» elle-même.

» ENVIRONNÉ & accablé dans ses audien-
» ces d'une foule de gens du menu peuple
» pour la plus grande partie , peu instruits
» eux-mêmes de ce qui les amenoit , vive-

„ ment agités d'intérêts très-légers & fou-
„ vent très-mal entendus , accoutumés à
„ mettre à la place du discours un bruit in-
„ sensé , il n'avoit ni l'inattention ni le dé-
„ dain qu'auroient pu s'attirer les personnes
„ ou les matieres. Il se donnoit tout entier
„ aux détails les plus vils , ennoblis à ses
„ yeux par leur liaison nécessaire avec le bien
„ public ; il se conformoit aux façons de pen-
„ ser les plus grossières ; il parloit à chacun
„ sa langue , quelque'étrangere qu'elle lui fût ;
„ il accommodoit la raison à l'usage de ceux
„ qui la connoissoient le moins ; il concilioit
„ avec bonté des esprits farouches , & n'em-
„ ployoit la décision d'autorité qu'au défaut
„ de la conciliation. Quelquefois des contes-
„ tations peu susceptibles ou peu dignes d'un
„ jugement sérieux , il les terminoit par un
„ trait de vivacité plus convenable & aussi
„ efficace. Il égayoit même , autant que la
„ magistrature le permettoit , des fonctions
„ souverainement ennuyeuses & défagréables ,
„ & il leur prêtoit de son propre fonds de
„ quoi le soutenir dans un si rude travail.
„ La cherté étant excessive dans les an-
„ nées 1709 & 1710 , le peuple injuste ,

„ parce qu'il souffroit , s'en prenoit en partie
„ à M. d'Argenson , qui cependant tâchoit par
„ toutes sortes de voies de remédier à cette
„ calamité. Il y eut quelques émotions qu'il
„ n'eût été ni prudent, ni humain de punir trop
„ sévèrement. Le magistrat les calma ; & par
„ la sage hardiesse qu'il eut de les braver ,
„ & par la confiance que la populace , quel-
„ que furieuse , avoit toujours en lui. Un
„ jour , assiégé dans une maison où une troupe
„ nombreuse vouloit mettre le feu , il en fit
„ ouvrir la porte , se présenta , parla , & ap-
„ paisa tout. Il savoit quel est le pouvoir d'un
„ magistrat sans armes ; mais on a beau le
„ savoir , il faut un grand courage pour s'y
„ fier. Cette action fut récompensée ou sui-
„ vie de la dignité de conseiller d'état.

„ IL n'a pas seulement exercé son courage
„ dans des occasions où il s'agissoit de sa
„ vie autant que du bien public , mais en-
„ core dans celles où il n'y avoit pour lui
„ aucun péril que volontaire. Il n'a jamais
„ manqué de se trouver aux incendies , &
„ d'y arriver des premiers. Dans ces momens
„ si pressans & dans cette affreuse confusion ,
„ il donnoit les ordres pour le secours , &

„ en même tems il donnoit l'exemple , quand
 „ le péril étoit assez grand pour le deman-
 „ der. A l'embrasement des chantiers de la
 „ porte Saint-Bernard , il falloit , pour pré-
 „ venir un embrasement général , traverser
 „ un espace de chemin occupé par les flam-
 „ mes. Les gens du port , & les détache-
 „ mens du régiment des Gardes hésitoient à
 „ tenter ce passage. M. d'Argenson le fran-
 „ chit le premier , se fit suivre des plus bra-
 „ ves , & l'incendie fut arrêté. Il eut une
 „ partie de ses habits brûlés , & fut plus de
 „ vingt heures sur pied , dans une action
 „ continuelle. (*)

„ QUELQU'ÉTENDUE que fût l'adminis-
 „ tration de la police , le feu roi ne permit
 „ pas que M. d'Argenson s'y renfermât en-
 „ tièrement ; il l'appelloit souvent à d'autres
 „ fonctions plus élevées & plus glorieuses ,
 „ ne fût-ce que par la relation immédiate
 „ qu'elles donnoient avec le maître , relation
 „ toujours si précieuse & si recherchée. Tan-

(*) Fontenelle ajoute : *Il étoit fait pour être Romain , & pour passer du sénat à la tête d'une armée.* C'est une phrase collégiale , & qui déparoit , je crois , ce beau morceau. Je l'ai retranchée.

„ tût il s'agissoit d'accommodement entre per-
„ sonnes importantes , dont il n'eût pas été
„ à propos que les contestations éclataissent
„ dans les tribunaux ordinaires , & dont les
„ noms exigeoient un certain respect auquel
„ le public eût manqué. Tantôt c'étoient des
„ affaires d'état qui demandoient des expé-
„ diens prompts , un mystère adroit , & une
„ conduite délicate. Enfin , M. d'Argenson vint
„ à exercer réglément auprès du roi un mi-
„ nistère secret & sans titre , mais qui n'en
„ étoit que plus flatteur , & n'en avoit même
„ que plus d'autorité. „

FONTENELLE n'a point parlé de la sévérité de M. d'Argenson , de son penchant à punir ; ce qui est plutôt un indice de foiblesse que de force. Hélas , les loix humaines , imparfaites & grossières , ne peuvent descendre dans l'abîme du cœur humain , & y surprendre la cause des délits qu'elles ont à punir ! Elles ne jugent que des surfaces ; elles absoudroient peut-être celui qu'elles condamnent ; elles frapperoient celui qu'elles laissent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement , je l'avoue. Cependant elles ne devoient pas négliger tout ce qui sert à révéler l'intérieur de l'homme.

Elles doivent estimer la force des passions naturelles & indestructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes; avoir égard à l'âge, au sexe, au tems, au jour; ce sont des regles fines, qui n'ont pu se trouver dans la tête du législateur, mais qui doivent se rencontrer dans celle d'un lieutenant de police.

IL y a aussi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s'égarent semble diminuer la faute; où il faut une sorte de circonspection, pour que le châtimement ne se trouve pas en opposition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtimement paroîtroit ridicule ou barbare, & que l'indignation pourroit réjaillir sur la loi & sur le magistrat.

JE voudrois bien avoir quelques notions sur le caractère de plusieurs lieutenans de police, savoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry*, M. *Nicolas Jean-Baptiste Ravol d'Ombreval*, M. *René Hérault*, & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynastie, qui s'appelloit M. *Gabriel-Nicolas de la Reynie*. Les autres plus liés aux événemens publics me sont connus.

M. Le Noir est aujourd'hui le quatorzieme lieutenant-général de police de Paris. Il a
changé

changé plusieurs fois en un ministère de compassion & d'indulgence un ministère de justice & de rigueur , & l'ordre public n'en a pas souffert.

CHAPITRE LXVII.

Maître - ès - Arts.

C'EST un homme qui a mis dans sa tête quelques fragmens de la pitoyable logomachie , base de cette philosophie scholastique , l'opprobre de la raison humaine. On appelle ces cahiers obscurs , *Cours complet de philosophie*. Ces cahiers ne font qu'induire la jeunesse en erreur , lui rendre l'esprit faux , l'accoutumer à se payer de mots , alimenter ces questions frivoles qui ont retardé les progrès de l'esprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge , ait grand soin de n'avoir rien dans la tête qui ressemble aux idées de Locke , de Newton & de Descartes , après quoi il lui est permis d'enseigner les mêmes sottises à sa classe.

ON avoit proposé l'impression des cahiers ; mais le professeur fait prudemment de s'y opposer.

Que feroit ce galimatias dicté dans la poussière des classes, devant les lumières de notre siècle ?

C'EST avec raison qu'on a dit : comment se fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens, & pas une bonne grammaire ; des milliers de professeurs en éloquence, & pas un seul professeur éloquent ; des milliers de rhéteurs, & pas une bonne rhétorique ; des milliers de professeurs de philosophie, & pas un seul bon ouvrage philosophique émané d'eux ; des milliers de régens, & pas un bon plan d'études ? c'est qu'il n'appartient qu'à la voie de la presse de réformer les erreurs, de propager les vérités. Telle est la vraie langue de l'instruction universelle.

IL ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire & pas le sens commun ; ainsi qu'il ne faut que douze sols à un homme & la trouvaille d'un vieux bouquin, pour en faire un académicien de l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il rencontre sur le quai un volume vermoulu de ces pesans érudits du quatorzième siècle. Ce bouquin traitera des noms & surnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'est un fatras

immense , mais étonnamment docte. De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que personne n'aura eu le courage de lire , mon aspirant tirera sans peine quatre ou cinq dissertations qui obtiendront trois médailles ; & le voilà dans l'anti-chambre de l'académie françoise.

CHAPITRE LXVIII.

Du siècle littéraire de Louis XIV.

ON le vante perpétuellement dans les journaux , afin de mieux rabaisser les écrivains actuels. Il est tems de les venger. Le siècle de Louis XIV n'a produit que des poètes sous le nom même d'orateurs ; rien sur la morale politique.

LA morale , dont le nom effarouche le plus grand nombre d'esprits , est peut-être la science la plus susceptible des ornemens de l'éloquence. La morale se prête à toutes les formes agréables ; & comme elle embrasse les plus petites regles du devoir , elle imprime une certaine importance à tous les détails

qui, dans les autres sciences, sont froids & inanimés.

L'ATTRACTION newtonienne est admirable sans doute; mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus sociables, qui perfectionne en nous le sentiment de la bienfaisance, est bien préférable à peindre & à démontrer. Elle existe, cette attraction intime; elle est le lien des hommes & le chef-d'œuvre de la législation.

NOTRE éloquence, fondée sur ces principes, est donc bien supérieure à celle du siècle dernier. Des poètes rampans, des orateurs mercenaires, ont fait fumer un encens dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la prostitution du bel-esprit n'a été poussée si loin qu'aux pieds de Louis XIV.

LES hommes font de grands enfans. Quelques statues, quelques tableaux, quelques morceaux de poésie font donner à un siècle, qui d'ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de siècle des beaux-arts, de siècle de gloire.

La révocation de l'édit de Nantes, en 1685, a passé sans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous disons donc hardi-

ment que ce siècle , malgré sa renommée , n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en seroit pas de même aujourd'hui. La littérature surveille le gouvernement , & lui sauroit un pareil écart.

QU'IMPORTE que l'on ait eu alors des épiques poétiques de Boileau , grossier flatteur ; & des tragédies de Racine , simple & fin courtisan , qui s'occupoit de la grace versatile ? Ce sont là des niaiseries en comparaison des matières politiques sur lesquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

UN grand bien que la philosophie moderne a fait aux hommes , c'est de les convaincre , après tant de siècles d'erreurs & de persécutions , que la religion se persuade & ne se commande pas ; que le premier doute sur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embrasser. L'expérience prouve que cette sage tolérance est avantageuse à tous les peuples qui l'ont adoptée , que la paix y règne , & que les esprits y sont plus disposés aux vertus qui caractérisent le vrai chrétien.

TOUTE la littérature du siècle dernier a

été infestée non-seulement de l'adulation la plus contagieuse, mais encore des idées les plus fausses & les plus ridicules; & nous n'apercevons, dans ces prétendus modèles d'éloquence, qu'un assemblage de mots oiseux, qu'un jargon insoutenable, pour peu qu'on soit accoutumé aux ouvrages modernes & substantiels, où la raison élevée parle, touche & convainc.

C'EST encore là une de ces vérités combattues; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons esprits attentifs. Ils examineront les reproches justement faits à cette éloquence du dernier siècle; & avec le tems cette même vérité que l'on couvroit d'ouvrages, sortira de dessous le nuage & sera généralement admise.

IL ne faut donc point s'étonner des contradictions; elles sont nécessaires; elles servent plus qu'elles ne nuisent; elles portent la lumière dans les yeux qui refusoient de voir; & ce n'est toujours qu'après la plus belle défense que la prévention & la sottise abandonnent les préjugés littéraires.

CELUI qui le premier a eu le courage de les combattre, essuie le torrent d'injures que

le pédantisme tient en réserve. Mais il faut sourire des attaques du pédantisme.

L'HUMANITÉ, ce mot que le *journalisme* voudroit encore proscrire ; ce mot , commenté dans les écrits de plusieurs sages modernes , est celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendrissantes : il a mérité conséquemment de devenir le plus beau qui soit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs respectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans son fillon , a rendu ses travaux respectables , a enfanté des lumieres nouvelles sur la culture , la population , l'industrie , le commerce , toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot sera développé , plus grande sera la gloire de l'homme ; & c'est aux écrivains , qui hâtent les progrès de la raison universelle , auxquels on sera redevable du bien qui se fera au nom de ce mot , qu'ils doivent s'appliquer constamment à faire révéler du fond de leur cabinet.

NOTRE siecle , malgré ses avantages , doit cependant être considéré , moins comme le siecle des vérités , que comme le siecle de transition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre , qu'on n'a pas

eu le tems de fixer , d'une maniere invariable , des principes solidement établis. Aussi, (faut-il l'avouer ?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque chose d'arbitraire & de flottant, qui s'oppose à la perfection de la morale & de la politique.

PRÉSENTEMENT que les principales erreurs sont expulsées , il seroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de hasardeux. Il faut soumettre à l'examen jusqu'aux instrumens employés à renverser l'édifice du mensonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

SÉNEQUE a dit quelque part : il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt ; on le feroit de même , ajoute-t-il , si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je suis fou de cette maniere. Je voudrois que l'instant de ma naissance eût été marqué dans cinq à six cents ans , parce qu'il y a à présumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant, que l'imprimerie, qui ne fait que de naître & qui a déjà produit un très-grand bien , achevera d'éclairer l'univers , & d'enseigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'EST en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philosophie. Le fanal est allumé & domine l'Europe. Le vent du despotisme en courbant la flamme, ne peut que l'attifer & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être juste & modérés. S'ils ne le font pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées sur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? il efface, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux efface la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre la vérité s'écriera : *tel homme est un oppresseur & l'ennemi des hommes !* Alors les syllabes qui composent son nom, feront une injure. Dès qu'il sera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un son odieux.

L'HOMME a connu ses droits. Le règne du mensonge est passé. L'homme fait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliste, le chantre de la vertu ; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la so-

ciété. Il déteste l'oisif adulateur , habitant des cours ; il méprise la trop grande foule de ces hommes inutiles qui disent servir les autels ; il marque du doigt les *narcisses* , les tyrans de la pensée , & ceux qui prennent le masque de la religion pour la déshonorer ; & ce qui augmente la force légitime de cette philosophie , qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre , c'est que les connoissances des écrivains sont détaillées aujourd'hui à l'usage de tous les individus de la société.

MAIS les Parisiens , gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs misérables journaux & aux prononcés académiques , sont encore presque tous esclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux , coulans , de la grace & de la mollesse dans la langue , comme s'il s'agissoit de mettre en chant toutes les phrases de la langue. Telle est l'ame d'un écrivain , tel est son idiôme.

ON devrait rappeler plutôt les mots hors d'usage ; on devrait même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieusement accumulées , il faudroit étendre la langue & la renforcer. N'est-il pas déplorable que notre pensée soit toujours au-dessus de notre

expression , & que l'instrument qui devoit obéir se trouve rebelle ? Qu'il soit moins poli , qu'il ait plus de mouvement , & il aura plus de justesse. Tant que notre esprit est bon , notre discours est excellent.

QUAND vous verrez un auteur obéissant à ce goût conventionnel dont le langage sera affecté & fardé , pensez la même chose de son ame : la parole est le visage du caractère intérieur ; n'attendez rien de mâle , ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'APPERÇOIS la franchise & la probité de Corneille dans son style plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme souple & adroit. Fénelon trempe sa plume dans son cœur , lorsqu'il écrit. Je vois le front ingénu de la Fontaine empreint à chaque vers de ses fables. La précision de la Bruyere m'annonce un caractère ferme & sévère. Le style de Rousseau me révèle un homme ardent & passionné. Enfin , je goûte la réponse de Zénon , à qui un orateur demandoit un moyen sûr de dompter tous ses rivaux : *Mon fils , vivez bien , lui dit-il , à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le sont pas.*

C H A P I T R E L X I X.

Originalité.

RIEN ne dispense des usages, des modes & des cérémonies, comme l'originalité. Tel se fait original pour dire sans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, & pour se dispenser des devoirs & des bien-séances de société. On l'excuse de tout, & en tout, parce qu'il est original; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au-dessous de l'homme médiocre. Ainsi l'originalité touche à la sottise, quand on ne fait pas s'y maintenir avec une supériorité décidée. On ne sauroit étudier ce rôle; il faut qu'il vienne d'instinct.

DE même qu'il est toujours permis aux femmes de ne savoir point l'orthographe, à condition qu'elles mettent beaucoup d'esprit dans leur style, on accorde à un homme le privilège d'être original, s'il a vraiment une manière à lui, & bien caractérisée. On passe aussi la bizarrerie à celui qui excelle dans une science ou dans un art.

MAIS ce n'est point dans la foule im-

menſe de la capitale , parmi cette multitude dont le langage & les manieres ſont uniformes , que l'on trouvera l'homme vraiment original , c'eſt dans la province , dans la campagne , au fond d'un cloître , hors de l'empire tyrannique de l'uſage , que les caractères ont leur trait particulier , que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different eſſentiellement des François ſur ce point ; les uns , comme dit Sterne , ſont des médailles dont l'empreinte eſt entière ; les autres , des pièces de monnoie où elle ne paroît plus , à raiſon du trop grand frottement qu'occuſione l'abus de la ſociété.

C H A P I T R E LXX.

Bâtimens.

LA maçonnerie a recompoſé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a ſpéculé ſur des terrains ; on a appelé des régimens de Limouſins , & l'on a vu des monceaux de pierres de taille ſ'élever en l'air , & attester la fureur de bâtir.

Si ce goût ſervoit à la commodité publi-

que , on pourroit lui donner des éloges ; mais c'est la maçonnerie , & non l'architecture , qui triomphe : le parvenu veut avoir des appartemens spacieux , & le marchand prétend se loger comme le prince.

TANDIS que les salles de spectacle s'élèvent de toutes parts , qu'on a rebâti l'opéra , le théâtre françois , le théâtre dit italien ; l'Hôtel Dieu demeure resserré dans son enceinte mal-saine ; on a construit des boudoirs , des salles de bains ; chacun a bâti pour soi , s'est livré aux recherches voluptueuses , & les lits des hôpitaux sont demeurés les mêmes.

LES spéculateurs ont appelé les entrepreneurs qui , le plan dans une main , le devis dans l'autre , ont échauffé l'esprit des capitalistes. Les jardins se sont pétrifiés , & de hautes maisons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

LE milieu de la ville a subi les métamorphoses de l'infatigable marteau du tailleur de pierres : les Quinze-vingts ont disparu , & leur terrain porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers ; les invalides , qui sembloient devoir reposer au milieu de la campagne , sont environnés de maisons nouvelles , la Vieille-

monnoie a fait place à deux rues ; la chauffée d'Antin est un quartier nouveau & considérable.

PLUS de porte Saint-Antoine. La Bastille seule a l'air de tenir bon, de vouloir épouvanter sans cesse nos regards de son hideuse figure. Sur ces fossés, témoins des jeux sanglans de la fronde, s'élèvent des bâtimens qui feront douter s'il y eût jamais là des remparts que le boulet a frappés.

LES grues qui font monter en l'air des pierres énormes, environnent Sainte-Genevieve & la paroisse de la Madeleine. Dans les plaines voisines de Mont-Rouge, on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diametre, & qui épuisent les carrieres.

MALGRÉ cette multitude de bâtimens nouveaux, les loyers n'ont pas baissé de prix ; la population n'a point augmenté ; il est venu une foule d'étrangers, de curieux, de provinciaux oisifs, de laquais. On demeure à Paris, mais on n'y séjourne que l'hiver. Paris est désert l'été : il n'en faut pas moins des appartemens vastes, qui demeurent vides pendant la moitié de l'année.

LES chambres trouvent toujours des loca-

taires ; & tandis que plusieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits se disputent des tannieres & des manfardes.

L'ARCHITECTURE a cherché des formes nouvelles ; & ce caractère d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux , on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantasque , & les palais sont devenus des bagatelles. La maison de feu madame Theluffon offre un domicile étrange : mais on dit qu'il étoit tems d'ôter à l'architecture sa pesante gravité , & de la soustraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'ARCHITECTURE , jadis majestueuse & qui ne dérogeoit pas , s'est ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & satisfait toutes les intentions de la débauche & du libertinage ; les issues secretes & les escaliers dérobés sont au ton des romans du jour. L'architecture enfin , complice de nos désordres , est non moins licencieuse que notre poésie érotique.

IL paroît qu'on ne songe pas à désertter Paris ; car c'est à qui se logera d'une maniere plus

plus magnifique. L'architecte , étranger à tous les goûts raffinés du siècle , est jugé sans imagination , eût-il quelque chose du style de Michel-Ange.

ON rebâtit le palais de la justice. Oh , si l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre , & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles , ce code ténébreux & ces formes barbares où se plait & se nourrit la chicane , comme dans un labyrinthe approvisionné & digne d'elle !

VERRA-T-ON la population s'augmenter , lorsqu'il y a de quoi loger le double d'habitans ?

LES maçons ont dû faire fortune : aussi font-ils fort à leur aise , après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur ; mais le pauvre Limousin , qui plonge ses bras dans la chaux , semblable au soldat , reste au bout de dix années toujours pauvre , tandis que le maçon qui voit la truëlle , mais qui ne la touche pas , visite en équipage des phalanges éparées de son régiment plâtreux , & ressemble à un colonel qui fait une revue.

TANDIS que l'on ne parle que de quitter

Paris & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit sans cesse à la ville.

Je ne fais si les maisons appellent tôt ou tard les habitans ; si il faut qu'elles se remplissent inévitablement ; si la case suppose nécessairement l'animal qui doit en remplir le vide ; si les murailles attirent & fixent l'espèce humaine ; mais ce n'est pas tout que d'être logé.

En attendant que toutes les autres aïssances se joignent à celle-ci , on déserte les provinces beaucoup plus que l'on ne faisoit autrefois. On retombe l'hiver & de toutes parts sur la capitale ; c'est un penchant universel & presque invincible. On dit qu'on aime le lieu où triomphent les beaux arts , & l'on n'avoue pas que c'est le goût du plaisir & souvent du libertinage qui vient chercher ces asyles , où l'on file à son gré une vie voluptueuse & clandestine.



CHAPITRE LXXI.

Ouvriers en bâtimens.

MAIS celui qui veut bâtir , en achètera le plaisir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes , de maçons , de charpentiers , de ferruriers , de menuisiers , de couvreurs , de carreleurs ; & puis surviendront les jurés-experts , qui ont leur marche oblique.

VAINEMENT aura-t-il fait un devis avec un seul homme , pour que celui-ci lui livre la maison , *les clefs à la main*. Des loix bizarres proscrivent ce marché pour la bonne ville de Paris ; elles y défendent les marchés en gros ; il faut en faire un pour chaque sorte d'ouvrage.

UN seul homme se contenteroit d'un profit honnête ; mais il faut être mangé par plusieurs artisans , chacun dans son métier.

IL faut donc appeller *deux entrepreneurs* ; l'un pour la maçonnerie , l'autre pour la charpente. Il faut traiter séparément avec eux ; mais le maçon & le charpentier s'entendent

d'abord entr'eux, ensuite avec les autres ouvriers, pour cacher respectivement leurs fautes & leurs malversations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage sous main à multiplier les frais, se liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude, par un usage antique & verbal, ils sont unis pour se répondre des événemens, & pour partager la perte, si contre toute attente leur manœuvre étoit dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts est préparé d'avance, ils sont d'intelligence avec les ouvriers en bâtimens; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne sortira point du dédale où il se trouve enfermé. Chaque ouvrier, sa toise en main, viendra lui demander le double; le procès-verbal du juré-expert diminuera quelque chose pour la forme; & la besogne fût-elle mauvaise, fera payée, parce que les jurés-experts sont les juges de tous ceux qui refuseroient d'être ruinés à l'amiable.

LES ouvriers en bâtimens sont plus rusés & encore plus heureux que les procureurs

dans ce qu'ils piratent ; car ils ont eu l'art jusqu'ici de conserver leur réputation.

Un procureur, lorsqu'il manque à la probité, est obligé pour s'enrichir, de travailler sur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ses adversaires & ses cliens deviennent ses antagonistes & ne lui épargnent pas les épithètes. Plusieurs voix le dénoncent, & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte, l'ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen, qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'élève ; & la bâtisse d'une maison vaut plus que dix procès.

L'ARCHITECTE ne manque jamais de prétexte à changer de plan & à demander des augmentations. Le moindre embellissement doublera la somme.

TEL *devis* ne monte sur le papier qu'à trois ou quatre cent mille livres ; l'architecte a donné sa parole d'honneur que la dépense n'ira point au-delà. On commence la construction ; l'édifice à moitié achevé coûte déjà sept cent mille livres, parce que le propriétaire a eu une petite fantaisie ; c'est la tâche

du péché originel. Le propriétaire est dégoûté ; il ne peut ni vendre, ni continuer ; il faut qu'il se ruine ; il l'est méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec son plan. Le propriétaire n'a ni terrain, ni hôtel ; il a des pierres & des terrasses qui attendent leur toiture.

C'EST l'architecte qui a inspiré lui-même au bâtisseur l'idée de quelques changemens. Dès que celui-ci a donné dans le piège, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers presque toujours leurs confrères, soutiennent leurs prétentions déréglées.

C H A P I T R E LXXII.

Maçons.

QUI est-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette espèce fit de la *musique*, en construisant un mur ? Voici comment il veut participer à l'art des Pergolèse, des Gluck & des Grétri.

Tous les murs des maisons de ville doi-

vent être construits en totalité, ou en pierres de taille, ou en moëlons, ou partie en pierres de taille, & partie en moëlons. Ces trois constructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, construit de l'une des trois manières citées, est de ne point se trouver d'à-plomb. Il est rare que le maçon commette cette faute; elle est trop visible, il en feroit trop tôt convaincu.

A l'égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de chose, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les frais de voiture, pour les transporter dans les lieux indiqués par la police.

MAIS où la ruse & la friponnerie du maçon triomphent & se cachent, c'est dans les murs en pierres de taille, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaisseur du mur, pour que le mur soit très-solide; & le propriétaire paie cher pour cette dépense fondamentale.

QUE fait le maçon imposteur? il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaisseur; il le met debout de chaque côté du

mur , de maniere que les deux carreaux ressemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil est trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaisseur en un seul morceau de pierre , il n'en a que six en deux morceaux ; & si le morceau en pierre vaut six livres , les deux morceaux ne valent que vingt ou trente sols.

IL reste un vide de quatorze pouces entre les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laisse le vide par économie ; mais quand il a un reste de pudeur , il le remplit avec des débris de cheminées , ou par de petits morceaux de moëllons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit punissable , en terme de coterie ou de maçonnerie , est appelé *faire de la musique* , par ressemblance des lignes & des espaces dans les papiers de musique. Ainsi , non-seulement le maçon vole , mais il en plaïsante encore.

IL enleve au propriétaire la solidité de son mur , & à sa bourse quatre livres dix sols sur six livres , chaque fois qu'il répète ce vol.

BEAUCOUP de maçons s'en rendent coupables , d'autant plus intrépidement , que les gens

du métier font les seuls qui puissent s'en appercevoir ; encore faut-il que le maçon soit grossier dans son travail. Quand il ne l'est pas, quand il a eu recours à une certaine ruse, les gens du métier eux-mêmes n'y connoissent plus rien qu'en perçant la pierre au milieu, ou le mur à côté de la pierre *soupgonnée carreau*.

ON s'en apperçoit si la pierre n'est point piquée à la pointe du marteau, ou si elle n'est pas sciée dans le sens du plat de la pierre ; mais les maçons habiles la font piquer ou scier dans le sens du plat représentant la pierre.

QU'ON s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs ! C'est en faisant de la *musique* de cette sorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra ; & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de sa musique sublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'est jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'esprit d'un particulier ou d'une communauté, manque seulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la suite ; il va abuser un autre citoyen

que la ruineuse manie de bâtir a saisi , & qui ne fait pas que le maçon est expert *en musique*.

LES constructeurs du Colysée ont été de grands *musiciens*. Aussi contemplez sa figure.

ON voit encore des vestiges du Colysée bâti par les Romains ; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année on a vu une portion se briser , se fendre ou s'écrouler. A la septième année, il a été interdit pour toujours , à cause de sa mauvaise construction & des risques que le public courroit en le fréquentant. Il seroit déjà écroulé entièrement, si en attendant le jugement des procès , il n'y avoit pas été mis bien des étais ; mais avant peu , il n'en existera plus rien par sa chute universelle.

LES procès résultans de sa vicieuse construction ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens , & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

LA tête la plus fortement organisée ne sauroit débrouiller ce chaos juridique ; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point

bailler désormais des fonds pour tout édifice où ils ne feront pas maîtres absolus.

MONSEIGNEUR le comte d'Artois vient de purifier ce terrain par une acquisition solennelle.

LES ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colysée. Quel que soit l'arrêt qui interviendra, il est de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuisiers, ferruriers écrasent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de justice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour. *Quod erat demonstrandum.*

CHAPITRE LXXIII.

Charpentiers.

ILS commencent par demander au propriétaire qu'il leur fournisse les *bois de charpente*. La hache les a bientôt défigurés ; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers supposent quelquefois plus de chevrons que la longueur & la largeur du plancher ne pour-

roit en contenir , quand même tous les chevrons seroient mis à côté l'un de l'autre & sans aucun espace.

UN mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante cinq mille livres.

ON vient d'imaginer tout récemment une nouvelle construction qui économisera la charpente en grosses poutres , partie très-coûteuse. On donnoit aux charpentes une pesanteur inutile , & qui écrasoit les bâtimens. On va dresser les charpentes d'une manière non moins solide & infiniment plus légère. C'est une coupe géométrique , très - ingénieuse & très-simple ; mais il faut la décrire avec le crayon & non avec la plume.

ON dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale , n'ayant point été coupé dans les tems convenables , est sujet à pourrir avant un demi-siècle ; & que dans cent ans , toutes les charpentes des maisons seront vermoulues & tomberont en poudre. Ceux qui seront alors vérifieront si cette assertion est fondée.

SI elle l'étoit , les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux ,

& leur négligence intéressée auroit peut-être eu une prévoyance toute particulière comme très-favorable à l'esprit de corps , que l'on reconnoit dans toutes ses œuvres.

JE n'ai pas besoin de dire que les charpentiers ont pris saint Joseph pour leur patron ; plusieurs s'estiment ennoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaisanteries bouffonnes des actes de piété ; car, tout se concilie dans la tête des charpentiers , comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne passent pas néanmoins pour irréligieux , malgré les gaudrioles licencieuses qu'ils se permettent, en présence de leurs femmes & de leurs enfans, sur la bonhomie du patron. Il est raillé & invoqué.

CHAPITRE LXXIV.

Jurés-experts.

IL est défendu aux jurés-experts de recevoir aucun présent des parties. Croyez-vous que cette loi soit religieusement observée ? Ces jurés-experts sont quelquefois les vérita-

bles entrepreneurs secrets ; & quand ils ne le font pas , ils se font nommer par les ouvriers , & pour y parvenir , ils les favorisent de préférence.

LA dangereuse vénalité des charges , a fait créer ces offices qui ne manquent pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faisoient bâtir , alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres , si l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts , l'une sous le titre d'*architectes jurés-experts bourgeois* , avec défense d'entreprendre aucun ouvrage ; & l'autre de *jurés-entrepreneurs* , c'est-à-dire , de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

QUAND les deux experts nommés ne sont pas du même avis dans une contestation relative à un bourgeois , survient un troisième expert ; mais il ne peut être pris que dans la première colonne. Le troisième expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti mitoyen , un peu plus haut que l'un & un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle , *savoir son métier*. Aussi l'ouvrier devine-t-il d'avance & sans se tromper

à quoi son mémoire sera réduit ; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtisseur paie donc trois jurés-experts ; & , gagnât-il , il est toujours foulé par les frais en justice réglée.

Le juré-expert pince toujours un fol pour livre de sa taxe. N'est-ce pas inviter l'ouvrier à enfler son mémoire ? Il est de fait que le plus honnête homme le grossit d'un sixième de trop. Que penser des autres , & comment parer à la séduction à prix d'argent ? Comment ôter aux jurés-experts la facilité de se laisser corrompre ?

CHAPITRE LXXV.

Du ton militaire.

LES jeunes officiers sont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires , orgueilleux de leurs noms & échappés de la cour , dans un âge éloigné de l'expérience , se sont mis en tête qu'ils commandoient souverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité sous les noms d'*Inf-*

truſſions, d'Extraits de l'ordonnance. L'officier fatigué d'une ſoumiſſion toute nouvelle, à laquelle l'ordre du ſouverain pouvoit ſeul l'aſſujétir, rebuté de la multiplicité des exercices & de leur contradiction avec les manœuvres de l'*ordonnance* qu'il falloir ſavoir pourtant (au moins pour la revue de l'inspecteur) a pris ſon état en dégoût, & a fait retomber ſur le ſoldat la mauvaſe humeur que lui inſpiroit le caprice de ſes chefs.

Le grand art de tout général eſt de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'uſage. Le François bouillant, impétueux, eſt capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre ſans témérité.

QUELQUES chefs ſe ſont trop écartés d'un plan calculé ſur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-ils pas tous ſenti la néceſſité de conduire une nation d'après ſon caractère ? La manie de la plupart de nos colonels de traiter officiers & ſoldats à l'allemande, n'ayant point eu une certaine gradation, offenſoit le caractère national & pouvoit faire paſſer le ſoldat par tous les degrés du deſeſpoir. Et la nation Françoisſe eſt
peut-être

peut-être la seule qu'avec ces deux mots , l'honneur & la confiance , on élèvera , dans tous les tems , à tous les genres de prodiges.

ON a donné quelquefois aux dames , dans le *Champ de Mars* , attendant l'école militaire , le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ont été invitées nommément ; & les soldats , cheveux poudrés , le *roi de carreau* pommadé , formant une boucle de face , ont manœuvré pour elles. Or , il faut avouer que la *parade* des princes Allemands est tout autre chose.

CHAPITRE LXXVI.

Tribunal des Maréchaux de France.

ON voit dans l'histoire qu'ils avoient une juridiction souveraine & sans appel sur les gens de guerre & la noblesse. De nos jours , ils prennent encore connoissance de tout billet & engagement d'honneur.

LES maréchaux de France ont deux juridictions ; l'une volontaire , quoiqu'en partie contentieuse , concernant le point d'honneur

entre la noblesse & les gens de guerre ; l'autre , purement contentieuse & qui se régit par les formalités ordinaires aux loix générales , instituées pour l'administration de la justice. Les maréchaux de France exercent la première eux-mêmes dans leur tribunal ; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoissance.

Le siege de la connétablie du palais est une juridiction sous l'autorité immédiate des maréchaux de France ; on y juge toutes les affaires contentieuses de particuliers avec gentilshommes ou militaires , les rebellions envers la maréchaussée. Les jugemens de ce siege se rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des personnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France , il n'a pas encore été déterminé bien précisément l'extension que l'on pourroit y donner ; c'est l'objet d'un règlement auquel on travaille depuis long-tems.

Tout homme d'honneur , devoit de son propre mouvement se rendre justiciable de cet auguste tribunal , lui soumettre d'avance

les engagements , les paroles & les actions. S'il connoit de toutes les contestations concernant le point d'honneur entre les gentilshommes & les officiers , n'y a-t-il pas une nombreuse classe d'hommes qui , sans être militaires , vivent noblement , & qui ont aussi leur point d'honneur ? Si l'engagement de tout homme libre étoit porté devant ce tribunal ; s'il embrassoit toutes les personnes qui ont reçu cette éducation distinguée , laquelle établit une différence réelle entre les hommes , une foule de procédés honteux qui déshonorent la société disparaîtroient. On ne connoitroit plus ces débats qui donnent un spectacle scandaleux & tendent à avilir des professions honorables : les engagements les plus sacrés ne seroient pas annullés par la lenteur des loix ; le respect de soi-même , ce sentiment énergique , connu de nos ancêtres , renaîtroit dans toute sa dignité ; la parole deviendrait un contrat ; toute injure seroit effacée ; toute accusation gratuite seroit punie ; le fourbe , l'intrigant , le menteur n'ayant plus pour égide les formes tortueuses & ténébreuses de la chicane , seroient à découvert devant la franchise & la loyauté des juges.

Le regne de l'honneur reparoitroit ; on seroit soumis à d'augustes loix , & le lâche seroit celui qui esquiveroit ou voudroit infirmer les sentences émanées d'un pareil tribunal.

LE doyen des maréchaux de France porte, par distinction des autres , au côté droit de ses armes une épée nue , & au côté gauche un bâton d'azur semé de fleurs de lis d'or , soutenu & porté par deux mains droites.

LOUIS-FRANÇOIS Armand du Plessis , duc de Richelieu & de Fronsac , pair de France , est aujourd'hui doyen des maréchaux de France. Il a pris au bas de ses armes le titre de *connétable*. C'est chez lui que se tient le tribunal , & que la compagnie de la connétablie y fait un service des plus assidus. Il est né le 13 mars 1696 ; & son nom , ses services , son caractère , sa fortune , sa renommée , l'influence de son esprit & son âge lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curiosité de leur siècle , & dont le portrait ressemblant ne manquera pas d'être transmis à la postérité , à qui seule il appartient de les juger en dernier ressort.



CHAPITRE LXXVII.

Vins.

PARCE qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n' imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaison entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le favetier & le prince.

O pouvoir de l'argent, aimant universel ! Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager ; il n'est pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une pièce de monnaie, lui défend de le boire. Ce liquide transporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, & descend dans les caves voûtées & sablées du faux-bourg Saint-Germain & du faux-bourg Saint-Honoré.

LA font les robinets des fontaines abondantes & pourprés, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croissoient aux portes

de la capitale. Le tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champagne (*) ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie ; & le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

Vous, beaux esprits, philosophes, peintres & musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez & venez à la table des riches ; ce qu'on y sert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vivant*, de *Cîteaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc ; humez le vin de *Rota*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, la *malvoisie de Madere*, le *Malaga*, le *Malaga-muscato*, le *Syracuse* ; donnez quelques faillies aux convives pour la bouteille d'*Ai*, de *Rosé*, & appuyez sur le *Tokai*, si vous le rencontrez, car c'est, à mon avis, le premier vin

(*) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne ; les avis sont partagés depuis long-temps. Ma voix au Champagne rouge.

de la terre , & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renversement de la joie françoise ! On ne boit plus , ou plutôt l'on craint de boire ; on avale de l'eau devant ces flacons qui rafraichissent dans des seaux d'argent , & dans la glace pilée. La gaieté legere & brillante , si nécessaire aux écrits & à la santé , n'est cependant qu'au fond du verre ; mais l'avidé esprit de calcul suit les gens à table. On y rêve encore à sa fortune ; on y parle de ses projets ambitieux ; on y immole ses victimes sous les traits de la satire. Quoi , être encore dur à table ! O forfait ! On n'y jouit plus ; & l'on a peur que Bacchus , qui chasse quelquefois de force toute dissimulation , ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

RICHEs ! que faites-vous de vos vins exquis ? Vous les avalez ; mais vous ne les faveurez pas. Faites-les boire aux enfans des arts ; leur verve en sera échauffée ; il en naîtra quelques traits heureux ; & vous qui ne faites rien , vous serez à moitié absous.



C H A P I T R E LXXVIII.

Aller à pied.

C E sera bientôt une chose ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'esprit dans les voitures ; mais le génie est à pied.

QUAND l'homme à talent, maltraité de la fortune, sort d'un fallon peuplé de gens à équipages, & qu'il traverse la cour quarrée, où la bouche des chevaux oisifs ronge le frein & distille l'écume, tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteusement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil son fiacre grommelant, qui est dans la rue ; il se précipite dans la vieille caisse avec une sorte de confusion, & sans oser regarder derrière lui. Si les flambeaux des chars dorés qui sortent, éclairent son malencontreux équipage, il n'ose saluer les dames qui passent, & avec lesquelles il conversoit il y a six minutes. Le cocher à moustaches humilie le carrosse à trente sols par heure, & tout ce qu'il renferme, portât-il Homère ou Platon.

OR, une voiture est le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin scabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un *cabriolet* qu'il conduit lui-même ; au second, vient le carrosse coupé ; au troisième, carrosse pour monsieur ; puis enfin, carrosse pour madame.

QUAND la fortune s'est arrondie, le fils a son *cabriolet* ; l'homme d'affaires de la maison a son *cabriolet* ; le maître-d'hôtel va à la halle en *cabriolet* ; bientôt le cuisinier aura le sien ; & tous ces *cabriolets*, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans des rues sans trottoirs.

LA première chose que fait un médecin, c'est de se donner un carrosse. Son extérieur est modeste ; la remise est sous la porte cochère ; & la bouche entièrement. Les chevaux sont presque dans l'anti-chambre du docteur ; le cocher a soixante & dix ans : n'importe, c'est un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il sort de sa porte bâtarde avec sa perruque poudrée, son habit noir, & son cocher septuagénaire. On ne pourra monter l'escalier que lorsqu'il sera sorti :

qu'importe encore ? c'est un médecin à équipage, on le consulte. Imaginez Boërhaave allant à pied ; on n'iroit point le chercher ; & s'il faisoit des visites , on ne le paieroit pas.

TEL garçon , au lieu de se donner une maison de campagne , une bibliothèque , une jolie maîtresse , se donne une voiture. Il y emploie la moitié de son revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuisinier & de maison de campagne ; il soupe tous les soirs en ville ; il reconduit les dames , il les mène à leurs loges , le lendemain aux courses ; il leur envoie sa voiture deux fois par semaine , tandis que les incivils maris , toujours bêtement affairés , font trotter ailleurs les chevaux. (*) C'est donc un homme précieux qu'un garçon qui a voiture ; il est le lien de toutes les parties de la campagne ; on prend tour-à-tour , mais séparément & pour cause , ses chevaux & sa personne. Aussi les femmes , depuis l'inattention des maris , ont-elles adopté le système de ne plus re-

(*) Un grand sujet de débat à Paris entre mari & femme du plus haut parage , c'est l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas encore fait une comédie.

garder tout garçon qui n'a pas une voiture ; & tout considéré , elles ont raison.

ET comment une femme pourroit - elle exister sans chevaux ? Ne faut - il pas dans l'espace de douze heures , avoir vu l'opéra , la revue , la foire , avoir assisté au bal , au pharaon ? Puis il lui est aussi impossible de manquer l'audience du ministre , que la danse du petit diable. Les femmes , menant la vie la plus dissipée , se montrant par - tout , ont mis dans leur genre de vie la mobilité de leurs traits.

AINSI la première chose que doit faire un provincial , n'eût - il que dix mille livres de rentes , c'est de prendre une voiture ; il en fera quitte d'abord pour cent écus par mois , & l'on saura alors à quoi l'employer. Il paiera la voiture & ne s'en servira guère : tant mieux pour lui. S'il a ce trait de politique , il avancera. Tout calculé , une voiture qu'il prêtera obligeamment , deviendra pour lui un objet d'économie ; s'il s'obstine à ne point faire cette dépense , il est ruiné.

CERTAINS garçons ne louent une voiture que pendant l'hyver : ils vont à pied l'été , disant qu'il fait beau ; mais c'est qu'ils n'ont

réellement que dix-huit cents livres à placer ainsi. Forcés d'opter entre les deux saisons , ils montent tout-à-coup en équipage le premier décembre , & en descendent le trente-un mai , lorsque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'est un grand problème à résoudre de savoir , lorsque l'on n'a que dix-huit cents livres à dépenser ainsi , laquelle des deux saisons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-dessus , & la chose reste encore indécise. Ainsi tel garçon joue à lui seul le personnage de *Castor* & de *Pollux*. Tantôt il est dans l'Olympe , & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabouffe , & tantôt il est éclabouffé.

OR , le mérite , le talent , le génie , la vertu , & toutes les vertus que vous pourrez imaginer , ne font rien , logées chez l'homme qui va à pied. Supposez le contraire en tout point , mais roulant dans une voiture élégante , & voici que toutes les portes s'ouvrent , que tous les regards deviennent caressans , & que le rang s'établit. Pauvres humains , ainsi vous êtes faits !



CHAPITRE LXXIX.

Mémoires de la Société Royale de Médecine.

CH A Q U E jour l'utilité de son institution se fait plus sentir. Le goût du siècle, heureusement dirigé vers les sciences qui intéressent l'homme, s'est occupé de l'art de guérir.

LES médecins répandus dans les provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs visites, ne se communiquoient point leurs lumières & vivoient isolés. L'établissement de la société royale de médecine les a réunis en un seul corps. Leurs correspondances avec elle sont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les observations nouvelles sont transmises avec la plus grande promptitude d'une extrémité du royaume à l'autre.

AUSSI-TÔT qu'il regne une épidémie, la société royale en est informée, & le traitement convenable est indiqué. On a mis en question si la médecine existoit; & ce doute des incrédules étoit en quelque sorte justifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce

problème va bientôt être résolu, & l'on saura si elle est réellement susceptible de perfection ; ce que je crois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

LA société royale de médecine est comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient aussi ses assemblées deux fois par semaine, sans aucune vacance quelconque. Celles qui sont publiques & qui ont lieu deux fois par an, sont très-brillantes ; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réussit tout aussi bien qu'aux autres corps académiques. Au reste, tout dans ce bas monde a besoin d'affiche & d'enluminure.

LES ennemis de la société royale sont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refusé de consulter avec les membres de la société royale ; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuste, de plus criminel & de plus barbare, que de dire à un malade : *je possède des remèdes qui diminueroient tes souffrances & te rendroient la santé ; mais j'aime mieux te laisser souffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrère que j'estime, mais que je n'aime point, parce qu'il est membre d'une académie*

légalement établie par le roi, & tenant ses séances au Louvre, comme l'académie royale des sciences.

LES administrateurs des provinces ont demandé en 1779, 1780 & 1781, des avis sur le traitement des diverses épidémies; & les conseils donnés par cette compagnie ont été suivis avec plein succès.

LA société royale de médecine s'occupera sans doute des moyens de simplifier les pharmacopées. Elle fera disparaître la cuisine dégoûtante des apothicaires; elle proscrira ces épouvantables mélanges que l'ignorance hardie faisoit avaler aux malades; car, à la honte de l'art, la médecine, par son alliance étroite ou intéressée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance; & le tems est venu, que la chimie & la saine physique proferiront ce *galimatias* en boutique, ainsi que la saine philosophie a prosrit enfin le jargon scholastique qui triomphoit dans les classes.



CHAPITRE LXXX.

Questions.

EH ! qu'est devenu le maire du palais , qui avoit la triple surintendance de la guerre , de la justice & des finances ? Il s'est représenté néanmoins sous la troisième race , dans la personne de Richelieu.

Qu'EST devenu le connétable , dont l'épée rivalisoit avec le sceptre ?

Où est le grand-maitre de la maison du roi ? On en a conservé le titre ; mais où est son gouvernement ?

Le grand - trésorier a disparu aussi : les anciens feudataires de la couronne ne sont plus que des simulacres qui assistent , comme acteurs pantomimes , au couronnement de nos rois.

IL ne reste de ces anciennes charges , dont l'autorité étoit investie , que le chancelier , qui jouit encore de singulières prérogatives. Mais un mot du souverain exile sa personne.

Le surintendant des finances a fini dans
la

la personne de l'infortuné Fouquet, que ses parasites abandonnerent & que les hommes de lettres défendirent constamment.

LE contrôleur-général des finances n'est ni *ordonnateur* ni *comptable* ; il est perpétuellement dans une singulière situation ; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'EST le ministre aujourd'hui sur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non sans raison. Autant les opérations des autres ministres sont voilées, & pour longtemps, autant les siennes sont éclatantes. Il est jugé chaque jour ; & comme il est l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'espérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inspire ! Il soutient seul la confiance publique ; il l'invite à venir au-devant de ses projets : il fait une douce violence à la bourse des sujets, quand il a su confirmer son désintéressement & son habileté.

LES autres ministres ne peuvent guere être jugés lorsqu'ils sont encore en place : toutes leurs opérations sont, pour ainsi dire, secrètes ; on ne sauroit les discuter, & il faut

attendre que le tems ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embrassent un demi-siècle pour certaines opérations ministérielles , lesquelles s'étendent sur les deux mondes.

MAIS en fait de finances , celui qui ne fait que passer sur la terre , & qui attend son revenu annuel , crie , parce qu'il est sensible , & qu'il faut qu'il fasse deux repas par jour.

QUAND Terray nous mangeoit. . . . Cet hémistiche de feu Voltaire est excellent , & restera. Jamais on ne vit un destructeur plus lesté ; il travailla sur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer , recréer , anéantir , prendre un quart , une moitié , mettre de nouveaux impôts , en étendre d'anciens , fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conseil* , il alloit brisant les engagemens les plus solennels. Enfin , il força une caisse étrangère , prit l'argent des rescriptions & des billets des fermes , & mit une audace inouïe dans ces violations de la foi publique.

IL eût été capable en finance d'un grand coup politique , d'où il auroit pu résulte

quelque chose de grand ; mais il n'a pas su frapper ce coup important , quoiqu'il fût fort au-dessus de la crainte & du remord.

SON successeur , M. Turgot , trop entêté de ses idées , avec des lumières & des vertus , n'avoit aucune connoissance des hommes. Une secte irréfragable , d'une dureté presque théologique , vouloit qu'il fût entièrement soumis à ses vues. Demi-économiste , pétri de bonnes intentions , voulant le bien & le cherchant , l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance , parce qu'il lui ôta la connoissance détaillée , & la vraie conduite de l'homme d'état proprement dit.

AVEC des projets hardis qu'il ne déguisoit pas , il débuta par deux réformes absolument inutiles , au lieu de profiter de l'instant de faveur & d'enthousiasme qu'il avoit inspiré , & dont il jouissoit , pour frapper avec force & fermeté un coup régénérateur , qui l'auroit invinciblement lié à sa place , en soumettant jusqu'à l'opinion de ses antagonistes.

IL annonçoit une métamorphose universelle , & il ne fut ni étonner ni réduire ses adversaires au silence. Connoissant peu la marche des affaires , encore moins la cour ;

battu des vents contraires , il tendoit au port sur une ligne droite , mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de ses propres principes étoit dans tous les esprits comme dans sa tête ; & le cœur le plus vertueux ne laissa que des spéculations stériles. Mais on lui doit l'idée heureuse & patriotique de mettre toutes les provinces de France en pais d'états.

ON nomma à Versailles une petite tabatiere plate, *turgotine* ou *platitude* ; ce qui devint synonyme. Plusieurs courtisans la portèrent en poche , affectant de peser sur sa dénomination. Ces miseres - là peignent les cours & les hommes.

La mort , en enlevant M. de Clugny , dont le ministere ne dura que cinq mois , arrêta le cri public soulevé contre lui. Il paroïssoit avoir en vue d'abimer toute ce qu'avoit fait son prédécesseur.

J'AI vu passer quatorze à quinze contrôleurs-généraux , & je m'amuse quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur esprit ministériel , cest la lanterne - magique.

JE ris tout seul , quand je songe qu'un versificateur avoit hissé , dans une éminente place , un homme sur qui la France entiere a tourné

ses regards; que ce poète, renonçant tout-à-coup aux *héroides* avec estampes, ainsi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaisseau, & qu'il s'en étoit approché de très-près. Trame singulière! Réverie politique!

Le spectacle le plus curieux pour un homme désintéressé, c'est d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du royaume de France, criera la première *miséricorde*. La France est bien robuste, puisqu'elle a résisté à tant de remèdes violens, à tant d'opérations ruineuses. La banque d'Angleterre est le plus inconcevable phénomène politique qui ait jamais existé. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une base durable à ses singulières destinées. Le parchemin de nos contrats fera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque? C'est ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de contrôleur-général des finances est devenue conséquemment le fardeau le plus pesant pour un administrateur. C'est en France le limonier de l'état; toute la charette porte sur lui; il a besoin de toutes les lumières. Et sous le ministère de M. de l'A-

verdy , on vit paroître une *déclaration du roi* , défendant de rien écrire ni publier sur la réforme ou l'administration des finances. Il y a aussi une *ordonnance du roi* , qui défend de rien écrire contre la religion , *sous peine de mort*. Il y en a aussi une d'un siècle antérieur , qui condamne , *quiconque mangera de la viande le vendredi , à avoir toutes les dents arrachées sur la place publique*. Le tems , qui est aussi un législateur , heureusement fait tomber en désuétude ces loix , quoique nouvelles , parce qu'elles ont un caractère d'erreur & de barbarie , qui ne permet plus aux hommes assemblés de les mettre en exécution quelques jours après leur publication solennelle.

QUEL avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser & d'écrire sur l'administration des finances ! Donne-t-il une bonne idée ? fait-il naître un règlement utile ? Il est examiné , discuté , adopté , perfectionné. Dérailonne-t-il ? On rit , & la brochure disparaît. La clarté part du centre de la nation , elle obéit à sa propre volonté , comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres , de ténèbres mystérieuses , refuge des esprits bornés ou in-

certain. Si les clameurs partiels, les exagérations, les écrits mercenaires & fatyriques obscurcissent quelquefois la vérité, elle n'est aussi que le résultat du choc des opinions : alors elle sort de la profondeur des nuages, & la raison, dans tout son éclat, fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'esprit national prend une consistance, a une physionomie sur laquelle on lit, & dont on devine les mouvemens. Ce qui en politique devient le gage du succès.

LA finance, c'est-à-dire, la machine-presfoir qui nous foule, a tant d'agens particuliers, que son apologie commence aujourd'hui à se rencontrer dans plusieurs bouches. On plaint sérieusement un traitant de ce qu'il gagne moins que ses dévanciers.

LE travail de la finance est toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le presfoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandise ; il divise, il subdivise les impositions ; il invente tous les noms possibles pour déguiser ce qui n'est que la même chose. Ensuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle

meurtrière , ruinent & désolent un Canton sans profit pour le canton voisin.

La finance enfin arrache constamment à l'autorité, la plus sacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire des loix. Elle dresse, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient sa proie, elle l'emporte, la soustrait aux tribunaux du prince ; & dans son antre obscur, elle est à-la-fois témoin, juge, partie & bourreau ; mais on commence à Paris à oublier tout cela ; & peu s'en faut qu'on ne soit reconcilié avec les gens de finances ! Et déjà l'on absout pleinement ce métier, en attendant qu'on l'honore ! Quel changement dans nos idées !

..... *quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fames !

C H A P I T R E LXXXI,

Gouvernement.

L'ANGLAIS aura dit : le roi de France jouit d'une autorité presque indéfinie ; il a le fer dans une main, l'or dans l'autre ; il fait

ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier ; il est sûr que la noblesse fera à ses ordres quand il le voudra ; la magistrature lui apporte des remontrances , & se retire ; le peuple n'a aucune voix , aucune force ; il a livré ses biens & sa personne à son maître , qui de plus possède depuis cent ans sa fortune pécuniaire , & qui d'un mot peut libérer ses immenses dettes. Il a un plus grand pouvoir encore , il défend à la pensée de paraître ; il flétrit ou ridiculise les idées qui ne lui plaisent pas ; & s'il n'y parvient pas pour toujours , il y parvient pour un certain tems. Il n'y a pas jusqu'à la place d'académicien qui ne soit de son choix ; & Louis XIV pouvoit dire à Corneille : *Vous ne ferez pas de l'académie.*

VOILA bien des prérogatives ! Eh bien , l'Anglois se trompe , d'après les apparences. Les François avec tout cela , ne sont pas asservis ; les mœurs s'opposent au pouvoir absolu , & le rendent modéré , civil , policé , lui ordonnent des égards & des ménagemens. La puissance du souverain , fondue , pour ainsi dire , dans le caractère des ministres fréquemment déplacés , devient prudente , circonspecte ,

& ne trouble point la sécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitraires. Les privilèges de plusieurs corps ne peuvent être subitement anéantis : des barrières antiques contre l'autorité qui deviendrait oppressive, quoique foibles & pourries, font obstacle, & le génie national, en défendant aux sujets de défobéir, ne permet pas au souverain d'abuser durement de son pouvoir.

RELATIVEMENT aux lumières dont il jouit, jamais peuple ne fut plus soumis que le peuple François ; mais c'est qu'il a calculé, pour ainsi dire, avec une raison qu'on pourroit appeller inspirée, qu'il devoit céder la moitié de sa liberté, pour jouir sûrement & agréablement de l'autre.

Le prince est législateur suprême, & possède toute l'autorité ; mais il n'ose anéantir les droits & privilèges de plusieurs ordres de citoyens : il les respecte, ou ne les attaque que d'une manière lente, adroite, détournée, qui laisse aux adversaires le tems & le pouvoir de sauver les propriétés personnelles.

EN supposant le prince naturellement dur

& méchant , ou abusant de sa grande puissance , bien propre néanmoins à calmer ses passions , la politique l'avertiroit de ses devoirs , & lui représenteroit les suites de ses entreprises téméraires. La satire audacieuse & indestructible mineroit insensiblement son pouvoir dans l'esprit des peuples ; il se trouveroit bientôt seul , environné de quelques courtisans pervers , qui ne rencontreroient plus leur sûreté que dans le palais , & qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (& nous en sommes bien éloignés) étoufferoit , dans l'ame de ses sujets , ce courage gardien du trône ; & en détruisant cette qualité , il feroit aussi disparaître le principe de sa force. Le prince en France se trouve , comme il l'a dit lui-même , dans l'heureuse impuissance de frapper ces coups d'autorité , qui épouvantent la liberté des citoyens. Il est des bornes qu'il ne faudroit franchir ; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre , (à raison de tant d'anciens abus incorporés avec l'état) lui est interdit , un grand mal est hors de son pouvoir.

LES sujets obéissent sans opposition à ce prince tout puissant, parce qu'ils se contentent des probabilités qui sont un garant, qu'il ne passera point de son côté les limites que la raison & la politique lui prescrivent.

C'EST une espèce de démonstration morale qui leur ferme les yeux sur des *abus* qui, ne détruisant pas le *gouvernement*, leur semblent pardonnables, comme s'ils admettoient d'inévitables désordres dans la monarchie, & qu'ils ne voulussent pas courir à la liberté orageuse & inquiète des républiques.

ILS croient enfin, que le monarque puissant ne peut manquer d'appercevoir que l'intérêt des sujets n'est point séparé de l'intérêt de sa couronne, & qu'il seroit extravagant de se déclarer l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug insultant & despotique.

PLUSIEURS individus ressentent donc par erreur le poids ou le caprice de l'autorité. Les *lettres de cachet*, qui, quelquefois volent au hasard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation est à l'abri de ces actes hardis & violens; & en ruinant

ouvertement les loix, le monarque se briserait lui-même contre l'écueil.

LA confiance le soutient; la défiance le priverait de sa force réelle.

AINSI parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuie avec plus de succès encore sur les coutumes & sur les mœurs que sur les loix écrites. L'empire des mœurs plus absolu que les loix parce qu'il est perpétuel, commande la modération à ceux qui seroient tentés de ne pas la connoître; car les loix ne sont respectées & suivies qu'autant que le législateur a eu l'art de les enter sur les mœurs & les idées nationales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privilèges que la raison a créés, les maintient, & défend aux souverains d'oser les attaquer.

ET ne voilà-t-il pas un gouvernement qui présente un vrai phénomène, puisqu'il offre une espèce d'équilibre, tandis que toute la force écrasante est d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contre-poids que les lumières, les mœurs & le principe inné de l'honneur? Lorsqu'on songe à ce qui arrête le poids immense de la souveraineté, on demeure immobile de surprise, & l'on contemple

avec une sorte de respect cet autre autorité tranquille & désarmée, qui contrebalanceroit les passions trop fougueuses du pouvoir.

LES mœurs du françois & ses lumieres ont dicté ces loix non écrites, parce que la base réelle des empires repose sur les coutumes & les idées. Il seroit donc impossible à nos monarques de les détruire & même de les altérer; il faudroit qu'ils nous fissent perdre tout sentiment d'honneur, toute idée de liberté par un esclavage prompt & entier. Ils n'y songent pas, & ils auront plutôt fait d'intéresser leurs sujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

ON dira qu'une telle monarchie est plutôt l'ouvrage du fort que de la politique. Je l'avouerai. Aussi dès que la masse de la nation renoncera aux lumieres que les écrivains lui ont donnée; elle marchera à l'esclavage, & ses souverains au despotisme; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir & l'ignorance ignominieuse des peuples; mais ceci n'est plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré fera toujours la foule d'hommes instruits, & instruisant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur

est dans le génie de la nation, qui me paroît indestructible. Louis XIV le connoissoit bien, instruit par l'expérience de cinquante années de regne, lorsqu'il disoit au maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler son trône : *S'il vous arrive quelque malheur, vous me l'écrirez à moi seul. Je monterai à cheval, je passerai par Paris, votre lettre à la main; je connois les François, je vous menerai deux cent mille hommes, & je m'enfvelirai avec eux sous les ruines de la monarchie.*

Ce moyen sera toujours infailible; le monarque a dans sa main le cœur de ses sujets; il peut les enflammer à son gré d'un enthousiasme presqu'inconnu chez les autres nations. Un peuple aussi chaud, aussi abandonné dans son affection, & qui a donné tant de preuves d'un zèle ardent & d'un amour qui monte jusqu'à l'héroïsme, doit être ménagé; & ce ressort incroyable sera toujours le même, tant qu'un monarque saura traiter noblement avec une nation aussi généreuse.

IL y a dans les états des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit

exciter la jalousie des empires voisins. Cette jalousie a dû la rendre guerrière, vive, vigilante, quelquefois remuante; une fois victorieuse, elle a dû donner le ton par ses habits, ses modes, son goût.

UN des plus grands avantages de la France, sont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principe de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de splendeur. Les chemins, les canaux sont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une rivière, où s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établissent l'industrie. L'obstruction, au politique comme au physique, donne la mort. Percez des routes nouvelles, ouvrez des issues, la vie pénétrera avec ces ouvertures; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le ressort se débande & le talent éclate.

IL n'y a point de pays où l'industrie ait été plus gênée à la suite des privilèges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & que n'a pas fait cependant l'industrie captive! Les pensées étendues que roule tel homme dans sa tête, y meurent trop souvent, à
cause

cause des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

LE gouvernement de la France est monarchique , mais il ne l'est pas essentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ses oscillations ; mais bientôt il reprend son point fixe , & qui paroît devoir être durable. Sa masse assure son repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte ; les vieux levains font tous sans activité.

MAIS que de questions sur ce gouvernement ; L'un dit : est-il réellement monarchique , & dans tous les tems , lorsqu'à chaque entreprise le succès dépend , pour ainsi dire , de cent capitalistes environ , qui , ayant en main toutes les richesses monnoyées , peuvent les prêter , peuvent les refuser ! Les grands moyens appartiennent à ces capitalistes. Point d'opérations majeures , sans leur concours ; la puissance du roi se trouve subordonnée à leur volonté.

CECI , malgré les difficultés , ne changent rien à la constitution. Le monarque , jouissant du trône de l'Europe le mieux affermi , le plus honoré , le plus tranquille ; environné

de tous les respects , de tout l'amour de ses sujets , enfin de toutes les jouissances , pourroit-il être méchant ? Non ; l'idée de peser sur un sujet par caprice ou par haine , ne peut pas plus entrer dans son esprit , que dans celui d'un sujet le projet insensé d'attenter à son autorité.

OR , quand un gouvernement modéré est toujours au - dessus d'un particulier , ou d'un corps , quel qu'il soit , ce gouvernement , sans être parfait , est bon , & l'ordre & la tranquillité naissent de ce premier & indispensable moteur. Le reste , à ce qu'il me semble , ne sauroit être précisément calculé.

TOUT considéré , vingt-deux millions d'hommes paisibles , & non asservis , jouissant de leurs privilèges garantis par la main qui les gouverne offrent , à tout prendre , une administration qui n'est pas malheureuse. Ses avantages contrebalancent une partie de ses défauts ; & la preuve en est que la nation en gros subsiste sans avoir visiblement perdu de sa force & de sa félicité , que le citoyen en général ne songe pas à quitter le sol de la patrie , & que l'étranger , contemplant les mœurs douces qui commandent des loix mo-

dérées, y est perpétuellement attiré par un charme que rien n'affoiblit.

CETTE foule de petites loix, si diversement interprétées, font encore un rempart pour les propriétés. Le caractère de la barbarie est sans doute une complication de loix contradictoires; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de loix de judicature, qui font une suite nécessaire d'un nombre infini de possessions.

DANS un état où l'industrie est poussée loin, où chacun a, & doit avoir sa manière d'exister, ces réglemens, subdivisés d'après des principes généraux; appuyés par les divers tribunaux où chacun est cité, deviennent utiles; & Montesquieu a très-bien observé qu'ils défendoient & protégeoient les possessions particulières. Il faut que la législation en grand soit réduite à des principes simples & clairs. L'état des personnes, les mariages, les héritages ne sauroient être soumis à des loix trop positives: mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne sauroit prévoir, qui font le fruit de toutes ces propriétés nourricières qui se touchent & qui se croisent,

ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun saura défendre ses droits contre les princes, & le prince lui-même; ce qui établira une espèce d'égalité.

QUE ces petites loix soient donc mouvantes & mobiles, comme les actives passions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement sera vif, plus l'état sera sain & deviendra robuste.

C H A P I T R E LXXXII.

Paillasse.

TOUT théâtre veut un *paillasse*. Point d'habile entrepreneur de spectacle, qui avant l'ouverture ne se munisse d'un *paillasse*. Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en scène; son attitude haute est toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire, si *paillasse* ne venoit détourner l'attention, divertir l'assemblée, & renforcer le sérieux de son camarade. D'ailleurs, dans toute pièce il y a des entr'actes où personne ne paroît: *paillasse* vient à propos, & remplit le vide. Il représente pour les absens.

LORSQU'A la comédie françoise le moucheur de chandelles faisoit jadis le *paillasse*, & qu'on crioit, *il rira, il ne rira pas*, & qu'ensuite on levoit la toile, le roi des rois

de la Grece, le superbe Agamemnon paroïssoit alors plus majestueux. Ces vers devenoient plus ronflans & plus sonores :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille;
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

AGAMEMNON conservoit sa dignité jusqu'au bout de son rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne sont-elles sifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheurs de chandelles. Les choses les plus graves deviendroient comiques, si l'on n'avoit pas là *paillasse* pour plastron de la risée publique.

ON en fait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéresser constamment : il a un bel habit, il doit jouer un rôle de sentiment; mais enfin la gaieté publique l'environne tout comme un autre; elle pourroit tomber sur sa personne. La piece alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand spectacle? Ils ont senti, par instinct ou par réflexion, qu'il falloit que quelque comédien de la troupe se chargeât journellement du rôle de *paillasse*, pour relever la sagesse, le sang froid & le maintien du *beau Léandre*.

QUAND *paillasse* aura tourné son chapeau comme ceci, aura coupé ses cheveux comme cela, aura fait un grand saut qu'on n'avoit point encore fait avant lui, aura mis sa tête sous les jupes d'*Argentine*; or, voyez si *Léandre*, le grand & sérieux acteur, le chapeau sous le bras, dans tout ce qu'il dira & dans tout ce qu'il fera, n'offrira pas dès lors la

raison , la bonne grace & la dignité.

Vous savez que le *paillasse* fait le niais ; mais il a plus d'esprit à lui seul que tous les autres acteurs ensemble. Au milieu de ses apparentes balourdises , il pefifle camarades & spectateurs. L'entrepreneur du spectacle le choie , lui donne de bons gages ; s'il vouloit quitter sa troupe ou son rôle , il en feroit alarmé ; il a besoin de ses mines pour captiver le parterre , accoutumé à lui sourire. Il riposte avec le parterre , tandis que le *beau Léandre* ne s'abaisse jamais jusques - là.

Eh ! comment jouer telle piece sans *paillasse* ? s'écrieroit l'entrepreneur attristé. Qui fera donc rire l'assemblée ? qui communiquera avec mon public ? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui ; car enfin. . . sans *paillasse* , on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On se moquera peut-être à la fin , du *beau Léandre* & de mademoiselle *Isabelle*. Mon théâtre tombe , si *paillasse* ne paroît plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre , ils se feroient expliquer ce ce qu'est un *paillasse* des boulevards , & progressivement. Ils trouveront dans le dictionnaire , *paillasse de corps-de-garde* , femme qui boit de l'eau-de-vie , qui s'abandonne aux soldats , & qui n'a pas besoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu ; mais ils n'y trouveront pas mon *paillasse*. Cela fait voir combien les dictionnaires

sont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-dessus du Grand-Vocabulaire.

CHAPITRE LXXXIII.

Noblesse.

APRÈS l'entière destruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû sentir que l'autorité d'un seul, puisqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la noblesse s'est bientôt rassemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre; elle a formé un corps séparé; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuses qui lui faisoient mépriser tout ce qui ne tenoit pas à lui.

LA noblesse, dans son origine, marchoit entre le roi & le peuple. Il seroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juste ce qu'elle est dans l'état.

LES grands ont été humiliés sous le monarque; mais ils ont conservé leur crédit, leur opulence, une foule de privilèges qui pèsent en détail sur la multitude. Les rois, en leur arrachant la puissance dangereuse qui leur étoit contraire, n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient sur les classes inférieures.

LES châteaux hérissent nos provinces, en-

globent une partie des grandes possessions , ont des droits abusifs de chasse , de pêche , de coupe de bois ; & ces châteaux recellent encore de ces fiers gentilshommes qui se séparent réellement de l'espece humaine , qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque , & qui oppriment trop facilement le païsan pauvre & abattu , s'ils ont perdu le privilege de le tuer en mettant dix écus sur sa fosse.

L'AUTRE portion de la noblesse environne le trône , les mains sans cesse ouvertes pour mendier éternellement des pensions & des places. Elle veut tout pour elle , dignités , emplois , préférences exclusives ; elle ne permet aux roturiers ni élévation , ni récompense , quels que soient leur génie & les services rendus à la patrie ; elle leur défend de servir sur terre , de servir sur mer ; puis , elle veut des évêchés , des abbayes , des bénéfices , &c. pour tout ce qui ne veut pas servir.

IL est vrai que ce corps répand son sang pour la défense du trône & de la patrie. Mais sous prétexte qu'il porte l'épée , son avidité est insatiable. Jaloux de tout envahir , il ne permet point à d'autres d'approcher du monarque. Après avoir obstrué toutes les avenues du trône , il aspire tout ce qui pourrait être distribué avec plus d'égalité.

POURQUOI cet orgueil insultant de la noblesse dans un état monarchique ? Qu'il y ait distinction ; soit ; mais pourquoi veut-elle éta-

blir une si grande distance entr'elle & les autres citoyens ? C'est la forme du gouvernement féodal, qui vient se mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

LA noblesse sert-elle mieux dans les armées que cette foule de soldats intrépides, qui, sortis des classes du peuple, ont tout aussi bien qu'elle l'honneur pour mobile ? Qu'a-t-elle fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obscurs ? Le grenadier qui, pour monter à l'assaut, plante sa baïonnette dans la muraille, ne sert-il pas noblement ?

SORTONS de la profession militaire, & voyons les trophées de la noblesse dans l'église, dans la robe, dans les arts, dans le commerce ; je ne lui vois pas un caractère distinctif de supériorité & de grandeur.

DEPUIS que l'éducation a donné aux hommes à-peu-près les mêmes lumières, ils sont également propres au service de la patrie. Les lumières ont rendu les hommes à-peu-près égaux, en ce que pouvant tous faire les mêmes choses, il n'y a plus lieu à une séparation outrageante, puisqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois ; ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans.

LA foiblesse & l'ignorance ont fait les nobles dans les siècles précédens, parce qu'ils avoient à eux seuls toute l'éducation du tems, l'équitation, l'adresse dans les tournois, le style de la galanterie usitée, & des connoissances

conséquemment bien supérieures au vulgaire.

AUJOURD'HUI que la noblesse n'a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patriotique de la nation, l'égalité revient insensiblement & de plein droit. Les services rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus se distinguer d'après des syllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais est le noble fils de ses œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil stérile, doivent retomber dans la foule, jusqu'à ce qu'elles aient montré des vertus vivantes & non décédées.

LE peuple qui paie au souverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéissance & le respect, devrait-il encore connoître le poids de cette noblesse qui lui est devenue étrangère, & qui voudroit admettre une séparation perpétuelle, injurieuse & constante, entre les sujets du même prince ; qui les frappe de son orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement ; qui parle de ses prérogatives antiques qu'elle a perdues ; qui dit au cultivateur, *tu es païsan, tu n'es rien* ; & qui étale la forme abusive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus désormais qu'un monarque & des citoyens ?

SI l'homme noble n'a été que l'ouvrage de la politique, & ses titres une juste récompense du mérite réel, cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre

les autres, n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là, adopter des préférences éternelles; ce qui seroit injurieux au corps de la nation, & imprudent pour le service de la patrie.

UN auteur a dit dernièrement, dans un gros livre sur la noblesse, que la noblesse d'Adam étoit incontestable, & que Jésus-Christ étoit né *gentilhomme*. Si cet auteur est conséquent, il ne proscrira aucun enfant de la noble famille du premier pere, sur-tout si le descendant vénere ou adore le *gentilhomme*.

LE même auteur a imprimé ces deux phrases inconcevables : *L'homme noble n'est point l'ouvrage de la politique ; il est par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'est dans l'homme noble que la nature a placé ses vues les plus hautes, & que toutes ses forces ont été réunies.*

C'EST bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devoit, pour juger lui-même son ouvrage, suivre deux cours d'accouchemens.

ET pourquoi, me dira-t-on, un cours d'accouchement ? C'est que le même écrivain a encore imprimé la phrase suivante. *C'est à l'époque même de sa naissance (l'homme noble) qu'il parut s'annoncer comme un être supérieur à l'espèce humaine. Les témoins de ses premiers instans le virent s'élancer avec force des entrailles d'une mere courageuse, pour tomber & bondir sur la terre qui devoit le porter. Son regard prompt, &c.*

C H A P I T R E LXXXIV.

Baisers, Embrassades.

L'ON embrasse très-facilement à Paris, rien de si commun que cette marque extérieure d'affectation. Il y a de ces *embrasseurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent; & c'est quelquefois un homme indifférent, oublié, presque inconnu, qui vous serre entre ses bras au détour d'une rue.

TANTÔT il y a incertitude, tantôt il y a suspension, & tantôt l'accollade se fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne fait trop quand & qui l'on doit embrasser: tout cela se règle par le caprice ou l'appel. L'un sollicite une accollade que l'autre esquive ou retarde, parce qu'il n'y songeoit pas, ou parce qu'il a quelque chose dans l'ame, qui s'y oppose.

ON s'embrasse dans les rues, dans les maisons. Parmi la bourgeoisie, on court embrasser les femmes qui s'y attendent. Une mere se présente, on la baise sur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on serre bien fort la mere, pour avoir le droit de poser sa joue contre celle de sa fille.

IL est des *embrasseurs* impitoyables, qui épouvantent les demoiselles avec leurs baisers appuyés, tandis que l'homme délicat craint

d'effleurer cette jeune peau ; il redoute l'approche , c'est - à - dire , l'étincelle ; il est trop sensible pour imiter ces museaux épais , qui vont tomber sur ces visages de roses : c'est une pierre qui tombe sur un pot de fleurs. L'homme sensible ne craint rien tant que d'embrasser une femme sur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher sa main , que dis-je ! le bout de sa robe , que d'avoir un témoin.

LES femmes se baissent toujours vivement en présence des hommes ; mais c'est une agacerie : elles veulent montrer leur tendresse & combien elles sauroient rendre douce cette faveur. Ces baisers redoublés sont artificiels ; l'œil n'est pas d'accord avec la bouche ; le baiser a beau crépiter , il n'est ni abandonné ni dérobé.

IL devrait être défendu d'embrasser de jeunes enfans. Des physionomies bourgeonnées , des nez barbouillés de tabac , des barbes dures s'emparent de ces visages délicats , sans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main sur les meubles d'un homme , & l'on applique la bouche sur la joue de sa fille âgée de cinq ans ! Les gens qui se précipitent sur les enfans , m'ont toujours paru manquer d'une sensibilité délicate. On croit presque voir le vice qui embrasse l'innocence.

EN Angleterre , les hommes ne s'embrassent point ; ils se prennent la main , se la serrent , font ôter le chapeau ni faire des courbettes ,

comme nous voyons dans les rues , où les deux personnages semblent jouer un rôle. Mais lorsqu'on est présenté à une femme , on la baise , non sur le visage , mais sur la bouche ; c'est un vrai baiser qu'on lui donne. Une Angloise , accoutumée à être ainsi *saluée* , trouveroit insignifiant & même insultant le *salut* de l'étranger , qui se contenteroit de poser sa joue contre la sienne.

Le premier jour de l'an est marqué chez nous pour tous ces baisers d'usage & d'étiquette. Que de caresses on se fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embrasseurs* : plus ils étendent les bras , moins ils sentent.

TOUTES ces froides embrassades , images imparfaites d'une faveur précieuse quand le cœur la donne & la reçoit , devroient être à jamais supprimées. On diroit que le Parisien est très-chaud en amitié ; & presque toujours l'homme qu'il embrasse avec tant de zèle , n'est , ni ne peut être son ami.

C H A P I T R E LXXXV.

Vieux Garçons.

IL y auroit bien des choses à dire sur le célibat , si commun dans notre siècle , & triomphant dans la capitale. En examiner les causes & en indiquer les remèdes , ne seroit pas une

petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaises comédies, ne feront pas faire un mariage de plus.

IL faudroit réformer le vice qui établit un mur de séparation entre deux êtres que la nature appelle, & qui se fuient dans la crainte d'augmenter la pesanteur de leur chaîne.

LA nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, & l'homme frémit en apercevant l'association forcée du luxe & de la misère. Il voit naître des enfans, dont tous les cris peut-être seront des cris de besoin, & qui sont mieux dans le néant que sur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avènement au monde pas un pouce de terre.

LE lait nourricier leur manquera, s'il n'est arrhé, & s'ils parviennent à un certain âge, ce ne sera le plus souvent que pour être les serviteurs précaires de la portion opulente.

C'EST ainsi que le célibataire raisonne son système; mais pour éviter un danger, il embrasse un vice. Il est seul, son cœur se durcit ou se dessèche; il fuit les embrassemens de la tendresse, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refusé une compagne; il rencontre une maîtresse impérieuse, qui n'a point d'intérêt d'être économe, qui lui donne des liens plus pesans que ceux qu'il a voulu éviter, dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie, qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober. L'habitude l'attache à une femme qui grossit clandestinement sa for-

tune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit insensiblement, & il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse, ayant repoussé ceux que la nature lui présentait. Il n'a pas joui d'un cœur qui se soit pleinement fondu dans le sien; & fût-il susceptible d'amour, le délicieux sentiment de l'estime ne s'y joindra pas; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de sa couche; & les baisers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit, feront des baisers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à son aïe paternele.

VIEUX garçon, vieux coquin, dit le proverbe. En général, il n'est pas menteur; les exceptions sont rares. Une vieille fille peut dire: *on n'a pas voulu de moi, j'étais laide, j'étais pauvre; je n'ai point refusé.* Mais le vieux garçon qui, dans la carrière de sa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme, & (celle qui cherchoit n'existât-elle pas) qui n'a point su créer une âme propre à sympathiser avec la sienne, quelle excuse peut-il donner? De quelle foiblesse ne s'accuse-t-il pas?

QUE font ces célibataires? Errans dans la société, ils vont tendant des pièges à l'innocence & semant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes & les soupçons de la foiblesse abusée.

D'AUTRES plus coupables encore, attaquent le lien conjugal; & réfléchissant ce crime, joignent

joignent à leur perfidie l'espoir affreux de croire mieux cacher leurs désordres , & de se tranquilliser sur les suites.

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l'amour-propre féminin , en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires est , qu'ils sont libres. Eux , libres ! eux esclaves le plus souvent des plus viles courtisannes ; eux qui portent à leurs pieds leur fortune ; eux qui sont le jouet de leurs caprices , de leurs fantaisies ; eux qui en comptant trouver la volupté , ne rencontrent que des faveurs meurtrières ; eux trompés dans leur jeune âge , volés dans leur vieillesse , & qui seront abandonnés à leur lit de mort , si l'insensibilité qui les environne , juste punition de leur vie passée , ne précipite point leur trépas.

CHAPITRE LXXXVI.

Désespoir.

QUI entre chez moi le visage pâle , abattu , se frappant le front avec le poing ? C'est le même homme que j'ai vu la veille , tranquille , serein , ne redoutant ni le présent ni l'avenir , concentré dans ses jouissances per-

sonnelles. Il s'écrie : je suis ruiné ! Hier j'avois du pain , je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : que vous importent vos freres , vos neveux , vos parens , vos amis ? venez chez moi ; déshéritez vos proches , & vous aurez onze pour cent sur votre tête. J'ai écouté cette voix insidieuse ; j'ai répété : que m'importent mes freres , mes neveux , mes parens , mes amis ? j'aurai onze pour cent sur ma tête. J'ai couru chez un notaire , & j'ai déshérité mes proches. Mais je suis puni ; la banqueroute de l'emprunteur est déclarée , & aucun huissier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à présent ? Je ne fais que souper en ville , aller au spectacle & signer une quittance quatre fois l'année. Quel conseil me donnez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer ? Quelles loix irai-je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore , si l'on emprisonnoit toute la maison & qu'on la vendit à l'encan , bêtes & gens , & jusqu'au finge.

IL marche à grand pas. Heureux , s'écrie-t-il , ceux qui n'ont pas un fol de rentes viagères ! Lorsqu'il a bien exhalé sa fureur , il dit qu'il va s'ensévelir dans le fond d'une province , & quitter cette indigne capitale , où les gens vous persuadent de déshériter vos parens , pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage ; où après avoir placé toute sa fortune pour doubler l'intérêt de son argent ,

on se voit condamné un beau jour, malgré le contrat en parchemin, à travailler lorsqu'on s'étoit si bien arrangé pour vivre uniquement pour soi, & passer le reste de ses jours dans une commode oisiveté.

AINSI, l'égoïsme qui se croit éclairé, s'aveugle & se punit lui-même, & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.

CHAPITRE LXXXVII.

Poèmes lyriques.

C'EST bien à tort qu'on a voulu rétrécir le genre de l'opéra, lequel, étant par sa nature le spectacle de l'imagination, n'est point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'histoire, tout lui appartient. Le pays de l'illusion ne sauroit être trop vaste, parce que cette reine fantastique ne vit & ne se plaît qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuse. Vouloir borner l'espace immense où elle plane, c'est l'anéantir. Elle ne souffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

Aussi, dès que le poète a fait pacte avec la brillante chimère, il est, pour ainsi dire, livré à cet agent surnaturel, qui a droit de lui commander despotiquement. Il faut qu'il

monte aux cieux, qu'il descende aux enfers, qu'il visite les dieux & les diables, les temples & les cavernes; qu'il danse, qu'il chante, qu'il sommeille, qu'il vole sur les nuages, & qu'il ne se plaigne jamais des chaînes ou des ailes que le monstre lui donne. Il est entièrement subordonné à cette baguette magique, qui commande aux élémens, aux airs, aux ritournelles, aux ballets & aux décorations. Il s'est enfin donné à une espèce d'enchanteur qui lui a ravi sa logique.

RIEN au monde n'est plus opposé que le drame simple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu est le partage du premier; le second ne se fie pas de même à une seule & même sensation prolongée; il les appelle toutes; il lui faut des moyens immenses & diversifiés; le cortège, le concours, la clameur de tous les arts & même leur lutte confuse, s'il faut le dire, au lieu de leur accord.

RESTE à savoir si de tant de choses disparates, il peut jamais résulter cette unité touchante qui pénètre le cœur; & si à force de vouloir prodiguer les enchantemens, on ne parvient pas à fatiguer l'œil, & à étourdir l'oreille. Quoi qu'il en soit, l'imagination du spectateur rencontre son plaisir dans la variété de ceux qui lui sont offerts; il saisit à la volée ce qui parle le mieux à ses sens. Toutes les impressions viennent l'interroger; celles qui plaisent sont admises.

ON a voulu tracer la théorie de cet art.

Ce feroit vouloir faire raisonner la folie ; & pourquoi lui ôter sa licence bizarre ? L'opéra ne frappe que par son extravagance , par la multiplicité & la confusion des objets. Il faut laisser à ce monstre brillant ses dimensions irrégulières ; il ne pique la curiosité , il n'intéresse le cœur , il ne produit la surprise , que par la singularité de ses formes fantasques & changeantes.

ON veut donner aujourd'hui aux poèmes lyriques une marche sage , une contexture raisonnée , un intérêt unique ; soit. Le poème sera plus conforme aux regles ; mais j'aurai moins de plaisir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai assez ailleurs des pieces raisonnées & touchantes , qui parleront à la raison & à l'ame. Ici , je veux voir un monde étrange & de fantaisie.

CHAPITRE. LXXXVIII.

Ballets.

L'AMATEUR de la vérité & de la nature avoit souvent demandé ce que signifioit tel ballet , où l'on balançoit les bras , où l'on levoit alternativement les pieds sans dessein marqué , où l'on dansoit enfin pour danser. Les arts sont tellement soumis à une routine puérile & invétérée , que l'on a vu long-tems

sur le théâtre de l'opéra des fauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvemens vagues, indéterminés, des masques rouges, bleus, verts, &c. & personne ne soupçonnoit alors que l'art pût former une action intéressante, noblement imitée par la danse. Il étoit décidé qu'un *ballet* ne seroit qu'un cercle de danseurs perpétuellement agitées sans cause, & dont les pas ne signiferoient rien. On étoit loin d'appercevoir, même en spéculation, que la danse pût former en peinture mobile, gracieuse, animée, créer des tableaux, les varier à son gré, & s'élever jusqu'à rendre les passions humaines.

ELLES sont cependant d'autant plus expressives, que leur langage est plus contraint & plus resserré. Le silence de la pantomime, loin de rien dérober à leur finesse & à leur énergie, semble y ajouter par les gestes & les mouvemens ingénieux & prompts qu'elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroît allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique; le pied parle comme l'œil; le sentiment se peint dans les moindres nuances; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps; tout est réfléchi, décisif, pittoresque; tout frappe l'image & la caractérise; elle n'est ni fautive, ni équivoque.

EH ! quel plaisir de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend avec netteté un sentiment délicat & fin ! L'amour,

la crainte, le désespoir changent de physionomies, & disent tout ce qu'ils veulent dire, sans qu'on soit trompé par le mensonge ; il semble même ne plus exister dès que la bouche de l'homme est fermée.

LES anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous est inconnu. Batyle, Pilade & Hilas partagerent Rome en factions théatrales. Les historiens, en nous rendant compte des vifs transports que ces pantomimes exciterent, disent qu'ils faillirent allumer une guerre civile.

NOVERRE, parmi nous, est le premier qui ait raisonné la danse ; il essuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réserve contre toute invention. Il fut le braver, & recula les limites de son art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d'être considéré comme une partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chassa les *perruques noires*, les *paniers*, les *tonnelets*, & fit succéder des tableaux historiques ou gracieux, pleins de grandeur, d'expression, de finesse & de majesté, à ces insipides caricatures qui avoient usurpé notre admiration.

LES ballets modernes ne sont plus composés de cabrioles, d'entrechats. Une déclamation animée & muette forme de scènes nouvelles, vivantes & du plus grand intérêt. Le succès en est si prodigieux que la pantomime est descendue sur les petits théâtres, & que

l'on craint qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui subjugué profondément tous les esprits.

CHAPITRE LXXXIX.

Rime.

LA rimaillerie ne passe point de mode ; les cafés sont les endroits contagieux , où des poëtereaux s'entichent réciproquement de cette puérilité. Il n'y a rien ensuite de plus ridicule que la manière dont le Mercure annonce un concours académique. Le plat phrasier , au sujet de quelque rimaillerie , parle de la *Grèce* , des *jeux olympiques* , de la *couronne flottante* ; & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille est de la gloire , & voilà leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévotent pour des hémistiches. Rien de plus dangereux que ces prix de *poésie*. Le gouvernement devoit les interdire. La moitié des jeunes gens fainéantisent , en disant qu'ils travaillent pour l'académie.

Tous nos poètes regardent la rime comme partie intégrante de la poésie ; elle en est le ridicule & le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage , sans se briser sur l'écueil.

CETTE rime tyrannique, cette ritournelle de consonnances, ce tintement puérile, font perdre à la langue sa netteté, sa précision, sa flexibilité même. Cette coupe gênante étrangle les pensées, & par-là le style devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majesté. La prose la plus commune a un caractère plus libre, & plaît davantage à tout homme sensé. Il faut être maniaque ou un Voltaire pour faire des vers françois après vingt-huit ans, lorsqu'ils sont si peu lus.

Je plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime; ils négligent tout le reste pour posséder leur *Richelet*; ils veulent mettre en vers tous les poètes anciens: ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils se tourmentent en pure perte. Plein de compassion pour les tortures qu'ils éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuses.

Nos voisins se sont dérobés à ce joug barbare, que nous nous sommes stupidement imposé; & la poésie a commencé à naître parmi eux.

Il me sembleroit bien digne du siècle présent, de secouer le joug de la rime. Nos chefs-d'œuvres dramatiques me paroissent gâtés par ce faux agrément que l'habitude soutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette insupportable monotonie.

LES ouvrages en vers ont beau trébucher les uns sur les autres, preuve frappante du dé-

goût universel , la satiété ne corrige point les malheureux rimeurs ; ils s'obstinent à mettre en vers alexandrins , lourds & pesans , Thompson , Zacharie , Télémaque , Gesner , Buffon ; & puis ils appellent poème un salmigondis poétique , qui donne à tout un public une indigestion de vers pour dix années.

ON n'imagine pas combien la rime coûte à la pensée , même dans nos plus grands poètes. On conçoit dans une piece de théâtre un sentiment profond ; on ne trouve pas de rime , il s'en présente une qui n'exprime qu'une idée ordinaire. On s'y refuse d'abord ; on s'échauffe la tête pour allonger , raccourcir , tourner , retourner sa phrase ; on torture son cerveau ; l'inflexible langue ne présente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajuste au trait léger , est employée ; & le personnage qui alloit avoir une physionomie burinée , n'offrira qu'une figure sans caractère,

LA rime rend souvent Corneille diffus , embarrassé , inintelligible ; elle gêne plusieurs morceaux pleins de verve & d'élévation. Racine me paroît constamment caché derrière ses personnages , & habile à leur insinuer son langage harmonieux. J'entends sa flûte douce qui cadence des périodes arrondies , même dans le tumulte effréné des passions. Je ne perds jamais de vue le poète ; & quand Monime , formant le projet de s'étrangler , apostrophe le tissu fatal , j'oublie presque cette situation touchante , douloureuse , pour admirer des vers qui sont

le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau est supérieurement écrit; mais il est trop beau, puisqu'il me montre plus Racine que la plaintive & désolée Monime.

M. de Voltaire devient épique dans son *Œdipe*, dans son *Alzire*, dans sa *Sémiramis*, dans la première scène d'*Orosmane*; entraîné qu'il est par cette pompe d'élocution qui enlève les battemens de main du parterre. Ses confidens sont quelquefois chargés de ses plus beaux vers, parce qu'il aime à se faire voir; mais dès que le vers fait admirer le poète, le vers tue à coup sûr le personnage. Et que devient l'illusion?

ON chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuses & plus naturelles. Le Parisien sera soumis à ce bizarre préjugé encore quelque tems; mais enfin, lorsqu'en se rapprochant de la simplicité & de la nature, il aura senti le charme de la vérité naïve, il verra que le vers sur la scène n'est qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'esprit, lorsqu'il faut être tout entier au sentiment & à l'image. Et la rime sera abandonnée aux chansons & aux vaudevilles, pour qui seuls elle semble faite.

NOTEZ que tous ces rimeurs sont absolument dépourvus de toute invention; ils sont incapables de faire un roman médiocre.

OR, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans sa jeunesse, n'a pas fait un roman; il annonce par là même une sécheresse

d'imagination & une sorte de stérilité ; car pour former un roman , il faut de l'esprit , de l'usage du monde , la connoissance des passions ; & les versificateurs , nivelant des mots , n'ont rien de tout cela.

UN écrivain qui n'a pas su faire un roman , me paroît n'être point entré dans la carrière des lettres par l'impulsion du génie. Ces ouvrages rimés reproduisent les mêmes tours , les mêmes idées ; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaises tragédies , incapable de composer cent pages de la couleur des écrits de Rétif de la Bretonne , aura l'insolence de se croire supérieur à lui , tandis qu'il n'est pas son égal ; il répétera *la médiocrité orgueilleuse* , sans songer qu'il prononce sa condamnation.

AUSSI , que font ces rimailleurs ? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure , ils s'enrôlent sous les drapeaux d'une petite secte ; & dès ce moment , ils blâment tout ce qu'elle blâme ; & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire , par cet instinct que les esprits médiocres & subalternes ont à faire ligue offensive & défensive. En applaudissant au petit chef qu'ils ont choisi , ils pensent applaudir à eux-mêmes. Ils se rendent tracassiers & méchans pour lui plaire , en attendant qu'ils le détrônent.



CHAPITRE XC.

Gens blessés.

A la suite des accidens auxquels on est exposé dans la capitale, se joignent des circonstances non moins douloureuses. Le peuple qui s'assemble & qui donne mille avis contraires, embarrasse le malheureux blessé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'est pas sous la main ; le commissaire qu'il faut trouver est loin, le procès-verbal à rédiger ne s'acheve point ; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant lesquelles le patient est abandonné à ses tourmens, fait que l'infortuné perit avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'est pas exposé à être blessé dans ces rues tumultueuses ? Une tuile, un carrosse, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix sourd & muet, vous font plaie, bosse, contusion, fracture.

AU défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête & inconnu peut être surpris d'un coup de sang ; & faute de renseignemens, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de sa léthargie, il se trouvera lui quatrième ou cinquième dans un lit fort différent du sien. C'est ce qui est arrivé à un avocat de ma connoissance, il y a quelques années. En se

réveillant , il retomba dans son évanouissement , lorsqu'il se vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoissoit pas.

ON avoit imaginé , pour obvier à ces cas imprévus , de placer dans chaque quartier de la capitale , soit chez un commissaire , soit chez un chirurgien , un hospice , c'est-à-dire , une chambre basse & commode où seroit un lit disposé pour les blessés , un petit coffre de chirurgie & de pharmacie , de maniere qu'on pût transporter sur-le-champ & secourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens.

ON avoit d'abord accueilli ce projet hospitalier ; mais il n'a pas reçu son exécution , de sorte qu'un homme dangereusement blessé se trouve à la merci du peuple ; & s'il n'est pas reconnu , ou s'il n'intéresse pas quelque bonne ame , il voyage douloureusement au corps-de-garde , du corps-de-garde chez le commissaire , de chez le commissaire à l'Hôtel-Dieu. Il seroit plus heureux dans son infortune , s'il eût été écrasé au centre de la ville.

AINSI le bien ne s'opere pas aisément. Ce plan charitable , & qui devoit intéresser toutes les classes de citoyens , n'a point été exécuté faute du concours de plusieurs volontés. La puissance ordonnatrice ne suffit pas ; il faut la réunion de ceux qui peuvent agir ; & cette réunion , M. le Noir ne l'a pas trouvée , malgré l'importance & l'utilité de l'objet.



CHAPITRE XCI.

Miracles.

ON a dansé sur la tombe du diacre Paris ; on a mangé de la terre de son tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénésie ? Voir l'homme éteindre le flambeau de sa raison , une ville entière se repaître de prestiges : quoi de plus étonnant ?

ENSUITE est venue la guérison miraculeuse d'une dame, *de la folie*, qui pour preuve a suivi la procession du Saint-Sacrement pendant trente années. Il n'y avoit rien à répondre à cela : aussi point de contradiction.

LE dernier miracle qui s'est fait à Paris , ou plutôt que le peuple a imaginé , regardoit une vierge de plâtre du faux-bourg Saint-Antoine. Cette vierge étoit dans sa niche à l'encoignure d'une rue , sans qu'aucune personne eût jamais pris garde de quel côté elle avoit la tête tournée. La procession du Saint-Sacrement venant à passer , quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté du prêtre , comme pour saluer son divin fils. Ce miracle passa de bouche en bouche ; la populace accourut ; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge ; le lendemain cinquante mille âmes sur pied environnoient la statue de plâtre. C'étoit en 1752.

NOTEZ que la vierge de plâtre adossoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges; il eut bientôt vidé son magasin; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint si considérable, que la police ne fut trop comment amortir cet enthousiasme & dissiper la foule incroyable qui remplissoit ce faux-bourg. On enleva la vierge; elle fut transportée ailleurs & enfermée.

ON dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ses affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil-d'archal lui avoit fait tourner la tête, persuadé qu'il étoit, qu'il vendroit assez de cire aux dévots pour remonter sa fortune délabrée.

LE prophète de la rue des Moineaux ne demeura pas aussi paisible; il guérissoit, avec le simple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit comme faisoit Jésus-Christ; il en a reçu ses pouvoirs.* Le prophète fut renvoyé doucement; & cette fermentation qui avoit gagné la ville entière, tomba tout aussi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

IL y a vraiment des épidémies morales qui naissent tout-à-coup, & dont on ne sauroit assigner la cause, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adresse ce vent impétueux, & qui éteint l'extravagance publique, ainsi qu'on fait d'un embrasement dans son origine, est un bienfait réel du gouvernement. Que de désastres dans les siècles antérieurs

térieurs faute de n'avoir pas su arrêter l'étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE XCII.

Livres.

PARIS est la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur y sont fort à leur aise : aussi foisonnent-ils. On refond des livres comme on refond des saufs. Voyez Pankouke ; n'est-il pas un maître chandelier ?

L'IGNORANCE même par air érige un trophée en l'honneur du savoir. Que de fots possesseurs d'une immense bibliothèque ressemblent aux libraires qui se promènent tous les jours, au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

DANS un sens on fait trop de livres , & dans un autre on n'en fait point assez. On en fait trop , si l'on considère que l'on écrit de nos jours bien des choses savantes & inutiles. On n'en fait pas assez , si les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits.

IL y a plus d'hommes que de pensées , & l'on a vu des siècles s'écouler sans rendre au dépôt commun une seule idée juste ou utile. Qu'est-ce donc qu'un Tacite , qu'un Bacon , (*)

(*) Quand Bacon dit de l'argent , c'est au bon
Tome VI. B b

qu'un Locke, qui se sont distingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées ?

MAIS de pareils auteurs ne paroissent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs pensent trop pour la multitude ; il en faut d'autres qui , comme dit Rousseau , *semblables à la bonne, coupent le pain aux enfans* ; & ces écrivains , quand ils ont su tracer des ouvrages populaires ; où la morale est à la portée de tout le monde , méritent des éloges.

IL y a une certaine mesure de connoissances utiles ; passé cela , le reste qui n'est que curiosité semble abandonné au vide des hypothèses pour former des disputes interminables. C'est le luxe de l'esprit humain ; il prouve sa sagacité , sa profondeur : mais il n'ajoute ni à son repos ni à son bonheur.

L'ON ne parvient à ces connoissances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres est donc un inconvénient , mais n'est point un mal : on prend , on choisit ; & tel livre qui ne dit rien à l'un , parle beaucoup à l'autre. Je serois donc de l'avis de madame de Sévigné qui dit , avec sa grace ordinaire : *pour Pauline , cette dévoreuse de livres , j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais , que de ne point aimer à lire.*

UN ministre nommant son parent à la place

serviteur & un méchant maître , n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots ?

de bibliothécaire de la bibliothèque royale ; lui dit en pleine audience : *mon cousin , voici une belle occasion pour apprendre à lire.*

Ce mot très-plaisant , & qui peint de quelle manière se donnent en France les premiers emplois , le devient davantage par l'application dont il est susceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis : *Ah , monsieur , la belle occasion pour apprendre ce que vous devriez savoir !*

CHAPITRE XCIII.

Empiriques.

ILs sont les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même tems la consultation & le remède : par-là il est dispensé de payer l'apothicaire.

Les empiriques ne sont pas despotiques. On va chez eux , on marchandé , on tâte de leur remède ; s'il réussit , on continue ; s'il ne fait pas du bien , on le met de côté. Mais le médecin ne se relâche pas de la rigueur de ses ordonnances.

Le médecin qui raisonne , tantôt tue & tantôt guérit. L'empirique en fait autant ; mais du moins il ne raisonne pas. Il se conduit par l'expérience ; & comme nous sommes tous plus ou moins pyrrhoniens , lorsqu'il s'agit de cette science très-obscure , nous ne voyons pas de

mauvais œil les empiriques qui peuvent citer aussi leurs merveilleuses guérisons.

L'EMPIRIQUE fera constamment le médecin du pauvre, de l'indigent. Celui qui n'a point de tems à perdre, monte chez l'Esculape grossier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il d'une voix impérative ; *je n'ai pas le loisir d'être malade.* L'Esculape répond affirmativement, *oui, je vous guérirai.* Quand il n'y auroit que ce ton ferme, assuré, qui frappe le malade, ce seroit déjà un grand bien ; car il commence par fortifier l'ame ; & le médecin de la faculté, avec sa parole incertaine & ses tâtonemens, ne verse pas dans l'ame le courage ni le baume restaurant de l'espérance. Il est froid, tandis que l'autre, chaud & véhément, vous dit d'une voix forte & convaincante : *prenez & guérissez.*

Ce ton éloquent ranime & conforte le malade, chasse la peur, & commence peut-être la guérison. Il ne faut pas compter pour peu cette force d'imagination ordinaire aux empiriques, & qui leur fait dire à des squelettes ambulans : *j'en ai guéri bien d'autres : vous ne digérez pas ; eh bien, dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.*

UN médecin blême avec une voix flûtée, l'œil indécis, vous tâte le pouls mollement, profère de ces phrases élégantes, mais dont on sent le vide. Il semble vouloir temporiser avec la maladie, en faire un objet de curiosité. Son ton, doux & mielleux, a la consti-

tution vaporeuse des femmes & des élégans de nos jours. L'empirique, au contraire, à la parole hardie, l'œil sûr; il fait tourner son malade, lui bat l'épaule, s'empare de son imagination; & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déjà changé la situation de son esprit.

Le peuple trouve donc que les médecins n'ont pas le talent de la parole; & conformément à sa manière de juger, il a recours aux empiriques qui ont le ton populaire, qui font rire les agonifans, en leur prouvant qu'ils se porteront bien avant peu, & qui distribuent l'apophthegme médical & la bouteille pour vingt-quatre sols.

DITES à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empirique*; il répond sans se déconcerter & avec hardiesse: *il m'appelle un empirique, & moi je l'appelle un médecin. Il ne sait pas bien nom. Grâces à Dieu, je ne suis point médecin, je suis guérisseur.* Et le peuple soumis à cette voix forte, à ce visage décidé, à ce geste ferme, répète, *il est guérisseur!* Et comme il compte être guéri, il l'est déjà à moitié.

Tous ceux qui distribuent des remèdes sont enrégistrés à la police; ils sont tolérés lorsqu'ils ont déposé le secret de leur composition entre les mains du premier médecin du roi. Plusieurs remèdes dont on fait usage dans la médecine, sont dus originairement à des empiriques. Et ne peut-il pas se trouver un remède bon au corps humain, dans presque tou-

tes les circonstances ? Ne voyons-nous pas aujourd'hui que toute l'apothicairerie, entre les mains des véritables gens de l'art, se réduit au tartre stibié, au jalap, au quinquina, à la mousse de Corse, à l'éther ; voilà ce qui sauve la vie. Un bon remède applicable dans une foule de maladies, peut donc se trouver entre les mains d'un empirique ; & un remède non universel, mais bienfaisant dans presque tous les cas, n'est pas aussi chimérique qu'on voudroit le dire.

E QUOI qu'il en soit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empiriques, croit aux empiriques, ne renoncera pas aux empiriques ; il a droit de les interpellier, de les tancer. Le malade dispute, se plaint, gronde ; ce qu'il ne peut avec le médecin irréfragable.

IL résulte que les empiriques guérissent & ne tuent pas plus le monde que les médecins endossant robe fourrée.

CERTAINS médecins disent qu'il y a deux mille maladies, comme les casuistes disent qu'il y a cinq cents mille péchés. Les médecins sont au physique ce que les casuistes sont au moral. Ils connoissent mieux la nature des maladies, les symptômes & les crises que les anciens ; mais le remède ! Voilà le pont. Le pont ! direz-vous ; qu'est-ce à dire ? Je vais vous l'expliquer.

IL y avoit un torrent qui coupoit un chemin ; des ingénieurs vinrent & déterminèrent

la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la masse des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit mesuré géométriquement avec une précision rigoureuse; mais le chemin étoit toujours coupé; le pont ne joignoit pas les rives opposées. Un maçon vint, qui n'étoit ni architecte ni géometre, & dit: je m'embarrasse fort peu de la grosseur, de la rapidité du torrent, du lit qu'il occupe, qu'il creuse ou qu'il ronge; mais je vous ferai un pont, & vous passerez dessus: ce que ne peuvent faire ces messieurs, qui vous disent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de passer.

ET sans calculer ni mesurer la force & l'étendue du torrent, il fit une arche solide. Le pont fut bâti & l'on passa. Les géometres furent très-bien ce qu'étoit le torrent; & le maçon fut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d'y faire un pont.

LES médecins sont les jaugeurs du torrent, le guérisseur est le maçon.

CHAPITRE XCIV.

Ventilateur des spectacles.

LES chymistes nous ont appris qu'il régnoit dans une salle de spectacle trois sortes d'air. Dans le bas un air lourd méphytique, très-dangereux; dans le haut un air plus léger, & non moins nuisible.

Tout air respiré cesse d'être respirable. Les

petites loges sont toutes dans le haut & dans le bas de la salle ; & c'est là que viennent s'empoisonner & s'ennuyer nos femmes aux nerfs délicats.

EN construisant la salle provisoire de l'opéra , on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûté cent écus , & il n'y en a pas à la comédie françoise , il n'y en a pas à la comédie dite italienne : cet honneur est réservé à *Audinot* , à *Nicolet* & aux *Variétés amusantes*.

CEPENDANT rien de plus simple que ce ventilateur , tel que l'avoit proposé l'inspecteur des objets de salubrité , M. Cadet de Vaux , qui s'occupe constamment & efficacement de tout ce qui peut intéresser la santé & la conservation de ses concitoyens.

CE ventilateur consiste en un tuyau de cheminée , faisant l'office de fourneau à réverbère , partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du spectacle. Dans le cendrier auroit été établi des tuyaux partant des divers points de la salle , en sorte que le feu auroit aspiré par ces bouches & renouvelé l'air méphytique.

L'AIR *respiré* de nos salles de spectacles est une source perpétuelle de maladies. L'excessive chaleur qu'on y éprouve fait qu'on altere sa santé en voulant former son goût. La police qui a soin de bannir des pièces les mauvaises paroles , devrait s'occuper à chasser des salles de spectacles l'air *respiré* , qui n'est plus *respirable*.

CHAPITRE XCV.

Singulier mariage.

UN fermier-général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles maniérées que l'on présente successivement à l'enchère, conçut le dessein de chercher au hasard une femme en province.

IL va à la poste, fait mettre des chevaux à sa chaise; où aller, dit le postillon? Du côté que tu voudras, n'importe, marche. -- Mais, monsieur. . . -- Va devant toi. Le postillon le mène à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre au postillon: où tu voudras, va devant toi. De poste en poste, il parvint sur la frontière, du côté de ***. Il s'arrête, entre dans une église, regarde à droite & à gauche; on alloit chanter un *salut* avec exposition du *S. Sacrement*. Il voit entrer une femme, précédée d'une belle fille, âgée de dix-huit ans.

IL sort de l'église, se présente chez la dame & lui dit: je viens vous demander votre fille en mariage. -- Eh! qui vous a conduit ici, monsieur? -- Les postillons, madame. Je suis fermier-général; faites venir le directeur, il reconnoitra bien ma signature. Le directeur vient, & se met presque à genoux devant un des princes de la finance. On dine;

après le repas, le fermier-général dit à la mere : j'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La dame, qui vivoit d'un médiocre revenu avec sa fille, ne la refusa point à un homme opulent ; & quelques jours après, les mêmes chevaux de poste ramenerent triomphalement à Paris la mere, la fille & l'époux.

QUE les demoiselles de province qui rêvent incessamment à la capitale, ne désespèrent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent saisira peut-être l'exemple que nous venons de citer. Qu'elles s'accoutument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poste, pour mettre à leurs pleds une fortune digne de leurs charmes ; & que Paris s'embellissant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talens qu'elles négligent. Cette idée servira tout à la fois à ne pas rendre inutiles les dépenses de leurs parens, & à réprimer la trop familiere ivresse des petits provinciaux qui les obsèdent, & qui étalent une suffisance fondée sur ce qu'ils s'imaginent être les seuls au monde qui puissent s'offrir comme amans & comme époux.

C H A P I T R E X C V I.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

CES fêtes ont été instituées aux environs

de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reste du royaume.

C'EST une institution touchante que de couronner annuellement les vertus obscures des habitans de la campagne. Il est vrai qu'ils ne se doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par sentiment, sans attendre l'œil de l'admiration, & la main de la récompense.

LE genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le sommet de la pyramide, & jamais la base; c'est cependant le chaume qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puisse s'émerveiller beaucoup de ces traits de générosité & de grandeur, familiers & communs parmi les classes que l'orgueil méprise.

Ce n'est que parmi les riches que l'on voit des cœurs insensibles, des fils ingrats ou insolens, qui méconnoissent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature sont plus sentis & respectés. Il est sans doute toujours bon de récompenser ces vertus paisibles & rustiques; mais la récompense à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans ce qu'ils font, & que c'est un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils font loin de soupçonner.

MAIS après le bien qui se fait en secret & en silence, qui se répand sans ostentation sur la foule des infortunés, que

l'amour profond de l'humanité inspire, & qui ne se découvre qu'à l'œil de Dieu, il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui se fait publiquement ; c'est toujours le bien, quoique le motif soit quelquefois d'être regardé. Composons avec les vertus humaines, & quand nous voyons le bien, ne raisonnons jamais sur la cause.

CHAPITRE XCVII.

Misanthrope.

IL est rare, mais le personnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Aussi l'esprit médiocre s'en empare ; le bourru, l'attrabilaire, & même l'ennuyé, se donnent pour misantropes.

PAROÎTRE mécontent de tout ce qui se fait, déclamer contre tous les hommes en général, parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous, ne point se donner la peine d'examiner ce qui sert à la justification des différens états de la vie, & se permettre une satire violente & perpétuelle, sans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le mal ; ne voir par-tout que des désordres, & sembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même ; voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne savent jamais accorder aux autres une indulgence dont ils ont souvent besoin eux-mêmes.

QUE plus sage est celui qui fait vivre avec tous les hommes , passer habilement entre leurs vices & leurs défauts , comme on passe dans un sentier à travers des haies d'épines ; qui n'injurie point l'humanité , mais qui la sert & la plaint ; qui cueille les fleurs de la vie sociale , au lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent sous un aspect sombre & triste ! Sa vie n'est pas une perpétuelle déclamation , un long accès de fureur , un inutile emportement.

CHAPITRE XCVIII.

Accès banal.

ON se prête trop indifféremment à ces liaisons indéterminées qui n'offrent que la surface de l'homme.

C'EST une grande foiblesse dans les habitans de la capitale , de se livrer sur-le-champ & sans réflexion au premier venu ; de parler de tout à un visage nouveau ; de ferrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas ; de faire des offres de service à quelqu'un que l'on voit pour la première fois.

N'EST-CE pas un défaut absolu de sentiment & de délicatesse que cet abandon de l'ame à quiconque se présente , que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air ? N'est-ce point déclarer qu'on est indigne d'a-

voit un ami , que d'appeller amis quarante personnes ?

CE salon qui s'ouvre tant de fois , est-il un lieu public ? Est-ce une comédie que l'on va jouer ? Qu'est-ce que ces prévenances , ces révérences , ces complimens affectueux qui ne trompent personne ? Le sot , l'homme d'esprit , l'honnête homme , le frippon , reçoivent le même accueil ; est-ce pour chasser l'ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point , & qui ne se rassemblent que pour se prêter mutuellement leur figure ?

ROULER dans ce tourbillon ; c'est gâter son ame. Quel tems ne fait pas perdre cette manie de liaisons passageres qui tuent la véritable amitié , & qui la font disparaître totalement ? Comment faire choix ou conserver un solide , un tendre ami , quand on se fuit chaque jour , & qu'on ne se cherche pas soi-même ?

RIEN ne caractérise plus le vide de l'ame que cet accès banal , que cette vie purement représentative ; & néanmoins , c'est d'après une expérience aussi légère qu'on veut juger les personnes. On hasarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le dessinateur n'auroit pas eu le tems de saisir le profil de son visage , & l'on veut décider sur ses qualités morales.

CET accès banal est le grand vice de la société. Une femme devient le centre de trente personnages différens ; on est fort mal jugé ,

on juge plus mal encore. Il faut parler lorsqu'on ne sent rien; celui qui parle cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'est toujours là le premier acte de fatigue. Si vous avez une opinion, elle se trouve noyée dans les opinions d'autrui; ce n'est plus un entretien, c'est une conversation vague, froide & sans caractère.

AUTANT une société choisie & peu honorable devient la source de plaisirs vifs, délicats & variés, autant ces salons ouverts à la foule qui se renouvelle, ressemblent à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant. L'indifférence la plus absolue est sous le masque de la représentation; on le devine, & tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en ressent.

CET accès banal a engendré les lettres de recommandation demandées, obtenues avec une si dangereuse facilité, où l'ostentation sert le plus souvent la bassesse, & où l'on a la témérité de parler du caractère d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre sur le rapport d'autrui. On ne se permettrait point cette légèreté, s'il s'agissoit d'un cheval; & l'on envoie à tout hasard un homme de confiance, comme si l'on ne cherchoit qu'à se débarrasser d'un importun.

L'HOMME en place est obligé de donner un accès libre à beaucoup de personnes! il se plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, se

P'imposent-ils volontairement ? C'est par air.
 Une femme n'est contente que lorsqu'elle a
 reçu toute la ville ; quand elle voit beaucoup
 de visiteurs , elle dit tout bas à sa voisine :
mon salon est bien meublé.

CH A P I T R E X C I X.

Établissement à Vaugirard.

Q U E l'adulte porte la peine de son libér-
 tinage ou de son imprudence , on le plaint :
 cependant il connoissoit le péril ; la raison &
 la morale ne l'ont point arrêté sur le bord
 du précipice. Mais voir des enfans nouveaux-
 nés attaqués du virus vénérien , & ce fléau
 rongeur attaché à leur débile enfance ; qui ne
 verseroit des larmes de compassion , & quel
 spectacle au monde commande plus puissam-
 ment la miséricorde & la pitié !

Ces enfans sortis d'une source empoisonnée ,
 seroient condamnés à sentir jusqu'à l'âge de pu-
 berté les tourmens qui punissent le vice , pour
 expirer ensuite à la fleur de leur âge , si la
 charité éclairée ne venoit à leur secours.

C'EST peu. Leur bouche innocente verseroit
 dans le sein de la nourrice qui les allaiteroit ,
 ce venin subtil ; & pour prix de ses bienfaits ,
 ces nouveaux-nés lui apporteroient le long
 supplice d'une mort douloureuse , qui pourroit
 embrasser encore son époux , & se transmettre

à sa postérité. . . . De tels désastres ne seroient pas croyables, si l'expérience, hélas ! ne les avoit que trop confirmés.

IL étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocens, n'en devenoit que plus formidable. Ces lèvres enfantines n'en recelent pas moins le poison & la mort ; & la fonction la plus sacrée alloit être interrompue par une crainte légitime & par la plus juste horreur.

ON a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfans atteints du mal vénérien sont traités avec leurs meres, si le fatal présent qu'elles ont fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le respect qu'inspire ce nom sacré.

LES nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux soins de cette charité pieuse ; & il sembloit en effet que l'état leur dût un dédommagement.

ON sauve le tiers des enfans qui, à l'entrée de la vie, portent le sceau honteux du libertinage de leurs peres : & ce tiers que l'on sauve est un vrai miraele ; car aux Enfans-trouvés, de ceux qui naissent sans accident, on n'en sauve pas autant. Mais ici les soins sont délicats & multipliés.

CET établissement qui suffiroit à immortaliser le nom de son fondateur, est dû à l'administration prévoyante de M. Le Noir.

O trop nombreuse population, entassée dans une grande ville, si vous offrez le spectacle

des arts & les ouvrages majestueux du génie ; quelle corruption résulte de cet assemblage d'individus , & quel spectacle que ces tristes berceaux où une génération naissante porte ces taches honteuses ! L'image seule que cet hôpital présente sera un vrai phénomène & bien effrayant pour des pays même voisins , qui n'ont ni chef-d'œuvres à montrer , ni plaies hideuses de cette espèce à voiler.

C H A P I T R E C.

Bonnes Œuvres.

On en fait, & sans elles Paris ne subsisteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfaisance , qui en ont fait la base des autres vertus , n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les écrivains ne se sont point lassés de reproduire sous toutes ses formes. Par le mot de *charité*, on n'entendoit que l'aumône seule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin , & les idées de bienfaisance universelle se sont étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres, & ce n'est plus l'esprit de parti qui répand les secours. Le janséniste ne s'informe plus si le pauvre qu'il assiste pense comme lui ; le protestant est aidé par le catholique. On est libéral sans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On

peut affirmer qu'elles arrêtent souvent la main du désespoir ; & c'est ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoissance à ceux qui, dans les livres & sur les théâtres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en désoler les journalistes : mais ces généreux auteurs favoient bien ce qu'ils faisoient ; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui se fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée en faisoit naître une seconde. Nous portons tous en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuse nous touche : nous voilà émus, & nous voulons ressembler à l'être à qui il ne nous a pas été possible de refuser notre estime & notre admiration.

QUE le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfaisance & de générosité ; qu'ils soulèvent les vertus cachées dans la masse des vices ; qu'ils les montrent au public ; & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraste, s'écriera au fond de son cœur : *Et moi aussi je suis homme Et ferai de bonnes actions.*

L'EXEMPLE vaut le plus beau sermon ; l'exemple ne l'étouffons jamais ; les nations elles-mêmes font le bien par l'exemple. Tout

établissement utile a été plus ou moins imité ; & l'homme vertueux peut se dire à lui-même : *le bien que je ferai ici se propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité à tous les actes de vertu , & que la nature humaine cesse d'être calomniée.

IL faut aussi rendre justice à l'administration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne dise plus : *à Paris tout est fait pour les grands & rien pour les petits.* On cherche réellement à bâtir des commodités à l'usage du public. Nos enfans jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de posséder. N'est-ce pas là du moins une perspective consolante ?

L'ADMINISTRATION cherche à faire le bien ; mais malheureusement , faute d'avertisseurs libres & publics , elle se trompe sur les moyens. Les plus intrigans & les plus alertes la déterminent ou la violentent , & le bon & sage projet vient à éclore après l'exécution du pire.

MAIS tous les administrateurs s'occupent plus ou moins d'objets relatifs au bien public , & auxquels on ne songeoit pas il y a quarante années. On a créé un *inspecteur des objets de salubrité*. C'est un titre glorieux pour un citoyen ; mais l'avoir déferé , ce titre annonce qu'on ne détournera pas un instant ses regards de l'utilité publique. C'est un engagement solennel , contracté avec la capitale , & l'homme qui le premier exerce ce noble emploi , le remplit avec un zèle éclairé.

Tout est lié par des chaînons impercepti-

bles, & tout prend aujourd'hui des formes nouvelles. Voici un pont de fer d'une seule arche de quatre cents pieds d'ouverture, que l'on va jeter en face de la place de Louis XV. Cette arche immense ne vous dit-elle pas qu'on ne fera plus rien d'étroit en aucun genre; que toutes les idées se mouleront à l'unisson; que les pensées étranglées & qui nous étranglent n'auront plus lieu; qu'on aura des idées d'administration aussi grandes que les arches? Car, élargir un pont & rétrécir un plan patriotique, seroit chose contradictoire.

LES ministres feront comme les ingénieurs-architectes, & l'arche de quatre cents pieds d'ouverture prélude visiblement à ma très-chère année 2440. Il ne sera plus possible d'avoir une aussi belle arche, & tout à côté des manutentions misérables & mesquines.

SALUT à l'arche de quatre cents pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand désormais. Plus de ces petiteesses de commis; plus de fots piliers. Une grande arche bien liée qui rendra le pont à jamais majestueux & solide.

CHAPITRE CI.

Coulisses.

VOUS voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux Orosmane, la belle néophyte,

le noble Nérestan, & ce vénérable Lusignan, courbé sous le poids des années. Vous voyez Iphigénie qu'on va sacrifier; le dieu du jour & de la poésie environné des neuf Muses descend de l'olympé dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théâtral, comme tout cela est beau, noble, brillant dans son point de vue! C'est un ensemble qui plait à l'œil & même à la réflexion.

MAIS la perspective du théâtre est tout. Ne vous placez pas dans les coulisses, si vous voulez jouir: car si vous tournez les loges, tout le charme est disparu. Orosmane a les joues enluminées, & fait peur; Zaire est couverte de clinquant, & parle à son perruquier; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au couteau mortel; car elle n'en a point. Apollon est sec & plat, sa lyre est un morceau de bois. Lusignan, le visage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval; les lampions, les garçons de théâtre, les trapes, le derrière des décorations, le rouge plaqué des actrices, tout cela est triste, délaçréable, hideux. Il n'y a plus ni formes, ni proportions. L'acteur rentrant dans la coulisse au bruit des battemens de mains, a un visage si défiguré, qu'on ne peut se persuader qu'il vient d'être applaudi.

IL n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui se dévoile dans les coulisses: l'imagination est désenchantée. Voir ces rouages, ces pouliés, ces oripeaux, ce plâtrage, ces lampions

fumeux , ces dégoûtans valets de théâtre , autant voudroit briser une belle figure de marbre pour considérer l'intérieur de la pierre. Que l'art dramatique est beau , quand on est placé au parterre ! Qu'il est hideux lorsqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir ! L'auteur & l'acteur voyant là les ressorts de trop près , n'ont plus les jouissances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vue les coulisses ; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

QUE celui qui chérit l'art & qui ne veut pas en perdre le sentiment exquis , s'abstienne de voir le jeu anatomique de nos spectacles ; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces déesses ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions ; & tous ces héros de théâtre n'ont plus que des physionomies qui vous repoussent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point de vue.

IL ne faut donc point le quitter , si l'on veut que l'illusion subsiste ; & le meilleur moyen , je crois , pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théâtre , seroit de le faire circuler dans les coulisses pendant quelques mois. C'est là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup se décompose , & qu'il faut une tête forte pour surmonter ce coup-d'œil. Il décourage , il attriste , il émousse nos pinceaux.

IL vaut mieux être loin & se confier à son

imagination, que d'aller suivre l'art pas à pas dans ces ruelles enfumées, où les couleurs grossières sont sur les toiles & sur les visages.

PAR *coulisses*, j'entends aussi les épreuves par lesquelles un auteur doit passer. Présentation de pièce, lecture, répétition, conciliation d'acteurs, arrangement de scène; qu'elle patience héroïque, quelle constance ne faut-il pas à un auteur pour surmonter ces importuns & misérables détails!

ON parle d'un jeune homme éperduement amoureux d'une belle femme qui lui refusoit ses faveurs. Il la poursuit, il s'attache à ses pas, il tombe à ses pieds, embrasse ses genoux; d'une main impatiente & que le desir anime, il découvre ses charmes: la belle femme avoit un cancer au sein; l'amoureux guéri recule & fuit. Ainsi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir fait une espèce de violence, découvre un jour l'ulcère secret qui lui fait prendre la fuite.

Vous qui voulez jouir de l'art & conserver ses douces illusions, demeurez au parterre & n'en sortez point. Ne montez pas même au foyer, & laissez les auteurs, martyrs de vos voluptés, errer dans les coulisses.



CHAPITRE CII.

Amitié des Femmes.

C'EST à Paris qu'un homme sensé doit chercher une amie dans une femme; c'est là qu'on en trouve un grand nombre qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, se mettent au-dessus des préjugés, & ont l'ame forte d'un homme, avec la sensibilité de leur sexe.

LIÉES à toutes les affaires, les femmes ici ont abjuré mille petiteesses; elles s'élèvent, parce qu'elles en ont la faculté; elles observent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échappent point; elles les connoissent; & comme elles ont un tact fin & immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conseils.

QUAND l'illusion des premières passions est passée, leur raison se perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle estime, lui rend mille services, lui donne & en obtient toute sa confiance; elle chérit la gloire de son ami, la défend, ménage ses foiblesses, remarque tout & lui fait part de ce qu'elle apprend; le sert efficacement dans les grandes occasions, n'épargne ni ses soins ni ses pas, & le malheureux disgracié de la fortune & des grands,

retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'AMITIÉ des femmes a un charme plus doux que celle des hommes ; elle est active , vigilante ; elle est tendre ; elle est vertueuse & sur-tout elle est durable. Les femmes aiment plus tendrement , plus sûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans. Elles trompent quelquefois l'amant , jamais l'ami ; c'est pour elles un être sacré.

CONCLUONS avec J. J. Rousseau , qui a parlé des femmes avec sévérité , parce qu'il les aimoit. „ Je n'aurois jamais , dit-il , pris à Paris „ ma femme ; encore moins ma maîtresse ; „ mais je m'y serois fait volontiers une amie , „ & ce trésor m'eût consolé peut-être de n'y „ pas trouver les deux autres.

C H A P I T R E C I I I .

Animaux renfermés.

PLUS les gens sont pauvres à Paris , plus ils ont de chiens , de chats , d'oiseaux , &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les sent avant que d'entrer. La plupart , malgré les défenses de police , élèvent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nourrissent avec des feuilles de choux ramassées dans les rues. Ils mangent ensuite ces lapins , & cette nourriture les rend pâles & jaunés. Ils vivent avec

les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le service de leurs tables ; leur garenne est à côté de leur lit. De la boîte où ces lapins sont enfermés , à la broche qui les fera rôtir , il n'y a pas une distance de quatre pieds. Les enfans respirent dans cette infection , & c'est la misère qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide ressource, Quand le commis de la capitation arrive se bouchant le nez , on lui offre un lapin en paiement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent sous les tuiles ? le lapin animal terrier !

LES tailleurs , les cordonniers , les ciseleurs , les brodeurs , les couturieres , tous les métiers sédentaires tiennent toujours quelque animal enfermé dans une cage , comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre esclavage. C'est une pie resserée dans une petite cage ; & la pauvre bête passe toute sa vie du matin au soir à sauter , à se remuer pour chercher sa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive , & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

TOUTES les femmes du peuple , sur-tout les vieilles demoiselles , ont des chiens qui font les ordures sur les escaliers ; & l'on se passe mutuellement cette dégoûtante mal-propreté , parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des escaliers propres.

ET ne voyez-vous pas de petites maîtresses fardées & bien mises , porter leurs petits chiens à la promenade & laisser leurs enfans à la servante ?

QUAND le pauvre ne se fait pas suivre par son chien de peur de le perdre, ou parce qu'il va trop loin, il l'enferme; l'animal hurle douloureusement jusqu'à ce que son maître soit revenu: le repos des maisons voisines est troublé; & le chien d'un gueux, si son maître est ignoré, se fera connoître sur tous les tons de tout un quartier.

UN autre tient à sa fenêtre un perroquet; il faut que le voisin qui étudie l'histoire, la médecine, ait dans l'oreille le bavardage ennuyeux & répété de cet animal.

Tous ces animaux, en trop grand nombre, ne contribuent ni à la salubrité ni au repos de la ville. La plupart des chambres en sont infectées; mais ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'ils partagent le pain destiné aux enfans du pauvre, qui semble les avoir adoptés & multipliés à mesure que sa charge est plus grande.

CHAPITRE CIV.

Építaphe.

J'AI lu beaucoup d'építaphes sur les tombeaux de nos grands. Je suis fâché de n'en avoir pas rencontré une seule dans nos églises, semblable à celle qu'on voit à Londres. La voici :

Ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa

Deux cents mille guinées pour le soulagement des malheureux.

CET homme bienfaisant avoit formé le projet de rendre en Europe le sucre qu'il jugeoit salutaire d'un usage universel , en faisant descendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L'affranchissement des negres entroit dans ce plan , qui méritoit d'être repris ou suivi par une de ces grandes ames que la Providence accorde quelquefois à la terre , pour la consoler & relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE CV.

Eau de la Seine clarifiée.

DE quoi ne fait-on pas marchandise dans cette ville extraordinaire ! Une compagnie se forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une espece de liqueur dont elle vante la dépuracion , à l'aide de trente mille imprimés qu'elle distribue. Elle s'étoit des décrets de la faculté de médecine & de certificats de l'académie des sciences ; il ne manque plus que des lettres patentes. Elle établit des inspecteurs , des charretiers distributeurs de l'eau unique , un bureau , des commis. De quoi ne s'avise-t-on pas pour faire de l'argent dans ce séjour magique , puisqu'on nous y vend l'eau de la Seine , avec toute la

pompe & l'éclat d'une merveilleuse entreprise ?

QUE prouve cet établissement ? Que l'eau de la Seine est bourbeuse les trois quarts de l'année , & que , malgré tout l'étalage de la régie , ses bureaux & ses inspecteurs , il faut épurer chez soi l'eau de la Seine , si l'on veut la boire légère & salubre.

ON buvoit l'eau , il y a vingt ans , sans y faire beaucoup d'attention ; mais depuis que la *famille des gaz* , la *race des acides* & des *sels* ont paru sur l'horison immédiatement après les *plantins* & les *filhouettes* , on réfléchit sur les annonces des chymistes ; on s'est apperçu que tous les ruisseaux & les égouts souterrains alloient droit à la rivière ; alors on s'est armé de toutes parts contre la *méphytisme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocsin formidable ; on a vu par tout des gaz malfaisans , & les nerfs olfactoires sont devenus d'une sensibilité surprenante.

CELA prête à la plaisanterie ; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance sur les qualités nuisibles ou salutaires des corps que nous avalons ou respirons. On reste confondu de surprise & d'étonnement , quand on voit les nouvelles expériences de la chymie sur les décompositions de l'air.

ON a donc commencé par analyser l'eau ; & l'on réfléchit aujourd'hui , quand on en boit un verre , ce que ne faisoient pas nos ancêtres insoucians. On a analysé ensuite l'air , que ci-devant on respiroit en tout lieu , sans s'enquérir du reste.

NOUS verrons ce que deviendra en dernier ressort le *magnétisme animal*, & si Mesmer & Deslon ont voulu nous mistifier.

NOUS saurons aussi, je l'espère, dans quelques années ce que nous ne savons pas aujourd'hui, & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la santé dépend de certaines attentions qu'on croyoit superflues; mais jusqu'à ces jours de réforme & de salubrité universelle, la légèreté parisienne s'amusera beaucoup de voir les chymistes transvaser l'air comme des joueurs de gobelets, & porter ensuite leurs *nerfs olfactoires* sur les lunettes méphytisées.

ON fait qu'il faut que le Parisien commence une leçon instructive par en rire, afin d'en mieux profiter ensuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port, & la guerre d'Amérique, & la découverte des gaz. Puisse de même le *magnétisme animal* se manifester à l'univers entier, comme à M. Deslon, afin que ce docteur, qui s'est dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée alors, malgré elle, du *magnétisme animal* ! Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit pros crit le *pain mollet*. Point de docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'est-ce qu'un siècle pour la vérité ?

IL ne s'agit à cette époque, que de bouleversemens. On démolit de toutes parts le vieux

temple de l'opinion, qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverse la physique, la chymie, l'histoire naturelle, le système newtonien; la politique &, ce qui est cent fois plus absurde & plus téméraire, la forme sacrée de la tragédie françoise. O Corneille ! ô Newton ! ô Stahl ! ô Becker ! &c. allez-vous être tous mis ensemble dans le même matras, pour que toutes vos idées soient refondues à neuf ? J'en ai vraiment peur.

CHAPITRE CVI.

Montreuil.

A Montreuil, village-voisin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier se fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui soient sur le globe; les pêches, en certains tems, valent six livres pioce. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or.

L'ARPENT de terre y est loué six cents francs, & l'on en paie au roi soixante pour la taille. Montreuil est le plus beau jardin dont puisse se glorifier Pomone. Nulle part l'industrie n'a poussé plus loin la culture des arbres à fruit, & sur-tout celle du pêcher. On se dispute dans l'Isle-de-France un jardinier Montreuillois. C'est un territoire fort borné

borné; on y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux, qui réjouissent la vue, & qui, lorsqu'ils sont mêlés sur nos tables avec nos viandes, l'emportent sur les mets les plus recherchés, par cet instinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs se sont rendus maîtres de la nature, en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre, quand on a su l'interroger!

C'EST un coup-d'œil bien intéressant que ces murailles tapissées des plus beaux fruits, tandis qu'entre les espaliers sont semés des fraises, des poids, des légumes de toute espèce. La capitale doit quelque reconnaissance à l'admirable industrie de ces jardiniers qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaisent au goût & entretiennent la santé. Ailleurs, le défaut d'émulation, d'intelligence, & l'absurde routine, laissent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuse. Tel pays fera venir des bonnets parisiens, & ne saura ni transplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage sont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coiffures du jour & l'opéra comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf sur sa tête, ou de défigurer une ariette?



C H A P I T R E C V I I .

Historiographe de France.

IL y a vraiment un *historiographe de France* ; c'est-à-dire , un homme chargé d'écrire l'histoire du regne , & pensionné en conséquence. Qui croiroit qu'une telle place existe ? Elle est de la création de Louis XIV , lequel menoit deux poètes à la guerre , pour détailler le récit de ses victoires. C'est M. Marmontel , auteur de jolis contes , qui est *historiographe de France*. Il a succédé à Duclos , qui n'a laissé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes & qui répétait aujourd'hui des opéra , écrira-t-il l'histoire ?

IL y a encore une autre *historiographe de France* ; mais il a imprimé , & où ? A l'imprimerie royale : c'est M. Moreau. On connoit ses principes en politique , & l'on a su les apprécier.

BOILEAU & Racine , chargés de transmettre à la postérité l'histoire de Louis XIV , s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur style à la majesté , à la grandeur , à la dignité du sujet. En y réfléchissant toute leur vie , ils ont empochés les honoraires ; & heureusement pour leur gloire & pour nous , ils n'ont rien écrit.

QUEL terrible emploi que d'écrire l'his-

toire ! Les siècles s'avancent , & dans peu toutes les actions contemporaines revivront sous la plume de l'historien , ou sous le pinceau du poète dramatique. On peindra la génération présente ; on verra qui aura menti , flatté , adulé. Quel est le lâche qui aura vendu son ame & son talent pour un peu d'or ? Heureux qui pourra dire : je suis un homme sans pension , sans place , qui me suis enfermé dans un asyle avec l'indigence & la liberté ! Ne pourra-t-il pas se flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre ?

LES administrateurs des états que la flatterie vénale environne , & qui se laisseroient enivrer des vapeurs séduisantes de l'autorité , pour dompter cette dangereuse situation , n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils verroient soudain la subordination éternelle des choses politiques. Ils apprendroient de la philosophie à commander & à se faire aimer ; mais elle ne dit ce grand secret qu'à l'oreille de ses intimes favoris.

CHAPITRE CVIII.

Vue des Alpes.

J'AI quitté Paris pour mieux le peindre. Loin de l'objet de mes crayons , mon imagination l'embrasse & se le représente tout entier. Je le considère avec plus de recueil.

lement. C'est au séjour de la paix & de la tranquillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la capitale.

LE magnifique amphithéâtre des Alpes est sous mes regards, & ma pensée plonge dans la fange de ses ruisseaux infects & de ses mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout-à-la-fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprete les couleurs.

HEUREUX l'habitant des Alpes, élevé sur un rocher entre le ciel & la terre ! Il respire un air pur ; il voit le soleil dans toute sa pompe, il possède la modération, il est satisfait ; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence, il se croit riche.

La superstition ne l'approche point ; la superstition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui souffrent des attentats d'un fisc dévastateur. Ici, son nom même est inconnu ; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut mesquin, n'épouvantent point une industrie libre. Ces petites peuplades qui jouissent sans partage des biens de la tefre, ayant une certaine abondance, sont exemptes de ces craintes de l'avenir, qui tourmentent le Parisien. L'inquiétude est son élément ; il regarde sa subsistance comme pouvant lui échapper le lendemain.

ICI l'habitant des montagnes, avec un peu de travail, s'approprie les richesses simples qui l'environne ; il ne sonnoit point ces con-

vulsions de l'ame , qu'enfantent les desirs trop vifs & les espérances trompées. Et comme tout est lié , comme le moral dépend du physique , la tranquillité du país se réfléchit sur son visage calme. Les vices honteux n'approchent point de sa cabane champêtre ; le lait de ses troupeaux semble garantir l'innocence de ses filles ; les forces de son esprit semblent visiblement combinées avec celles de son corps. Il n'a point le feu du génie ; mais il n'est pas soumis à de viles erreurs. Il méconnoit les arts brillans ; mais les préjugés nuisibles ne l'obsèdent pas. Il ignore les jouissances vives ; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

OH , comme ce spectacle change les idées qu'on a reçues dans la capitale ! Qu'il est bon , qu'il est utile , d'avoir plongé son ame dans cette atmosphère de liberté & de simplicité ; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique , mais qui n'accusent point leurs administrateurs , qui les respectent , & qui les regardent comme amis de la patrie ! (*)

(*) Dans le canton de Soleure , le 2 juin 1783 , il s'est donné un repas solennel ; espece de célébration annuelle de la liberté helvétique , consacrée par la présence des savans & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suisse. Tous les convives burent dans un vase sculpté qui représentoit *Guillaume Tell & son fils avec la pomme* ; ils y burent du vin qui avoit crû sur le fameux cimetière , aujourd'hui planté

OH ! c'est de dessus ce rocher solitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes, voir les passions cupides se heurter, les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils possèdent, & les petits se venger par des haines fourdes & des imprécations concentrées. C'est d'ici que l'on pourroit dire la vérité, la dire d'un ton qui maîtriseroit l'attention, la répéter avec force, avec véhémence, avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes, le *censeur royal* n'y empêche point d'être le censeur des administrations vicieuses, & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'EST-CE pas ici que le prophète semble vous dire à l'oreille : crie à plein gosier, ne t'épargne point ; élève ta voix comme le son du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ; n'abaisse point l'énergie de ton caractère ; charge-toi du ministère le plus imposant. Censure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la réforme intéressoit l'humanité entière. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers.

MAIS ce moment d'enthousiasme qui échauffe un instant le cœur de l'homme, est trop impétueux & trop grand pour être contenu long-tems dans le sein d'un être foible & borné.

en vignes, où s'est donnée la fameuse bataille de St. Jacques en 1444, entre Louis XI & une poignée de Suisses.

L'homme plus près des cieux a senti l'étincelle divine dont son ame fut allumée ; c'est devant la majesté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre : mais à force de sentir, bientôt ce qu'il sent le mieux, c'est sa foiblesse, sa petitesse, son impuissance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force physique, à la force écrasante.

ELLE est au-dessus de sa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'observateur, le réformateur & ses plans généreux. Foible & petit, ébranlera-t-il plutôt le mal moral que le mal physique ? Dans ce cœur si chaudement ému, quelle force, quel moyen trouvera-t-il ? Qu'est-il ? Que veut-il ? Que peut-il ?

RECONNOISSANT bientôt qu'un chaînon est lié à l'immense chaîne, & ne peut rien sur elle, il sort de son délire, il n'en conserve que la sensation adoucie, comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine ; & son cœur ne se sent plus pressé que du soupir de la pitié.

IL vouloit réformer les hommes ; il ne fait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui semble lui crier : je suis grande, & tu es petit ; cet horizon est immense & ta conception est bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers ; s'il pouvoit parler, il te confondroit. Sois en silence devant ces masses énormes.

OUI, c'est ici que cette foule d'abus qui investissent l'humanité, semble attachée à l'homme qui rampe dans le bas des plaines. Comme la taupe qui a creusé son habitation dans la terre, il s'est éloigné de la région céleste; il n'a point su gravir le sommet des montagnes, pour y respirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme secoueroit sans doute les viles passions en gravissant vers un séjour élevé; & toutes ses pensées ne sont peut-être basses & terrestres que parce qu'il s'est enseveli dans des maisons que la boue & la fange environnent. Que l'homme monte sur les hauteurs; sa pensée s'élèvera avec lui, & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrain sur lequel il marchoit. C'est ici que l'homme est plus fort, qu'il est meilleur. La nature semble porter plus visiblement, sous un aspect informe, brut & sévère, l'empreinte d'une main auguste & créatrice. Ici, les noires forêts de sapins jettent leur ombrage solennel. Là roule en mugissant le torrent qui a coupé la montagne, depuis sa cime jusqu'à sa base, & qui semble tomber dans un abyme sans fond. On admire, on recule d'effroi; l'œil revient sonder le gouffre; le pied est tremblant, & l'ame est en extase.

UN vaste amphithéâtre de glaces éternelles; un paysage majestueux, des lacs qui répètent les sommets irréguliers qui les environnent; des pyramides dont la base semble les fondemens du globe; des ruines immenses & ma-

gnifiques, images & restes du chaos ; comme si une planète étoit tombée sur notre globe, & eût semé inégalement dans sa chute les ossements ou les membres épars d'un monde dissous ; (*) des bouts de rochers pendans en précipices, où l'homme a planté sa cabane, où il vit libre & heureux au milieu de ces majestueuses horreurs ; voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entière, & la remplissent sans l'épouvanter.

Le naturaliste & le poète y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laisse voir à nu ses entrailles, ainsi que le travail souterrain des fleuves ébauchés, qui doivent sortir de ses flancs pour arroser les royaumes & alimenter leur opulence.

C'EST là que l'homme est parfaitement libre, & qu'il ne pourra jamais être asservi. Le tonnerre darde sous les pieds de ces heureux républicains, ses fleches enflammées. Et quand l'Europe est en feu, c'est de loin qu'ils aperçoivent la fumée des combats ; la discorde sanglante des états vient expirer aux pieds de ces montagnes, qui semblent le véritable séjour du sage & du contemplateur.

(*) C'est une idée qui m'a frappé, en voyant le Mont-Pilat ; & il a été impossible à mon imagination de ne pas faire aussi un système.

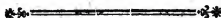
NB. Pag. 383 lig. 7, d'une dame *de la folie*,
lij. d'une dame *de la fosse*.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.



C HAPITRE I. <i>Inventaire.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Homme de Goût.</i>	8
CHAP. III. <i>Ventes par arrêts de la cour.</i>	13
CHAP. IV. <i>Bois à brûler.</i>	16
CHAP. V. <i>Rue Plâtrière.</i>	20
CHAP. VI. <i>Bancs.</i>	24
CHAP. VII. <i>Dix-huit ans.</i>	25
CHAP. VIII. <i>Le Temple.</i>	27
CHAP. IX. <i>Habillemens.</i>	31
CHAP. X. <i>Luxe, bourreau des riches.</i>	33
CHAP. XI. <i>Plume de Commis.</i>	41
CHAP. XII. <i>Séminaire.</i>	45
CHAP. XIII. <i>Saïfès.</i>	48
CHAP. XIV. <i>Hôtel des Enfants-trouvés.</i>	53
CHAP. XV. <i>Cabale.</i>	60
CHAP. XVI. <i>Lorgnettes.</i>	64
CHAP. XVII. <i>Philosophie.</i>	66
CHAP. XVIII. <i>Point central.</i>	69
CHAP. XIX. <i>Prédicateurs.</i>	73
CHAP. XX. <i>Parcs.</i>	82

TABLE DES CHAPITRES. 427

CHAPITRE XXI. <i>Francs-Maçons.</i>	Page 83
CHAP. XXII. <i>Latrines publiques.</i>	86
CHAP. XXIII. <i>Égouts publics.</i>	90
CHAP. XXIV. <i>Cabarets borgnes.</i>	93
CHAP. XXV. <i>Lettres de Cachet.</i>	101
CHAP. XXVI. <i>Corbillard.</i>	112
CHAP. XXVII. <i>Guerre des Auteurs.</i>	114
CHAP. XXVIII. <i>Mèches à lampe.</i>	119
CHAP. XXIX. <i>Tête tranchée.</i>	121
CHAP. XXX. <i>Laitieres.</i>	125
CHAP. XXXI. <i>Contraste des Parisiens avec l'habitant de Londres.</i>	128
CHAP. XXXII. <i>Athéïsme.</i>	132
CHAP. XXXIII. <i>Babil.</i>	136
CHAP. XXXIV. <i>Fat, Fatuité.</i>	140
CHAP. XXXV. <i>Table.</i>	146
CHAP. XXXVI. <i>Postérité des vrais Phi- losophes.</i>	148
CHAP. XXXVII. <i>Secrétaires du Roi.</i>	155
CHAP. XXXVIII. <i>Bal d'enfans.</i>	157
CHAP. XXXIX. <i>Enrégistrement.</i>	160
CHAP. XL. <i>Bicêtre.</i>	164
CHAP. XLI. <i>De la guérison des mala- dies vénériennes à Bicêtres.</i>	178
CHAP. XLII. <i>La Saint Louis.</i>	184
CHAP. XLIII. <i>Triomphe de Voltaire. Jeannot.</i>	187
CHAP. XLIV. <i>Jockeis.</i>	193
CHAP. XLV. <i>Diamans.</i>	196
CHAP. XLVI. <i>Petites filles.</i>	200
CHAP. XLVII. <i>Journaux.</i>	203
CHAP. XLVIII. <i>Trétaux des Boulevards.</i>	206

CHAPITRE XLIX. <i>Égoïstes.</i>	Page 209
CHAP. L. <i>École Vétérinaire.</i>	212
CHAP. LI. <i>Usuriers.</i>	214
CHAP. LII. <i>Egoïsme des Corps.</i>	216
CHAP. LIII. <i>Sybarites.</i>	219
CHAP. LIV. <i>Champs - Elysées.</i>	221
CHAP. LV. <i>Journal de Paris.</i>	222
CHAP. LVI. <i>D'un second théâtre François.</i>	226
CHAP. LVII. <i>Trente Écrivains en France , pas davantage.</i>	232
CHAP. LVIII. <i>Carrabas , pots-de-chambre.</i>	239
CHAP. LIX. <i>College de Chirurgie.</i>	245
CHAP. LX. <i>Grisettes.</i>	251
CHAP. LXI. <i>Vénalité.</i>	255
CHAP. LXII. <i>Femmes de quarante ans.</i>	258
CHAP. LXIII. <i>Feuilles périodiques.</i>	262
CHAP. LXIV. <i>Distribution des aumônes.</i>	265
CHAP. LXV. <i>École de Boulangerie.</i>	270
CHAP. LXVI. <i>D'Argenson.</i>	278
CHAP. LXVII. <i>Maître - es - Arts.</i>	289
CHAP. LXVIII. <i>Du siècle littéraire de Louis XIV.</i>	291
CHAP. LXIX. <i>Originalité.</i>	300
CHAP. LXX. <i>Bâtimens.</i>	301
CHAP. LXXI. <i>Ouvriers en bâtimens.</i>	307
CHAP. LXXII. <i>Maçons.</i>	310
CHAP. LXXIII. <i>Charpentiers.</i>	315
CHAP. LXXIV. <i>Jurés-experts.</i>	317
CHAP. LXXV. <i>Du ton militaire.</i>	319
CHAP. LXXVI. <i>Tribunal des Maréchaux de France.</i>	321
CHAP. LXXVII. <i>Vins.</i>	325
CHAP. LXXVIII. <i>Aller à pied.</i>	328

DES CHAPITRES. 429

CHAPITRE LXXIX. *Mémoire de la Société*

<i>Royale de Médecine.</i>	Page 333
CHAP. LXXX. <i>Questions.</i>	336
CHAP. LXXXI. <i>Gouvernement.</i>	344
CHAP. LXXXII. <i>Paillasse.</i>	356
CHAP. LXXXIII. <i>Noblesse.</i>	359
CHAP. LXXXIV. <i>Baisers, Embrassades.</i>	364
CHAP. LXXXV. <i>Vieux Gargons.</i>	366
CHAP. LXXXVI. <i>Désespoir.</i>	369
CHAP. LXXXVII. <i>Poèmes lyriques.</i>	371
CHAP. LXXXVIII. <i>Ballets.</i>	373
CHAP. LXXXIX. <i>Rime.</i>	376
CHAP. XC. <i>Gens blessés.</i>	381
CHAP. XCI. <i>Miracles.</i>	383
CHAP. XCII. <i>Livres.</i>	385
CHAP. XCIII. <i>Empiriques.</i>	387
CHAP. XCIV. <i>Ventilateur de spectacles.</i>	391
CHAP. XCV. <i>Singulier mariage.</i>	393
CHAP. XCVI. <i>Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.</i>	394
CHAP. XCVII. <i>Misanthrope.</i>	396
CHAP. XCVIII. <i>Accès banal.</i>	397
CHAP. XCIX. <i>Établissement à Vaugirard.</i>	400
CHAP. C. <i>Bonnes Oeuvres.</i>	402
CHAP. CI. <i>Coulisses.</i>	409
CHAP. CII. <i>Amitié des Femmes.</i>	409
CHAP. CIII. <i>Animaux renfermés.</i>	410
CHAP. CIV. <i>Épithaphe.</i>	412
CHAP. CV. <i>Eau de la Seine clarifiée.</i>	413
CHAP. CVI. <i>Montreuil.</i>	416
CHAP. CVII. <i>Historiographe de France.</i>	418
CHAP. CVIII. <i>Vue des Alpes.</i>	419
— Fin du sixième & dernier Volume.	

